

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

« JE SUIS EN TRANSIT » : FRONTIÈRES SYMBOLIQUES ET LIMINARITÉ DANS
LES ARMOIRES VIDES D'ANNIE ERNAUX

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ÉRIC BROUILLETTE

JUIN 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

À ma directrice, Mme Véronique Cnockaert, pour qui j'ai une profonde admiration, mes remerciements les plus chaleureux. De son accueil à la première session du baccalauréat jusqu'à la supervision de ce mémoire, son intelligence, sa sensibilité et ses encouragements auront été un moteur important dans ce parcours universitaire. Merci mille fois.

À Rodrigo, Loli, pour son soutien indéfectible, ses encouragements quotidiens, ses sacrifices pour que je puisse rester devant l'ordinateur des jours durant et terminer ce travail, bref, pour sa présence, tout simplement : je t'aime.

À ma mère, lectrice que j'ai tôt voulu imiter en tenant un livre entre mes mains ; à mon père, passeur à bicyclette, passé de l'autre côté ; à mon frère Patrick, complice de toujours : merci infiniment.

Aux membres de ma famille plus éloignés, mais toujours dans mon cœur, ma gratitude pour leur affection et ce qu'ils m'ont transmis.

À mes beaux-parents pour leur appui et les *cuecas* endiablées.

À mes amis pour leur écoute, leur soutien. Votre présence est inestimable.

Aux disparus, merci d'avoir traversé ma vie : Shawn qui croyait en moi et m'a encouragé à reprendre le collier ; la Chuchún qui peuple encore ma vie.

À l'équipe des ressources humaines et la direction du Collège de Rosemont qui m'ont guidé dans l'élaboration de mon dossier afin d'obtenir un congé pour la rédaction de ce travail, merci.

Enfin, à Gabriel que nous n'oublions pas.

TABLE DE MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
ESPACES SYMBOLIQUES ET ENSAUVAGEMENT.....	7
1.1 DÉLIMITATION DES ESPACES	7
1.1.1 Domus, campus et saltus dans Les armoires vides	11
1.2 LE CAFÉ LESUR, UNIVERS MASCULIN DE L'ENSAUVAGEMENT	15
1.2.1 Oisiveté et désarroi.....	18
1.2.2 Assimilation	20
1.2.3 Libations et déjections.....	21
1.2.4 Sexualité et corps débridés : embrasser le saltus	24
1.3 L'ÉPICERIE, VENTRE NOURRICIER ET ESPACE D'UNE EN-DOMESTICATION RATÉE	28
1.3.1 « Avec ça madame ? » : commerce et solidarité féminine.....	30
1.3.2 Le lieu de la loi coutumière ?.....	31
1.3.3 Abondance et bombance	32
1.4 EMPRUNTER LE BOYAU : LA DOMUS « PRIVÉE »	40
1.4.1 La cuisine, arrière-scène sans feu sacré	40
1.4.2 La cave et la chambre : de bas en haut, premiers désirs d'évasion	46
CHAPITRE II	
LES RITES DE PASSAGES : FRANCHIR LES SEUILS, RATER LA SORTIE.....	50
2.1 LA QUESTION DES RITES CHEZ LES ETHNOLOGUES	50
2.2 L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES : UN APPRENTISSAGE MONTÉ EN ÉPINGLE	54
2.3 SUR LE CHEMIN DES CONTES	57
2.3.1 Raiponce aux cabinets	60
2.3.2 C'est pour mieux pourrir mon enfant.....	62
2.3.3 Piquer la poupée.....	69
2.3.4 Qui s'y frotte veut s'y piquer	70

2.4 DE QUELQUES RITES IMPOSÉS	75
2.4.1 Le rituel scolaire	76
2.4.1.1 Rater sa rentrée.....	77
2.4.1.2 D'un monde à l'autre, deux identités	78
2.4.1.3 Dresser le corps et l'esprit.....	79
2.4.1.4 Jouer le jeu et rester reine.....	82
2.4.2 Une Église à fantasmes	86
2.4.2.1 Des cérémonies équivoques	86
2.4.2.2 Repentez-vous qu'il disait.....	88
2.4.2.3 « Dieu, de toute façon, ne peut pas m'aimer »	90
 CHAPITRE III	
FRANCHIR LE PAS, CONFIRMER LA MARGE	95
 3.1 LES RITES, ET APRÈS?	95
3.1.1 La grande lessive rouge.....	97
3.1.2 Hystérie de la matrice.....	98
3.1.3 La chasse	100
3.1.4 Hors du temps, hors la loi coutumière	103
3.1.5 Un corps devenu perméable	105
3.1.6 Vider le corps	108
3.1.7 Immobilisée sur le seuil	112
3.1.8 Écrire le récit de la marge	115
 CONCLUSION	123
 BIBLIOGRAPHIE	129

RÉSUMÉ

Annie Ernaux publie son premier roman, *Les armoires vides*, en 1974. La jeune protagoniste, Denise Lesur, y relate les événements qui l'ont conduite à subir un avortement illégal à l'âge de vingt ans. En racontant son enfance au sein du café-épicerie familial, c'est son parcours marqué par une confusion des espaces symboliques privés et publics, mais aussi son rapport ambiguë aux normes et lois instaurées par la communauté à travers, entre autres, les rites de passages, que la narratrice expose. De ses interactions avec ses parents et avec les clients et clientes du commerce, de son enfance et sa puberté, la narratrice n'a de cesse de revendiquer une liberté d'abord physique, puis intellectuelle, tout en développant un fort sentiment de culpabilité face aux élans du corps et de l'esprit qu'elle n'arrive pas à réprimer et qu'elle a appris à condamner à travers les institutions scolaires et catholiques qui l'ont accueillie. Portant en elle cet ensauvagement de son milieu d'origine, elle ne traverse jamais les étapes rituelles que la société lui impose, restant symboliquement dans la marge, jamais agrégée à son nouveau statut. En ce sens, par le témoignage qu'elle livre, la jeune fille devient une « passeuse ». Cette liminarité devient le thème principal du récit, et celui-ci finit par revendiquer, à travers sa forme même, la marginalité de son personnage.

Mots-clés : Annie Ernaux ; littérature française contemporaine ; ethnocritique ; ensauvagement ; liminarité.

INTRODUCTION

Annie Ernaux, depuis son premier livre publié, s'est taillé une place enviable dans les lettres françaises, une place que plusieurs défendent et louent – critiques, professeurs, intellectuels –, mais que plusieurs décrient aussi (on l'accuse ainsi de populisme, d'écrire sur des sujets insignifiants dans un style insignifiant, brouillon et vulgaire)¹. La critique est parfois virulente et n'est souvent pas dénuée de misogynie. Auteure d'une quinzaine de récits ou journaux intimes, en plus de nombreux articles, elle est, depuis quelques années, l'objet de plusieurs colloques internationaux et d'une multitude de recherches universitaires, maîtrises et doctorats. Devant ce succès critique, combiné à un vrai succès commercial, les éditions Gallimard ont réuni la plupart de ses œuvres dans la collection Quarto en 2011. Une certaine consécration, donc, pour cette auteure née en 1940 en Normandie, fille d'ouvriers devenus petits commerçants (ils achètent un café-épicerie) et qui, grâce à une bourse, fera ses études dans une école privée catholique, puis obtiendra l'agrégation de Lettres en 1971.

Son premier roman, *Les armoires vides*, publié en 1974, raconte l'enfance et l'adolescence d'un personnage appelé Denise Lesur. Le deuxième, *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), d'un personnage nommé Anne. Les deux récits se déroulent dans une petite ville de province dans les années 1950 et 1960 et explorent le passage vers la vie adulte et le rapport au monde de jeunes filles qui sentent avec de plus en plus de violence tout ce qui les sépare de leur monde, monde qu'elles portent aussi en elles. *La femme gelée*, en 1981, s'attache à l'histoire d'un couple bourgeois et dénonce, entre autres, l'inégalité des sexes. La narratrice n'a pas de prénom et c'est le premier livre qui apparaîtra (à la demande de l'auteure) dans la section « Mémoires, récits autobiographiques » du catalogue de Gallimard et non plus dans celle consacrée aux romans. Mais c'est avec *La place*, en 1983, qu'un pacte de lecture autobiographique devient plus explicite : la narratrice porte le nom de l'auteure et les

¹ Par exemple, Isabelle Charpentier note à propos de *Passion simple* : « La polémique devient si vive qu'un article de *L'Événement du Jeudi* résume les arguments opposés des commentateurs des deux sexes [...] alors que, fait exceptionnel, Jérôme Garcin lui consacre [...] une émission spéciale du "Masque et la plume" qui confronte "pros" (J. Savigneau du *Monde*, B. de Saint-Vincent du *Quotidien de Paris*) et "contras" (J.-J. Brochier et J.-D. Wolfromm du *Magazine littéraire*). » (Isabelle Charpentier, « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *Politix*, vol. 7, no 27, automne 1994, p. 45).

interventions dans le texte suggèrent toutes que c'est l'écrivaine qui relate ses souvenirs et tente d'écrire une sorte de biographie de son père. Elle replonge dans le même exercice en 1987 avec cette fois la volonté d'écrire sur sa mère et ainsi de l'amener avec elle « dans le monde dominant des mots et des idées où, selon [le] désir [de celle-ci], [elle est] passée². » *Passion simple*, en 1991, marque une rupture avec les récits familiaux pour se pencher sur la relation de l'auteure avec un diplomate étranger. Le style minimaliste, la crudité de certaines scènes, on l'a vu, n'ont pas plu à tous. Le reste de l'œuvre, composé de récits et de journaux intimes, revient sur les mêmes thèmes, une même période ou un même événement pouvant faire l'objet d'une réécriture quelques années plus tard. C'est le cas des *Armoires vides* dont le sujet – l'avortement illégal – est repris en 2000 dans un récit intitulé *L'événement*³.

Cette œuvre divise, et une des raisons pourraient en être la difficulté qu'éprouve l'institution littéraire à qualifier, à classer dans un genre précis ces récits qui se retrouvent quelque part – affirme Ernaux – « entre la littérature, la sociologie et l'histoire⁴ ». La critique a tendance à lui accoler le terme « d'autobiographie », sauf que l'auteure rejette ce classement parce qu'il serait trop restreint : en s'intéressant par exemple à la trajectoire sociale de ses parents et non aux événements singuliers de leur vie, elle tente de retrouver des vérités qui ne sont pas de l'ordre simplement individuel, mais collectif. C'est pour cette raison, précise-t-elle, qu'elle délaisse le terme générique d'autofiction qu'elle avait adopté pour parler de *La femme gelée*. Elle affirme depuis que son « je » est collectif dans un souci d'objectivation qu'elle propose d'appeler autosociobiographie ou alors récit transpersonnel⁵ (le « je » y serait personnel, mais pas individuel). En tendant vers ce but, l'auteure va opter pour ce qu'elle appellera plus tard une « écriture plate » ou « écriture blanche », une écriture dépouillée de ses effets de style qui ne valorise ou ne dévalorise pas le sujet raconté, une écriture objective qui place ses écrits, dit-elle, au-dessous de la littérature⁶. Ernaux va donc développer son style par une apparente absence de style, et c'est ce que plusieurs critiques

² Annie Ernaux, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, p. 106.

³ Aussi en est-il de *Se perdre*, journal intime de cette passion qui est publié dix ans plus tard, et de *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), autre journal portant sur les derniers moments de sa mère, moments déjà relatés dans *Une femme*.

⁴ *Ibid.*, p. 106.

⁵ Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », *R.I.T.M.*, no 6, 1994, p. 219-221.

⁶ Annie Ernaux, *Une femme*, *op. cit.*, p. 23.

littéraires lui reprochent depuis, reproches alimentés d'ailleurs par l'auteure elle-même qui n'hésite pas à affirmer que si la littérature est un art, elle est avant tout une science humaine. C'est aussi ce qui l'amènera à écrire dans *La Honte*, relatant un épisode traumatisant de son enfance (elle est témoin, à l'âge de neuf ans, d'une scène où son père tente de tuer sa mère) qu'elle veut se faire l'ethnologue d'elle-même⁷.

Quoique nombreuses, les recherches actuelles se concentrent pour la plupart sur les questions liées de près ou de loin à la sociocritique. En effet, la fusion de la mémoire individuelle à celle de la collectivité est un travail clairement mis de l'avant dans toute l'œuvre, fusion que l'auteure opère en revendiquant justement les méthodes du sociologue et de l'historien. Ses récits font ainsi la part belle à son ascension sociale et à son cheminement intellectuel, parcours que la plupart des chercheurs analysent sous l'angle de la lutte des classes, alors que certains le placent au cœur d'une réflexion féministe sur les rapports entre les sexes, ou en sondent ses aspects inconscients dans une approche psychanalytique.

Ces axes de recherche étant donc particulièrement exploités, nous voulons dans ce mémoire nous pencher plutôt sur les pratiques culturelles et symboliques dans le premier roman d'Ernaux, *Les armoires vides*. Cette approche ethnocritique nous permettra d'analyser le parcours de la narratrice-protagoniste, Denise Lesur, jeune fille qui fait l'apprentissage de la vie à travers différents stades et épreuves, une tentative d'avortement venant clore le récit. Ce premier récit de l'auteure nous apparaît intéressant à plusieurs points de vue. D'abord, il est peu étudié et il est, avec le deuxième titre de l'auteure, *Ce qu'ils disent ou rien*, classé par Ernaux dans la catégorie « roman », contrairement au reste de l'œuvre. Nous avons donc affaire à la construction d'un véritable personnage fictif, même si, depuis, Ernaux a pu révéler la part autobiographique de ce récit. Ensuite, la recherche ernausienne s'est souvent concentrée sur la dimension biographique des œuvres d'Ernaux, faisant constamment des allers et retours entre les textes et le contexte personnel de leur production. Pour notre part, nous voudrions analyser ce roman comme un système clos⁸ et en effectuer une lecture qui ne

⁷ Annie Ernaux, *La honte*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [1997], p. 40.

⁸ C'est la raison pour laquelle, au travers de ce mémoire, nous éviterons tout amalgame entre le personnage de Denise et l'auteure, aussi bien qu'une comparaison dans le traitement du sujet entre *Les armoires vides* et la réécriture de cet épisode biographique dans *L'événement*. Bien qu'une analyse comparative eût été intéressante – le récit écrit en 2000 ne se positionne plus du tout dans la marge et

« dé-culture » pas le texte littéraire, les éléments symboliques n'y seront pas réduits à de simples éléments d'information ethnographique, ceux-ci « [recevant] un nouveau sens de leur insertion dans le système de relations constitutif de l'œuvre⁹. » L'analyse se fera donc sur l'organisation formelle de ces traits de culture, de leur réinterprétation et leur retraduction stylistique et sémantique, car « ce qui intéresse plus particulièrement l'ethnocritique, c'est la réappropriation et la textualisation des pratiques culturelles et symboliques, c'est la dynamique des échanges culturels à l'œuvre dans le texte ; en bref, elle veut rendre sensible à la polyphonie culturelle du texte, qui est aussi présence de formes de cultures subalternes, minorées, populaires dans la littérature savante, cultivée, légitime¹⁰. » Comment le rejet de son milieu d'origine, son accession aux études universitaires et à la bourgeoisie, la découverte de sa sexualité et, finalement, sa tentative d'avortement clandestin soulèvent la question des frontières symboliques et de leur transgression? L'objectif de ce mémoire sera de déterminer la part des pratiques symboliques qui ponctuent ou guident ce parcours et ainsi de réfléchir à la façon dont l'initiation de Denise est racontée – initiation entendue au sens où les ethnologues l'emploient, c'est-à-dire d'une « construction de l'identité individuelle et sociale par l'apprentissage des différences de sexes, d'états [...] et de statuts¹¹ » –, puis de comprendre pourquoi et comment Ernaux fait d'elle un personnage liminaire, à jamais pris dans la marge.

En premier lieu, nous nous intéresserons à la question des espaces dans le roman. Nous reprendrons des notions employées par les ethnologues – qui eux-mêmes les ont empruntées de la Rome antique – pour désigner les espaces symboliques : la *domus* (l'espace familial, où la famille demeure), le *campus* (le lieu de production, de travail) et le *saltus*

revendique d'autres enjeux que celui publié en 1974 –, le manque d'espace et le but que nous nous fixons à travers cette analyse nous empêche d'aller dans cette voie. Il n'est pas dit que nous n'y reviendrons pas dans un travail futur.

⁹ Pierre Bourdieu, « Lectures, lecteurs, lettrés, littérature », *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 141.

¹⁰ Marie Scarpa, « *Le carnaval des Halles*. Conclusion. L'ethnocritique dans le champ de la critique. Éléments pour une réflexion », dans Véronique Cnockaert, Jean-Marie Privat et Marie Scarpa (dir.), *L'ethnocritique de la littérature. Une anthologie*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Approches de l'imaginaire », 2011, p. 51.

¹¹ Marie Scarpa, *L'éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 16.

(espace des confins, de la marge, du « sauvage »). Alors que la narratrice des *Armoires vides* grandit littéralement dans le café-épicerie de ses parents, il y a un mélange des frontières symboliques entre la *domus* et le *campus* important : la collectivité a les yeux braqués sur la famille Lesur et Denise grandit sous le regard de la communauté. Mais c'est l'irruption du *saltus* dans cet espace qui aura une incidence certaine sur l'initiation de la jeune Denise. En effet, les ivrognes du café se font parfois insistants auprès d'elle. Jeux de mots, sous-entendus lubriques : un apprentissage de la sexualité se fait à travers ces figures masculines menaçantes, mais souvent grotesques. Sexualité, déchéance morale et physique envahissent la *domus*. Une lecture des espaces anthropologiques et symboliques du roman démontrera ainsi que la question de la structure oppositionnelle nature/culture et son axe sauvage/domestique est primordial pour comprendre comment Denise appréhende le monde et les étapes de son évolution.

En deuxième lieu, nous étudierons le parcours de Denise à travers son éducation et différents rites de passages. Il nous apparaît que Denise traîne littéralement avec elle l'ensauvagement de son milieu de vie dans chaque espace qu'elle visite, à chaque étape de transition, compliquant ainsi son rapport à la communauté et menaçant chaque passage symbolique qu'elle emprunte. Nous convoquerons les théories concernant les rites initiatiques pour montrer comment achoppent ceux-ci, laissant la jeune Denise chaque fois imparfaitement socialisée et obligée de camper dans un entre-deux qui l'amène à ne jamais se plier aux normes que la communauté tente de lui imposer, son avortement en étant l'événement le plus significatif. Cette parole d'autorité que constitue le rite et qui vise à effacer la part d'individualité est explicitement contestée par la jeune fille et marque toute la trajectoire du personnage. La liminarité de la jeune fille qui découle de son refus des règles coutumières est ainsi liée à l'espace de la marge ensauvagé, à l'espace du *saltus*, et se décline dans l'esprit de Denise à travers la dichotomie du pur et de l'impur, du bien et du mal.

Finalement, nous interrogerons la portée symbolique du témoignage de Denise qui propose le modèle d'une jeune fille marginale. Dans les premières phrases du roman, celle-ci se plaint qu'il n'y a aucun modèle pour elle dans la littérature, aucune prière religieuse à invoquer pour faire face à l'épreuve solitaire et angoissante que constitue son avortement clandestin. Deux institutions symboliques importantes se révèlent donc stériles et vaines pour

l'héroïne. Ce récit qu'elle dit vouloir écrire à rebours pour comprendre « comment elle en est arrivée là » lui permet-il, symboliquement, d'accéder à un espace de liberté, à s'inventer une nouvelle communauté de laquelle elle ne serait pas exclue? Plusieurs critiques ont relevé le ton imprécatoire du premier roman d'Ernaux, ainsi que sa syntaxe volontairement incorrecte, et il nous apparaît que ce rejet des codes littéraires participe à la mise en marge du texte même. Le roman deviendrait ainsi une tentative de mettre en relation la collectivité et cette jeune femme qui se fait avorter, d'inventer ce récit qui n'existe pas encore et qui pourrait aider d'autres jeunes filles à passer le seuil. La grammaire du rite utilisée par Ernaux convergerait avec la grammaire du récit, le système de valeurs proposé pour définir le personnage devenant celui souhaité pour la littérature et, ultimement, pour la société. En ce sens, ce roman préfigurerait l'objectif que s'est donné l'auteure en écrivant et qu'elle a exposé plus tard dans sa carrière, c'est-à-dire que son « je » soit collectif dans un souci d'objectivation. Elle qui voit la littérature avant tout comme une science humaine et qui propose de définir son œuvre comme une « autosociobiographie » ou alors un récit « transpersonnel », se retrouve, en quelque sorte, en marge de la littérature.

CHAPITRE I

ESPACES SYMBOLIQUES ET ENSAUVAGEMENT

*La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée,
toute tiède, dans le giron de la maison*

Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*

*La maison, c'est la maison de famille, c'est pour y mettre les
enfants et les hommes, pour les retenir dans un endroit fait
pour eux, pour y contenir leur égarement, les distraire de
cette humeur d'aventure, de fuite qui est la leur depuis le
commencement des âges.*

Marguerite Duras, *La vie matérielle*

1.1 Délimitation des espaces

L'étude des espaces symboliques dans *Les armoires vides* est primordiale pour qui veut analyser le parcours de la jeune Denise Lesur. Cette notion liée au territoire, nombre d'ethnologues et d'anthropologues l'ont théorisée pour tenter de comprendre son rôle dans l'organisation des sociétés et ses influences idéologiques sur les hommes. Si la plupart des dictionnaires élémentaires nous donnent sensiblement la même définition succincte de ce mot, à savoir une étendue plus ou moins délimitée entourant les personnes et les choses, il n'en demeure pas moins que dans une perspective symbolique,

[...] l'espace est tout à la fois ce qu'il est et ce que les hommes en voient, ce qu'ils en sentent ou en touchent; il est aussi ce qu'ils croient, veulent ou souhaitent en voir et en connaître : l'espace est une subjectivité. Même si l'espace est un en-soi, il ne peut être compris et étudié qu'avec les hommes et les œuvres humaines qui le peuplent¹².

¹² Maurice Robert (dir.), *Approches anthropologiques des espaces 1*, Limoges, Société d'ethnographie du Limousin et de la Marche, coll. « Espaces, cultures, communautés », 1986, p. 8.

L'espace, création humaine, est donc investi symboliquement et devient, dès lors, un enjeu stratégique dans les rapports humains. Cet espace est dichotomique avec, d'une part, l'espace physique, matériel ou social et, d'autre part, l'espace symbolique et idéologique

[...] qui est une manipulation ou une construction sur le précédent [...], [qui] est comme l'ombre portée de l'espace concret éclairé par les mentalités, les traditions, les psychologies, les rêves, l'imagination. Il est un aménagement mental, une interprétation idéologique ou une représentation¹³.

De façon plus spécifique, Michel de Certeau parle de l'organisation du territoire en ces termes :

Il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps. L'espace est un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. Est espace l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amène à fonctionner en unité polyvalente de programmes conflictuels ou de proximités contractuelles¹⁴.

Ces espaces symboliques – car ils sont multiples, nous le verrons – et leur(s) aménagement(s), défendent donc un ordre du monde, les normes d'un pouvoir que chaque individu est appelé à reconnaître, à respecter et à reproduire, puisque ces configurations sont des produits et des producteurs du système social.

Ces configurations spatiales sont indissociablement liées au concept de frontière, de limite. En effet, l'établissement de ces lignes de démarcation est capital pour conceptualiser ce qui doit être délimité socialement, symboliquement. Cette frontière est « à la fois une limite et une zone, elle dit l'inclusion, mais aussi l'exclusion, la séparation, mais aussi la rencontre¹⁵. » Cette structure culturelle a ainsi été définie à partir de ce qui relève de la nature et de la culture, du domestique et du sauvage, du profane et du sacré :

[...] le tracé de limites à l'intérieur du monde humain, au sein de la "nature" et entre monde humain et puissances invisibles – limites qui cernent et

¹³ *Ibid.*, p. 9-10.

¹⁴ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, p. 173.

¹⁵ Marie-Claude Charpentier, « Les frontières du sauvage dans l'Antiquité », *Cahiers des études anciennes*, no 52, 2015, p. 9.

ordonnant "le monde" de la vie collective et du sens commun – s'appuie sur ces polarités-là dans ces jeux de passage, de translation de part et d'autre par lesquels les sociétés dessinent les séparations qui leur importent¹⁶.

Ces distinctions servent alors à identifier les lieux fréquentés par les hommes et ceux où ils ne s'aventurent que rarement, départager ceux qui portent les marques de l'action humaine de ceux restés intacts, sauvages.

Ces limites symboliques, c'est l'Occident romain qui en a établi la nomenclature, une classification que les historiens, géographes et ethnologues ont repris pour penser les sociétés et leurs rapports au territoire. Cette hiérarchisation de l'espace repose principalement sur trois lignes de démarcations : la *domus*, le *campus* et le *saltus*, le premier relevant de l'espace familial et s'opposant à ce qui lui est extérieur. Dans le cadre de ce travail, et comme l'a fait Marie Scarpa dans son étude du *Rêve* de Zola¹⁷, nous appliquerons cette théorie à l'ensemble des lieux de notre roman, même si celui-ci se déroule dans un univers plus contemporain et urbain¹⁸. Ainsi, la *domus* est-elle la cellule de base, celle de la maison et de ce qui l'entoure (cour, jardin, etc.). C'est le lieu de vie, l'espace domestiqué où la famille demeure et où la vie se reproduit. Le *campus* désigne l'espace du travail, le lieu de production. C'était, à l'origine, l'espace des terres cultivées, des champs et des vergers, celui qui fournit à la société les aliments qui lui permettent de subsister. Finalement, le *saltus* est l'espace des confins, de la marge ensauvagée, celui qui est le plus éloigné de la *domus* : « Le *saltus*, c'est dix, cent choses à la fois : des landes, des collines abandonnées à la végétation sauvage [...]. [C]e sont

¹⁶ Daniel Fabre, « Limites non frontières du sauvage », *L'Homme*, vol. 3, no 175-176, 2005, p. 433.

¹⁷ Marie Scarpa, *L'éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*, op. cit.

¹⁸ Critiquer l'utilisation de ces concepts d'un autre temps dans l'analyse de l'organisation d'une société contemporaine, soit celle, ici, de la Normandie du milieu du XXe siècle, urbaine de surcroît, et, pis encore, telle qu'elle apparaît dans une œuvre de fiction (donc forcément « interprétée »), serait oublier que ces concepts subsistent, par-delà les époques, dans notre imaginaire collectif. C'est ce que Fernand Braudel explique lorsqu'il parle de ce type de divisions : « Pour nous, historiens, une structure est sans doute assemblage, architecture, mais plus encore une réalité que le temps use mal et véhicule très longuement. Certaines structures, à vivre longtemps, deviennent des éléments stables d'une infinies de générations [...]. » (Fernand Braudel, « Histoires et sciences sociales : la longue durée », *Réseaux*, vol. 5, no 27, 1987 [1958], p. 15.) Philippe Descola ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme que c'est « [...] ce paysage romain et les valeurs qui lui sont associées [...] qui va dessiner la figure d'une polarité entre le sauvage et le domestique dont nous sommes tributaires encore aujourd'hui. » (Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 87.)

des formations buissonnantes [...]. Enfin, des forêts, elles surtout¹⁹. » Dans cet univers symbolique lié à l'espace, le *saltus* est considéré comme s'opposant à la culture, à la civilisation. L'ordre qu'instaure la *domus* s'y trouve menacé, car

c'est l'espace inculte à défricher, les bêtes et les plantes qui s'y trouvent, les peuples frustes qui l'habitent, les individus qui y cherchent un refuge loin des lois de la cité et, par dérivation, les tempéraments farouches demeurés rebelles à la discipline de la vie sociale²⁰.

D'où l'importance de fixer ces frontières, d'organiser symboliquement le monde, d'instituer, de la part de la collectivité, ce qui unit, préserve, et ce qui est contraire aux coutumes, aux lois. Repousser, en somme, ce qui menace la culture, cet ensemble de pratiques, de valeurs et de savoirs acquis par l'homme qui vit en société et dont il reconnaît l'autorité.

Pourtant, les frontières de cette tripartition ne sont pas fermées. D'une part, comme l'explique Pierre Bourdieu dans *Le sens pratique*, chacune des parties de ces limites symboliques porte en elle son opposition. Prenant l'exemple de la maison kabyle, il explique :

Microcosme organisé selon les mêmes oppositions qui ordonnent l'univers, la maison entretient une relation d'homologie avec le reste de l'univers ; mais, d'un autre point de vue, le monde de la maison pris dans son ensemble est avec le reste du monde dans une relation d'opposition dont les principes ne sont autres que ceux qui organisent tant l'espace intérieur de la maison que le reste du monde, et, plus généralement, tous les domaines de l'existence²¹.

La *domus* est donc elle-même divisée en partie qui relève des autres pôles, soit le *campus* et le *saltus*. D'autre part, nous aurions tort d'attribuer sans nuance à l'un ou l'autre de nos territoires une seule fonction, un seul paradigme. Ce modèle dualiste ne tiendrait pas longtemps la route puisque chaque frontière peut se transformer selon le contexte. Opposer l'intérieur et l'extérieur, le sacré et le profane ou bien encore le domestique du sauvage de façon immuable, c'est oublier que des éléments composants ces différents systèmes peuvent être porteurs d'un autre ordre : « [...] il suffit que la nuit tombe sur le plus domestiqué des

¹⁹ Fernand Braudel, *L'identité de la France. Espace et histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1990, p. 138.

²⁰ Philippe Descola, *op. cit.*, p. 80.

²¹ Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 450.

territoires pour que les champs d'ombre de l'anomie s'installent ici et là, désappropriant l'espace, le bouleversant rituellement parfois, l'ensauvageant toujours²². » Les limites de ce « territoire social et mental » et ce qui leur est associé, comme l'explique Daniel Fabre, ont constamment besoin d'être redéfinies et réactivées. Et les individus qui s'en écartent ou qui pervertissent ces frontières sont généralement voués à l'opprobre de la communauté, soumis au poids de la loi coutumière :

L'idée de société est une puissante image capable, à elle seule, de dominer les hommes, de les inciter à l'action. Cette image a une forme : elle a des frontières extérieures, ses régions marginales et sa structure interne. Dans ses contours, elle contient le pouvoir de récompenser le conformisme et de repousser l'agression. Dans ses marges et dans ses régions non structurées existe de l'énergie. Toutes les expériences que font les hommes de structures, de marges ou de frontières sont un réservoir de symboles de la société²³.

1.1.1 *Domus, campus et saltus dans Les armoires vides*

Le récit de la jeune Denise s'ouvre sur la séquence pré-abortum, alors que l'étudiante attend, dans un lieu qui n'est pas donné d'emblée, mais qui est sa chambre de la Cité universitaire, que la sonde provoque l'expulsion du fœtus. S'interrogeant sur les raisons et les circonstances qui l'ont menée à vivre cet avortement, voulant « voir où commence ce cafouillage²⁴ », elle devra quitter ces « murs tout neufs, tout propres²⁵ » pour réinvestir en souvenirs les lieux de son enfance, en premier lieu celui du commerce de ses parents, et faire le lien entre deux univers qui lui apparaissent à ce moment-là inconciliables.

C'est d'ailleurs par la dénomination officielle de ce lieu d'origine qu'elle débute son retour en arrière : « Le café-épicerie Lesur, ce n'est pas rien, le seul de la rue Clopart, loin du

²² Daniel Fabre, *op. cit.*, p. 441.

²³ Mary Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 1992, p. 130.

²⁴ Annie Ernaux, *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1974, p. 17. Quelque chose n'a pas « fonctionné » aux yeux de la société dans l'éducation et le développement de cette jeune fille, et c'est bien ce que ce mémoire veut analyser.

²⁵ *Ibid.*, p. 17.

centre, presque à la campagne²⁶. » Ce n'est donc pas la *domus* privée, la demeure intime et familiale, qui ouvre le roman et en occupera la majorité des pages, mais ce lieu associé au *campus*, au travail acharné de ses parents pour subvenir aux besoins de la famille, un lieu ouvert. Les espaces privés et publics sont explicitement unis, puisque la « clientèle à gogo [...] remplit la maison²⁷ ». Si ce dernier terme est utilisé dans la langue française pour désigner autant l'endroit où l'on demeure qu'une entreprise commerciale, il brouille tout de même ici les frontières et vient camper les lieux d'un récit qui n'aura de cesse de jouer sur la porosité de ces limites. Cette même confusion spatiale est d'ailleurs décrite plus loin :

La maison regorge de clients, il y en partout, en rangs derrière le comptoir où ma mère pèse les patates, le fromage, fait ses petits comptes en chuchotant, en tas autour des tables du bistrot, dans la cour où mon père a installé la pissotière, un tonneau et deux planches perpendiculaires le long du mur, près de l'enclos aux poules. Ils arrivent à sept heures du matin. Quand je descends l'escalier en chemise, je les aperçois déjà²⁸.

La promiscuité règne dans ce lieu où chacun circule librement, où on offre même aux clients de se soulager dans un espace dont la vocation est d'abord privée. Nous reviendrons sur l'ensauvagement – ici ce qui touche les besoins naturels, les déjections – de ce lieu. Les deux commerces enserrant donc de chaque côté les appartements intimes, ne laissant la place qu'à un mince corridor pour accéder à la cuisine, située au fond, et à l'escalier menant soit à la cave, soit à l'unique chambre à l'étage. Ces deux commerces sont de plus présentés comme de véritables lieux de vie, puisque « [la mère] vit dans la boutique et [s]on père dans le café²⁹ » et que « toute la journée [la famille] vit en bas, dans le bistrot et dans la boutique³⁰. » Dans une perspective ethnologique, Marie Scarpa affirme que dans la notion de franchissement des seuils symboliques, « l'une des premières lignes de démarcation est sans doute celle [...] qui sépare l'espace de la maison, la *domus*, à son extérieur [...] »³¹. » Pour les

²⁶ *Ibid.*, p. 18.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*, p. 19.

²⁹ *Ibid.*, p. 18.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Marie Scarpa, *op. cit.*, p. 208.

Lesur et leurs clients, ce seuil n'existe pas : la *domus* est littéralement envahie par ces derniers, par ce qui lui est étranger.

Ce commerce, selon Denise, ce n'est « pas une communauté, mais ça y ressemble³². » Les concepts d'excentration et de communauté sont primordiaux dans l'analyse des lieux du roman. Comme l'explique Maurice Robert, l'espace urbain doit anthropologiquement se lire comme un lieu de rapports économiques, sociaux et culturels, et « [l]a centralité est un espace d'influence sur un autre espace englobant; elle est une convergence de flux sociaux, un enjeu concret et symbolique³³. » Ce centre est porteur d'une puissance idéologique et ses lieux périphériques, les quartiers, s'en trouvent généralement définis négativement : « [...] la centralité ne peut être sociologiquement dissociée de son contraire/complémentaire : la périphérie; et cette dialectique renvoie à celle du dedans et du dehors³⁴. » Le café-épicerie est donc « en-dehors » de la zone d'influence, en marge (« presque à la campagne », précise-t-elle), et il faudra éventuellement se déplacer – « monter en ville » – pour accéder aux espaces de pouvoir et même, à la culture. Mais nous n'en sommes pas encore là. Au début du roman, cette marge n'est pas perçue négativement par Denise, puisque le commerce familial bénéficie d'un certain monopole et règne sur le quartier. Ses parents ne sont-ils pas « puissants, libres, [...] plus intelligents que les clients. [Ces derniers] dis[a]nt d'ailleurs "le patron, la patronne" en les appelant³⁵. » ? Pour le moment, les classes supérieures de la société restent invisibles à la jeune fille, l'empêchant de comprendre sa véritable place dans le système symbolique.

C'est qu'elle développe très tôt un sentiment d'appartenance à cette « presque » communauté, sentiment qui tient en grande partie à « l'homogénéité sociale [...] [et] professionnelle ; [...] à l'homogénéité des réseaux et des filières de communications [...], des solidarités de groupes d'âge [et] des "unités de voisinage", en particulier féminines³⁶. » Quartier populaire, il est peuplé principalement d'ouvriers et de personnes âgées qui

³² *Ibid.*

³³ Maurice Robert, *op. cit.*, p. 24.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 25.

³⁶ Maurice Robert, *op. cit.*, p. 25-26.

partagent les mêmes préoccupations, surtout financières. Le nom par lequel on la désigne dans le quartier, comme elle le rapporte, témoigne aussi de ce sentiment d'appartenance : avant d'avoir un prénom, elle est, pour les voisins et clients, « la fille Lesur », la « fille de l'épicier Lesur ». C'est le seul univers qu'elle connaît pour le moment, auquel elle s'identifie et auquel on l'identifie. Mieux encore, c'est « son » monde :

La boutique, le café, mon père, ma mère, tout ça gravite autour de moi. Étonnée d'être née avec tout ça, par rapport aux filles de la rue Clopart, étonnée d'y penser, de chercher pourquoi. Je virevolte sur moi-même, la terre se balance, se rapproche en cercles gris, les murs tombent...³⁷

Véritable centre de cette galaxie, elle est l'astre dont le mouvement garde captif les lieux et les êtres dans un système où elle règne. Elle est donc, d'emblée, le cœur de la périphérie. Mais le système social de la petite – système entendu non pas comme une « structure totale qui embrasse constamment et totalement la société dans son ensemble, mais plutôt les situations particulières où se trouvent les acteurs individuels conscients d'un degré plus ou moins élevé de leur intégration à une totalité³⁸ » – est mal articulé. Nous verrons plus loin comment cette mécanique céleste, à l'image du vertige qui la prend en jouant à tourner sur elle-même, ne tiendra pas longtemps.

Tout concourt donc pour que la jeune Denise ne soit pas consciente d'être au cœur de la marge ; mais à une époque où la nature sauvage a été repoussée, où l'activité humaine s'est étendue sur un plus vaste territoire, le *saltus* peut se retrouver au cœur de la cité, au cœur même de la *domus*. Malgré l'ordre qui semble présider son univers, tout le milieu de Denise est ensauvagé, pollué par des pratiques, des comportements qui vont à l'encontre des normes sociales. Les êtres sauvages associés jusqu'alors aux confins sont parties intégrantes de la petite ville et modèlent la jeune fille, en font leur petite reine. Le système de sous-castes hindous analysé par Mary Douglas nous permet de faire cette analogie :

Ceux qui se trouvent au-dessus de [la communauté] sont plus purs. Ceux qui se situent au-dessous sont tous des agents de pollution, quelles que soient les distinctions subtiles établies entre les castes inférieures. Ainsi, tout individu

³⁷ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 40.

³⁸ Mary Douglas, *op. cit.*, p. 116.

placé dans le système est menacé par la non-structure contre laquelle il doit ériger des barrières, et cette non-structure se situe toujours au-dessous de lui³⁹.

Denise, enfant, ne connaît pas les frontières, ou les connaît mal. En vieillissant, au contact de la réalité extérieure, elle changera peu à peu de perspective sur son milieu de vie, prendra conscience de plus en plus de l'intrusion du *saltus* dans sa *domus*, de l'origine de l'ensauvagement qu'elle porte en elle. Et c'est par une image qui interpelle un élément central de notre analyse qu'elle souhaitera que tout cela se soit produit autrement, que ses parents n'aient pas été ce qu'ils sont, qu'elle ait été protégée du *saltus*: « Je les hais. Ils devraient fermer leur commerce, faire n'importe d'autre. *Avoir une petite maison bien fermée, ne plus voir ces vieux débris*⁴⁰. »

1.2 Le café Lesur, univers masculin de l'ensauvagement

Le commerce tenu par les Lesur comprend donc un café, de ces cafés populaires qui peuplent villes et villages, et qui sont surtout fréquentés par une clientèle masculine : « Pour les hommes que leurs activités laborieuses dispersent au cours de la journée ou de la semaine, le café est autant un lieu de rencontre que de détente, à l'écart des vicissitudes professionnelles et familiales⁴¹. » Ces lieux deviennent de véritables « "espace-tampon" entre le foyer (où les hommes sont des pères, des époux, des fils) et l'espace public (où ils sont des citoyens, des travailleurs), un lieu où l'on peut déposer chaque jour, avant de les regagner, les charges et les tensions de ces deux univers⁴². » Ce défoulement s'observe entre autres par les sujets de conversations privilégiés par les clients : « La fréquence des discussions d'ordre sexuel, mais aussi sportif et professionnel, renforce [d'ailleurs] la représentation du café comme lieu masculin⁴³. » Ainsi, ces lieux instaurent une certaine façon d'être en groupe, mais aussi d'être un homme. Les femmes n'y mettent que rarement les pieds, et si

³⁹ *Ibid.*, p. 139.

⁴⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 104. Nous soulignons.

⁴¹ Annie-Hélène Dufour, « Cafés des hommes en Provence », *Terrain*, no 13, 1989, p. 81.

⁴² *Ibid.*, p. 84.

⁴³ Michel Bozon, « La fréquentation des cafés dans une petite ville ouvrière », *Ethnologie française*, tome 12, no 2, avril-mai 1982, p. 138.

« quelquefois les jeunes garçons, à la suite de leur père, sont inclus dans les tournées (une limonade ou une grenadine les faisant participer aux libations des adultes), ce n'est jamais le cas du reste de la famille, tacitement tenue à l'écart de cette mâle compagnie⁴⁴. » Cet « entre-soi » masculin est présenté dans le roman, pour la plupart des habitués, comme étant une habitude quotidienne. Le quotidien, aussi, pour la jeune Denise. Enfant, seule présence féminine, elle flâne entre les tables et y apprend ce que sont les hommes, ce qu'est la vie.

Les premières descriptions du bistrot mettent l'accent sur le père. Celui-ci semble tenir en son pouvoir cet univers masculin, veiller à la bonne marche du lieu : « Mon père, il est jeune, il est grand, il domine l'ensemble. C'est lui qui détient la bouteille, il mesure la quantité au millimètre près, il a l'œil. Il engueule ma mère "t'en mets toujours trop, t'as pas le compas"⁴⁵. » Son physique l'avantage pour faire régner le calme et l'ordre, et son autorité semble respectée :

Il modère les farouches, ceux qui n'en ont jamais assez, qui cherchent des noises [...]. Le regard fier au-dessus des clients, toujours en éveil, prêt à flanquer dehors celui qui bronche. Ça lui arrive. Il tire la chaise du gars, le lève par le collet et le mène sans se presser jusqu'à la porte. Magnifique⁴⁶.

Le père revêt pour sa fille les caractéristiques de la sainteté, celui qui perpétue l'ordre établi :

Être saint, c'est distinguer soigneusement les différentes catégories de la création, c'est élaborer des définitions justes, c'est être capable de discrimination et d'ordre [...] La droiture et la franchise sont saintes [...] Être saint, c'est être entier, être un; la sainteté, c'est l'unité, l'intégrité, la perfection de l'individu [...] ⁴⁷.

Tout élément perturbateur ou étranger est ainsi rapidement expulsé ou absorbé par le père pour conserver la cohésion du groupe. C'est, du moins, l'impression qui se dégage au début du roman alors que la narratrice décrit l'arrivée de nouveaux clients. Dans ce lieu ouvert sur l'extérieur, la vigilance de ce dernier sert de rempart contre les débordements. Pour ce faire, il est nécessaire de surveiller les habitués, ceux qui supplient pour un dernier verre, mais

⁴⁴ Annie-Hélène Dufour, *op. cit.*, p. 85.

⁴⁵ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Mary Douglas, *op. cit.* p. 73.

surtout de détailler l'identité et la provenance des étrangers : « [...] les nouvelles têtes, ceux qui viennent par hasard [...]. Je tourne autour et mon père reste à deux mètres, fixe leur verre, pour les amener à dire qui ils sont. Si l'enquête réussit, c'est l'empressement, le bourdonnement. Peu à peu, l'inconnu est assimilé, déshabillé⁴⁸. » C'est grâce à l'autorité paternelle si la cohésion de la communauté est préservée et, dans le récit même, on pourrait dire que « c'est [...] en exagérant la différence entre intérieur et extérieur, dessus et dessous, mâle et femelle, avec et contre, que [la narratrice] crée un semblant d'ordre⁴⁹. » La mise à nu de l'autre est primordiale à son acceptation dans le groupe : si la tête n'est pas connue, on dépouille le reste du corps et on l'intègre après ce qui ressemble à un interrogatoire, sinon même à un cérémonial : « [...] mon père [...] pose les questions. Droit dans les yeux. Je participe. "Qui c'est çui-là ?" Le frisson du mystère me chatouille, je regarde cet homme qui vient de l'autre côté de la ville, du département, là où on ne connaît pas le café-épicerie Lesur⁵⁰. » À l'intérieur de ce microcosme, « [...] le système social en vigueur reconnaît explicitement l'existence de postes de commande, ceux qui les détiennent sont explicitement doués d'un pouvoir spirituel, contrôlé, conscient, extérieur et approuvé – le pouvoir de bénir ou de maudire⁵¹. » Le père préside au rite, la fille l'assiste. Ce pouvoir, cette domination exercée sur ce qui est étranger excite la petite Denise qui ressent ses premiers émois érotiques autour de ces hommes qui ignorent son milieu, mais que le père s'occupe d'intégrer.

L'assimilation fonctionne si bien que, pour la jeune fille, les équipes de construction et de réparateurs de voies qui débarquent en groupe pour une journée deviennent, après le rituel d'usage, « comme de la famille », et c'est avec plaisir qu'elle grimpe sur leurs genoux, avant qu'ils n'aillent roupiller dans la cave parce qu'ils ont trop bu.

Le bistrot est ainsi le terrain de jeu de la petite qui y évolue sans complexe. Un étrange terrain de jeu pour une jeune fille, car si le père semble, au début du récit, faire régner un ordre militaire dans son commerce, le lecteur ne tarde pas à faire la connaissance d'une faune des plus indisciplinées qui entraîne la pollution de la *domus*. Le « propre », au sens où

⁴⁸ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 21.

⁴⁹ Mary Douglas, *op. cit.*, p. 26.

⁵⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 21.

⁵¹ Mary Douglas, *op. cit.*, p. 116.

l'entend Mary Douglas, c'est-à-dire ce qui est « convenable, adapté, approprié, bref, ce qui prend sa place dans un certain ordre⁵² », y est rapidement menacé. L'ethnologue l'affirmait : « [...] la pollution est un type de danger qui se manifeste plus probablement là où la structure, cosmique ou sociale, est clairement définie⁵³. » Ou « semble » clairement définie, serions-nous tentés d'avancer.

1.2.1 Oisiveté et désarroi

Les sujets de conversations dans les cafés, on l'a dit, tournent essentiellement autour de la vie familiale ou du travail. Sur ce point, les clients du bistrot Lesur n'échappent pas à la règle. Les habitués y viennent raconter leurs misères à un public connu et conciliant :

Ils ne pourraient pas se montrer dans les bars du centre, il faut qu'ils se sentent chez eux, ils ne viennent pas par hasard, ils s'amènent docilement tous les jours, aux mêmes heures [...] Mon père compte les verres, le soir il marque "à la fourchette", c'est bien normal, faut gratter, écouter leur boniment, pas rien⁵⁴.

Mais les récriminations en question se font souvent violentes. Rage et amertume sont les embrayeurs de ces récits décousus que les hommes partagent entre eux, pour eux, entre deux gorgées d'alcool. La jeune fille les trouve passionnants, sachant se faire discrète pour ne pas que sa présence juvénile vienne gêner les confidences. Elle y apprend l'indignation avec le père Leroy (« [...] ils ont renversé le cabinet, ils ont augmenté le bifteck, quand on mangera plus...⁵⁵ »), mais surtout la colère découlant des conflits de travail. Ces histoires captivent la jeune fille, des histoires aux scènes haletantes qui l'initient à un langage vulgaire, fait de jurons et d'insultes, seule révolte possible pour ces hommes exploités, impuissants, histoires

[...] mimées, remimées contre des acteurs absents et idiots, contremaître, patron, commerçant du centre de la ville. "De quoi, que je lui fais, pas bien faite ma pièce, mais des fois, dites-le que je sais pas travailler, enfoiré, que je lui ai dit, pas pipé mot, faut pas me faire chier, t'entends." La peur et le drame passent,

⁵² Luc de Heutsch, « Préface », dans Mary Douglas, *Ibid.*, p. 10.

⁵³ Mary Douglas, *Ibid.*, p. 128.

⁵⁴ Annie Ernaux, *op. cit.* p. 102.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 20.

Alexandre aurait pu étrangler le contremaître, mettre le feu à l'atelier... "Tous des cons." Il n'a rien fait, on ne sait pas comment ça a fini, il se rassoit à table⁵⁶.

L'injustice est soulignée comme provenant du centre de la ville, insistant encore sur cette excentration qui relègue toujours les personnages à la marge. Car le bar des Lesur, ce n'est pas « [...] un de ces beaux cafés du centre où s'arrêtent les cars de touristes, où les jeunes gens du collège, les secrétaires boivent du Vittel-délices ou un crème, des banquettes, des glaces, un percolateur. On entre là pour discuter, pas pour boire, s'imbiber tous les quarts d'heure⁵⁷. » Ainsi, quand la rage passe, il reste le verre soigneusement rempli par le père. Les corps se détendent, les bouches s'amollissent, et c'est à ce moment que Denise les étudie en détail : « J'étais de leur bord, je les plaignais, des cons, les patrons, je les admirais, je les regardais vivre chez nous avec étonnement. Tous transparents, et plus ils boivent, plus ils le deviennent, plus ils deviennent magnifiques aussi⁵⁸. » Magnifique Alexandre, encore lui, l'armoire à glace qui bat sa femme et envoie sa fille Monette chercher la goutte quand il n'est pas au café. La marginalité et le sauvage sont au cœur de la *domus* puisque ces hommes vivent, dit-elle, avec la famille Lesur. Violence, vulgarité : comportements qui vont à l'encontre des règles du vivre ensemble fixées par la société. L'alcool qui les avilit leur confère pourtant, aux yeux de la jeune fille, un statut d'êtres exceptionnels à travers lesquels elle peut voir, un désespoir qu'elle déchiffre d'emblée. On ne cache déjà plus rien à la jeune Denise Lesur.

Ce sont donc les premières histoires que la petite entend, les premiers récits qui l'amènent à imaginer l'ailleurs – usine, chantier, centre de la ville, etc. –, mais qui la forcent à en imaginer aussi le dénouement puisque, comme elle l'observe, l'issue de ces conflits est occultée. C'est aussi l'apprentissage d'une langue dure, violente, en phase avec la pauvreté morale et intellectuelle de ses utilisateurs. Ce sera, avec la même rage et la même langue populaire qu'elle relatera, des années plus tard, sa propre histoire, laissant, elle aussi, le lecteur en plan en l'obligeant à imaginer la suite.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 22.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 102.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 22.

1.2.2 Assimilation

Toutefois, cette empathie ne dure guère. À force de les entendre, ces récits des clients perdent de leur intérêt et leurs narrateurs se fondent au décor, devenant rapidement, pour Denise et ses amies du quartier, une source d'amusement. L'assimilation devient un jeu. Assises à une table, elles reluquent et insultent les vieillards éméchés pour le plaisir de répéter les invectives et les obscénités entendues :

[...] on les traite en douce de tous les noms, pour voir [...] Aucun danger, ils n'écoutent pas, ils gueulent tous à la fois, ils s'arrêtent d'un seul coup. Leurs malheurs sont là, sur la table, dans le verre, ils restent à hocher la tête, à rabâcher des mots extraordinaires, baiser le cul, chier à la gueule. Ma mère passe "vous avez pas honte, des raisons pareilles, le père Leroy." On rit en dessous⁵⁹.

L'empathie laisse place au sarcasme. La violence est absorbée et source de plaisir, redirigée vers ceux qu'elle plaignait. Au point où la petite joue littéralement à « être » les clients, à les personnifier : « On joue aux bonshommes saouls, on se rentre dedans en criant, on se fiche des trempes [...]»⁶⁰. » Des rôles sont attribués, et même si c'est la part de grotesque qui est imitée, le vocabulaire qui y est associé, une fois intégré, dirige la découverte du monde : « [...] c'est le bonhomme qui cogne sa femme, qui la traite de tous les noms. "Sale carne, pute. Oh la la." Monette secoue la main et se la pose sur la bouche avec horreur... "Tu sais ce que ça veut dire ? Dis-le, dis-le !" J'invente⁶¹. » Les histoires relatées plus haut, les récriminations, les invectives entre conjoints sont une véritable banque linguistique dans laquelle puisent la jeune fille et ses amies, modelant leur monde selon l'image auxquels ces mots renvoient. Leur avenir est tout entier inclus dans ce même vocabulaire et se révèle aussi dans leurs jeux : « Fais tourner la corde plus vite ! À la une, à la deux... Quel défaut aura mon mari, buveux, boiteux, teigneux, morveux ! La corde siffle, encore à mon tour, les filles⁶². »

Il y a appropriation des habitudes, du vocabulaire et des comportements, mais aussi assimilation physique de ce qui est associé au *saltus*, ici de ce qui est fermenté, puisque le

⁵⁹ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² *Ibid.*, p. 47.

soir venu, lorsque le père a chassé le dernier client, Denise et Monette passent de table en table pour goûter ce qu'il reste des boissons servies : « [...] nous liquidons goulûment le fond des verres, dés à coudre aux couleurs violentes ou à peine anisées, nous cherchons des mélanges à faire dans la chope vide d'un poivrot qui a tout liché, le cochon⁶³. » La seule opération « culinaire » à laquelle nous assistons de la part de Denise est donc de faire ces cocktails à partir des restes des clients. Le cru, celui qui pourrait être transformé dans une opération culturelle d'en-domestication, est totalement absent de la *domus*⁶⁴. Denise n'apprendra jamais à transformer la nature, à la domestiquer, car ce qu'on lui met entre les mains et qu'elle goûte, c'est le fermenté, le « déjà digéré »⁶⁵.

Les excès en tout genre des clients sont donc assimilés par la jeune fille, car excès il y a souvent chez les Lesur, quoi qu'en dise le père qui se targue de ne pas profiter de l'amour que porte ses clients pour la bouteille.

1.2.3 Libations et déjections

L'alcool coule à flots au café, au point où les clients, s'ils n'ont pas le réflexe d'aller cuver leur vin à la cave comme certains, se retrouvent à souiller la *domus* de leurs déjections. La souillure est ici littérale et non plus symbolique. Tout au long du roman, la narratrice se rappellera des clients comme des « saoulons », des « vieux débris » accrochés à leurs verres comme ils le sont à leur siège : « collés aux chaises, chair tapée où gargouille le vin, j'imagine quelques bouts de viande qui surnagent. Masse indifférenciée, noms inutiles [...] »⁶⁶. Des hommes immobiles, collés aux chaises, mais en apparence seulement, car tout un processus de digestion est visible pour la petite qui imagine leur estomac et ce qui y

⁶³ *Ibid.*, p. 23.

⁶⁴ Nous reviendrons sur cet aspect de l'éducation de Denise, à son rapport au cru et au cuit, et à ce qu'il laisse entrevoir de son rapport à la culture dans une perspective lévi-straussienne.

⁶⁵ Précisons que Jacques Doumes, à la suite de Lévi-Strauss et de son triangle culinaire, place le fermenté du côté de la culture puisqu'il nécessite, comme le bouilli duquel il se rapproche, l'usage d'un récipient, mais qu'il se trouve surtout sur le chemin du pourri. Voir Jacques Doumes, « Modèle structural et réalité ethnographique (À propos du "Triangle culinaire") », *L'Homme*, vol. 9, no 1, 1969, p. 42-48.

⁶⁶ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 103.

macère. Mais ce qui entre dans le corps peut aussi en ressortir, la petite le sait, elle qui observe, attentive à tout mouvement brusque et prête à détalier si un « [...] gaga est malade à dégobiller et s'enfuit, la bouche ouverte et pendante aux cabinets de la cour⁶⁷. » Les vomissements semblent se produire partout : dans le café même, mais aussi dans la cour arrière, la rue. La *domus* est polluée autant de l'intérieur que de l'extérieur : « Une fois sur deux, il y en a un qui se lève, tournoie, et rebondit sur le papier peint. Il rit, il pleure, il dégobille⁶⁸. » Plus loin, il sera question de « [...] flaques de vomi au pied des tables [...] »⁶⁹. » L'odeur est là pour le rappeler, car le fermenté assaille les narines, tout comme celle de l'urine alors que l'expédition vers les toilettes sert aussi à soulager sa vessie. Fortement intoxiqués, l'opération est difficile : « [Tous] rythmés par l'envie de pisser, d'aller aux cabinets de la cour, ça sent la "fout" d'ivrogne, doigts tremblants, lents à se déboutonner, une partie de plaisir pour eux, seul intérêt, fixer la courbe de liquide en espérant qu'elle ne s'arrêtera pas, hébétés, rengainant la chose flasque, humide d'alcool, déréglée, usée [...] »⁷⁰. » La petite voit tout, même les passages des clients aux toilettes, car le père a installé la pissotière derrière la *domus*, espace rudimentaire composé d'un tonneau et de deux planches perpendiculaires le long du mur. Ce qui lui fera se demander plus tard : « Pourquoi mes parents m'obligent-ils à les voir, et ces gestes toujours dégoûtants [...] »⁷¹ »...

Les heures s'égrènent, les consommations s'additionnent et les comportements deviennent erratiques, imprévisibles. Si bien que le moment du départ, le soir venu, est un spectacle en soi :

Il y a plus drôle, c'est le départ vers neuf heures du soir, après que le plein est fait. Ils ramassent au hasard leurs fringues, leurs musettes, et commencent la difficile rentrée. Une fois debout, il y en a qui restent une minute bien dressés puis se catapultent dans la porte de toutes leurs jambes flageolantes. D'autres ont gardé la position de la chaise, à moitié pliés, incapables de regarder autre chose que le pavé du bistrot. Il y en a des braves, des costauds, Alexandre par exemple,

⁶⁷ *Ibid.*, p. 23.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 104.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 174.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 103-104.

⁷¹ *Ibid.*, p. 104.

goguenards, sûrs d'eux, chicaneurs, et d'un seul coup allant s'écraser n'importe où, à l'aveuglette⁷².

Ces corps devenus incontrôlables sont de véritables obus, catapultés et s'écrasant sur le mobilier, le plancher. L'alcool a raison même des plus forts, et les voici ridiculisés par Denise qui, à l'abri, regarde la ménagerie se mettre en branle :

Un à un ils passent le seuil, loin les uns des autres, les bras écartés, de drôles de pingouins. Derrière la fenêtre, je continue à les suivre. Ils s'arrêtent pour observer, savoir s'il faut aller à droite ou à gauche, et ils foncent en zigzaguant, ils disparaissent au bout de la rue Clopart⁷³.

Le *saltus* quitte l'espace privé. Les pingouins⁷⁴ ont passé le seuil, sont retournés à leur habitat naturel, guidés plutôt par leur instinct que par leur vue, la *domus* est sauvée. Jusqu'au lendemain. À moins que le père n'en ait envoyé un, encore, « [...] dessauler dans la cave pendant des heures⁷⁵. » La petite, de son lit, l'imagine alors à dix mètres d'elle, l'obligeant à se coller le nez à l'armoire à côté de son lit au point, écrit-elle, de devenir malade, « blanche et verte⁷⁶. » Est-ce le souvenir de l'odeur des déjections, le sentiment d'asphyxie qui en découle ou due à sa position inconfortable ? Quoi qu'il en soit, il arrive que l'espace privé héberge plus longtemps que prévu le *saltus* qui continue alors à y faire régner un désordre autant physique que mental. De toute façon, la jeune fille ne le traîne-t-elle pas déjà avec elle, ce *saltus* ? Ses semelles ne sont-elles pas imbibées des déjections des clients alors que, une fois ceux-ci disparus au bout de la rue, elle passe à son tour le seuil et « [...] dans[e] d'un pied sur l'autre sur le pavé plein de traînées brunes et violettes entrelacées⁷⁷ » ?

⁷² *Ibid.*, p. 23.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Outre le fait que le registre familier de ce mot renvoie à un « personnage quelconque » (*Le Nouveau Petit Robert*, Le Robert, 1994, p. 1677), il est évident que l'analogie faite par la jeune fille relève de la démarche incertaine, claudicante des ivrognes et que celle-ci accentue la question de l'ensauvagement des lieux. Ajoutons que plusieurs études tendent à conclure que le petit pingouin (le grand pingouin est disparu depuis le milieu du XIX^e siècle) serait myope en dehors de l'eau. Nous pourrions filer la métaphore et penser que les clients, le regard plongé dans leur verre toute la journée, à l'aise d'y nager tout leur saoul, se retrouvent bien dépourvus lorsqu'ils en émergent...

⁷⁵ *Ibid.*, p. 104.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*, p. 23-24.

1.2.4 Sexualité et corps débridés : embrasser le *saltus*

L'ensauvagement de la petite Denise, s'il s'observe à travers l'assimilation de comportements, d'une langue, d'un rapport au monde, est aussi et surtout flagrant, dès les premières pages, à travers l'hypersexualisation des rapports avec les clients du commerce. À ce sujet, à quoi et à qui fait référence cette phrase au tout début du roman, cette phrase glissée dans la scène de l'avortement : « Il ne faut pas toucher ton quat'sous, tu l'abîmerais... laisse-moi embrasser les petits bonbons, là, entre les lèvres⁷⁸... » ? Si on peut supposer que la formule prescriptive est prononcée par un des parents – la mère fort probablement, puisque c'est elle qui, plus tard, se fait la gardienne de la vertu de sa fille –, qui donc approche ensuite la jeune fille pour, avec un vocabulaire adapté au monde de l'enfance, suggérer un jeu sexuel ? Réalité ? Fantasme ? Le rapprochement entre cette scène du passé et celle de la chambre de l'avorteuse – la détérioration du « quat'sous » prenant tout son sens maintenant qu'elle a une sonde dans le ventre – est pour le moins explicite et montre la conséquence directe de son rapport insouciant à la sexualité ou, à tout le moins, la conséquence d'avoir enfreint la loi. Et c'est cette phrase qui sert d'embrayeur au récit de la jeune fille, car Denise est vite tentée par le corps des hommes et c'est ce désir qui est au cœur de son ensauvagement. En effet, une fois les corps des clients intégrés, on l'a vu, par le père, ceux-ci deviennent les jouets de Denise. À défaut d'avoir des poupées, elle se divertit du corps des habitués : « ils se laissent faire, marcher sur les pieds, recevoir des coups dans les jambes, des ballons sur la tête, je suis leur distraction [...] [J]e pince, je griffe, j'arrache leurs trésors enfouis dans leurs poches [...] Ils rigolent⁷⁹. » Un apprentissage du corps de l'autre se fait pour le plus grand amusement des deux parties.

Pourtant, le chapitre d'ouverture où la jeune étudiante, du fond de son lit à la Cité universitaire, plonge dans son passé, campait déjà une atmosphère lugubre et inquiétante (la phrase relatée plus haut en était l'amorce), dépeignait les clients comme de véritables monstres menaçants, loin de ce rapport insouciant et léger qu'elle décrit au début de son retour en arrière : « Des gens partout, titubants, gesticulateurs. Ils s'avancent, violacés, les mains pendantes, il en sort de tous les coins, les vieux kroumirs, les braques de l'hospice à

⁷⁸ *Ibid.*, p. 11.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 21.

côté, les vicieux toujours la main quelque part [...]»⁸⁰. » Le mouvement lent et incertain rappelle nécessairement l'état d'ébriété dans lequel la plupart des clients, nous l'avons vu, finissent par se trouver, mais nous y voyons surtout la description d'une horde sauvage, le *saltus* surgissant de toute part, imprévisible, hommes indomptés dont les mains figurent les sexes amollis que la petite observe aux cabinets de la cour. La main, justement, est baladeuse, occupée à des tâches vicieuses, il ne faut pas la perdre de vue. La petite est menacée, encerclée. Enfin, la folie, littéralement, est là, et Denise doit s'en protéger. C'est, du moins, ce qu'elle sous-entend au début de son récit.

La prise de conscience de la jeune fille par rapport à la dimension sexuelle de son propre corps, objet de désir, se fait d'abord à travers le regard de tous ces hommes qui envahissent la *domus* :

Depuis l'enfance jusqu'à la fac, je les ai vus, incrustés au milieu de l'épicerie, affalés sur les chaises du café, vieux décor délavé, bavard, toujours à l'affût. Ils me regardaient en train de mettre ma chemise, de me débarbouiller dans la cuvette de la cuisine, de faire mes devoirs sur le coin de la table⁸¹.

Encore une fois, la narratrice insiste sur l'omniprésence d'éléments étrangers dans sa demeure, du matin au soir, mais aussi sur l'absence presque totale d'intimité. On scrute son corps à tout moment. La pudeur, on le comprend alors, n'a pas vraiment sa place chez les Lesur. La vertu, elle aussi, sera toute relative.

Les regards des clients, dans le récit de la jeune fille, laissent rapidement place à des attitudes plus hardies. Gestes et paroles beaucoup plus explicites ne sont plus réfrénés par la horde qui attire à elle la jeune fille :

Ils me posaient des questions « t'es belle comme un chou Ninise, où c'est que t'as eu ta robe ? Qu'est-ce que tu feras plus tard ? Bistrote aussi ? Tire pas la langue, tu veux la fessée déculottée, dis ? » S'ils auraient pu ils m'auraient malaxée, bouffée, les gags du café quand j'étais gosse⁸².

⁸⁰ *Ibid.*, p. 16.

⁸¹ *Ibid.*, p. 17.

⁸² *Ibid.*

La petite ne s'y trompe pas, les compliments sur son apparence, sa féminité, n'ont rien d'innocents : ils veulent lui enlever sa culotte, l'avoir pour eux. La menace d'une sanction pour mauvaise conduite n'est qu'un leurre, elle le sait. La question du métier auquel elle se destine est aussi révélatrice d'une volonté de la garder entre ces murs, sous leur autorité, ou du moins de lui suggérer d'évoluer plus tard dans le même *campus* que ses parents, en terrain connu, un terrain accessible au *saltus*, à leurs pulsions : « Leurs bouches de limaces qui salivent, [...] le nez sur la culotte trop blanche, bande de vicieux [...] »⁸³. Quelque chose les arrête encore, une règle, une norme, car sans cela elle serait « avalée », « digérée » par la horde. Juste avant, ils l'auraient « malaxée », pétrie et rendue homogène, moulée à leurs envies, faite leur. Toutefois, la norme n'est pas claire pour tous. Ça se discute : « [...] les mômes, moi, je respecte, la petite Lesur, la petite Lesur, ta gueule... c'est peut-être bien une grande fille »⁸⁴. Bouboule, lui, ne s'embarrasse pas de cette question, il passe à l'attaque et, malgré les avertissements de sa mère (« faut pas aller avec les gars »⁸⁵), Denise cède à la tentation :

Bouboule, c'est autre chose. Bouboule, le petit barbouilleur de murs, assis à califourchon sur une chaise "une bière patron, viens là toi". Il me tire par une boucle. De tout près, la chair brune, les dents écartées sur le rire qui gargouille, un genou pointé dans mon ventre. Le monde des garçons et des hommes à quelques centimètres [...] "Lâche-moi gros con, tu me fais mal. – Fais-moi bonjour pour la peine." Personne ne me voit, je frotte mes lèvres rentrées – c'est la première fois – à quelque chose de mou, d'odorant, de rugueux, la peau de Bouboule⁸⁶.

En catimini, la petite transgresse les interdits et se laisse approcher, touche et est touchée. Est-ce le surnom enfantin qu'on donne à cet homme ? Sa petite taille ? Quoi qu'il en soit, la petite l'approche, lui, plus volontiers, et dans son esprit il s'agit autant de l'univers des garçons que celui des hommes, âges indifférenciés, auquel elle a tout à coup accès. Ce ne sont, pour le moment, que des jeux chastes, et elle est toujours prête à détalier quand « les petits vieux [...] vicieux [...] mettent la main au zizi [et] font mine d'aller pisser dans la cour

⁸³ *Ibid.*, p. 103.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁸⁶ *Ibid.*

pour l'exhiber en marchant⁸⁷ », mais rapidement, ses connaissances lui servent à initier des jeux érotiques (« J'en savais long sur les satyres et les gags [...] »⁸⁸ ») et c'est avec ses copines qu'elle pousse plus avant, des heures durant, l'exploration de la sexualité. Si elles espionnent les clients à la pissotière, se familiarise de loin avec le sexe masculin (« c'est mou, c'est dur, rose, gris, coupé au bout [...] »⁸⁹ »), sa curiosité se rapporte aussi sur son propre sexe et son utilité. Les connaissances sont mises en commun pour tenter de comprendre ce monde interdit et dangereux :

Mains en cornet, [Monette] me susurre des trucs terribles que je repasse aux autres filles, et rouges, assises par terre, nous racontons tout ce que nous savons là-dessus, histoires mystérieuses, détails incroyables, gestes de grandes personnes que nous n'avons jamais vus et qui contiennent un secret⁹⁰.

Les mots conduisent aux actes et l'exploration se transfère aux corps. Les mains se baladent dans les sous-vêtements des copines et on s'étonne des différences anatomiques. Devant le corps de l'autre, mais aussi, toujours, face au regard des clients, elle comprend qu'elle aussi grandit et que son corps change. Une chanson lui vient alors en tête, une comptine populaire pour enfants qu'on associe à une ronde où l'adresse et l'agilité à la corde à danser permet aux jeunes filles d'être associées, le temps du jeu, au garçon de leurs rêves : « "Le Palais-Royal est un beau quartier, toutes les jeunes filles sont à marier, mademoiselle Denise est la préférée de monsieur Jean-Pierre qui veut l'épouser."⁹¹ » Ce qui se présente comme un imaginaire

⁸⁷ *Ibid.*, p. 22.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁹¹ *Ibid.*, p. 48. Il est intéressant de relever que, au-delà de l'allusion à la vocation de ce lieu parisien – « Le Palais-Royal constitue le symbole de toute une mythologie urbaine du Paris galant, capitale du plaisir et du libertinage pour les élites européennes au XVIII^e siècle » (Clyde Plumauzille, « Le « marché aux putains » : économies sexuelles et dynamiques spatiales du Palais-Royal dans le Paris révolutionnaire », *Genre, sexualité & société*, automne 2013, en ligne, <<http://gss.revues.org/2943>> , consulté le 20 février 2016) –, l'auteure fait référence à un espace ouvert, certes délimité mais assez vaste et débordant même sur les rues et parcs avoisinants, où le commerce du corps de la femme est littéralement institutionnalisé. Un espace ensauvagé mais « reconnu » : « Du jardin à la chambre, de la boutique aux galeries, le trafic prostitutionnel s'institutionnalise en un lieu et la fille publique se marchandise. Premier marché du sexe de la capitale, le Palais-Royal a ainsi facilité la constitution d'une forme de prostitution résolument consumériste, entre émancipation sexuelle et économique et commercialisation du corps des femmes. » (Clyde Plumauzille, *Ibid.*) Alors que Denise s'identifiera de plus en plus aux prostituées en vieillissant, la

amoureux plutôt innocent se révèle fortement imprégné d'érotisme et même, faisant allusion à la prostitution, de transgression. Dans la *domus*, la proximité du corps des hommes lui fait envie. Le café, entièrement occupé par ces derniers, est un lieu de fortes tensions sexuelles, tensions que la jeune fille relâchera bientôt à l'extérieur de ces murs, continuant à fredonner une chanson connue de tous les enfants, mais dont elle seule semble posséder la clé, comprendre les allusions. Les confidences et ragots des clientes de sa mère l'y auront aidée.

1.3 L'épicerie, ventre nourricier et espace d'une en-domestication ratée

La boutique c'est, nous le disions, l'espace de la mère. Elle est celle qui tient les comptes, gère l'inventaire et sert les clients. Comme le père dans son bistrot, celle-ci domine l'endroit par sa force et sa stature imposante : « autour d'elle un parfum de bonbons, de savonnette Cadum, de vin suri, à force de coltiner les casiers de bouteilles. Massive, on dirait que la chaise est trop petite. Quatre-vingts kilos, chez le pharmacien. Je la trouvais superbe⁹². » Superbe, mais aussi redoutable, car la mère n'est pas soumise à son mari, ses colères en témoignent :

[...] ma mère s'offre son coup de gueule. Ça monte, ça tremble, on dirait des aboiements à la lune. Je ne comprends pas grand-chose à ses reproches, il s'agit du manque d'ambition de mon père. "Tu perds ton temps à des foutaises... lunatique comme une vieille chouette... Si j'étais pas là vous mangeriez de la merde... [...]" La voix puissante de ma mère me livrait les secrets de la vie en mots touffus et noirs⁹³.

La mère, tout comme le père, est ici directement associée à un élément appartenant au *saltus*, ce loup hurlant à la lune et délimitant son territoire, mais aussi, paradoxalement, à la culture, celle qui permet de ne pas se nourrir de ces déjections qu'on a vu souiller le café.

question de la liberté des mœurs que seules celles-ci peuvent alors représenter et qui est suggérée aux lecteurs à travers cette comptine se retrouve au cœur de la problématique du roman. Ce n'est pas, bien sûr, la seule chanson pour tout-petit qui, aux oreilles averties, livre des références qui n'ont rien d'enfantines. Voir entre autres à ce propos le court dossier établi par Caroline Guillot, « Ces comptines que vous n'oserez plus chanter à vos enfants », *L'Obs*, juin 2013, en ligne <<http://leplus.nouvelobs.com/contribution/890197-ces-comptines-que-vous-n-oserez-plus-chanter-a-vos-enfants.html>>, consulté le 20 février 2016.

⁹² *Ibid.*, p. 24.

⁹³ *Ibid.*, p. 26-27.

Ce territoire régi et fréquenté par des femmes est littéralement le ventre nourricier de la communauté. Les clientes y passent quotidiennement pour y faire leurs emplettes et dans l'esprit de la jeune Denise tout le monde y trouve satisfaction, elle la première. C'est, encore une fois, la *domus* ouverte sur le monde, le centre, là vers où convergent tous les membres de la collectivité : « [Mes parents] reçoivent le monde chez eux, c'est la fête, la joie, mais les gens paient l'entrée, ils remplissent la caisse de pièces et de billets⁹⁴. » La communauté s'y donne en spectacle, tenant des rôles bien définis où la respectabilité et la morale demeurent les canevas sur lesquels broder mille dialogues, car c'est aussi le lieu où on veille à ce que la loi coutumière, par les commérages et observations des clientes sur le quartier, s'active et s'applique. C'est, à tout point de vue, le lieu de la culture, un espace qui s'oppose au café. En ce sens, la socialisation de la petite Denise devrait passer par ce lieu puisqu'il est supposé lui permettre de faire « [...] l'apprentissage et l'intériorisation progressifs des normes formalisées par la société, en l'occurrence savoir délimiter les domaines propres au masculin et au féminin, c'est-à-dire saisir et reproduire la distribution sexuée des rôles⁹⁵. »

Dans l'éducation des jeunes filles, le premier modèle dans l'intégration de ces normes est la mère. Cette dernière se voit attribuer, par la société et, selon l'époque, par le clergé, le rôle de guider l'enfant vers la voie du mariage. Les questions relatives à la virginité, au mariage, à la famille mettent en relation diverses disciplines à travers l'histoire : médecine, psychologie, etc., mais ce sont surtout les valeurs morales et religieuses qui sont convoquées pour baliser cet apprentissage et la mère, médiatrice, devient « [...] la courroie de transmission indispensable à l'avenir de la jeune fille, [elle], seule, connaît les grilles de lecture du code du savoir-vivre, en percevant et le maniement et les limites⁹⁶. » Mais qu'en est-il vraiment dans le roman, alors que, nous l'avons vu, la jeune Denise est dès son plus jeune âge ensauvagée par l'univers masculin du café ?

⁹⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁹⁵ Anne Monjaret, « De l'épingle à l'aiguille. L'éducation des jeunes filles au fil des contes », *L'Homme*, no 173, 2005, p. 119.

⁹⁶ Marie-Françoise Lévy, *De mères en filles. L'éducation des Françaises 1850-1880*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 133.

1.3.1 « Avec ça madame ? » : commerce et solidarité féminine

Madame Lesur se targue d'être une bonne commerçante. Le cœur sur la main, elle se dévoue à la satisfaction de sa clientèle et au bien-être de la collectivité :

Avec le docteur, le curé qui cherche un malade dans le quartier, l'extrême-onction, ou le contrôleur de la sécurité sociale qui vérifie les longues maladies, elle se fait toute gentille, la voix traînante, elle donnerait sa chemise. Elle chuchote : "Des malheureux, si vous saviez, des manants, mais honnêtes, quelques petits comptes en rade, mais c'est rare..."⁹⁷

Aux premières loges de l'intimité de ses clients, elle n'hésite pas à prendre leur défense si une menace – ici, le contrôleur – survient de l'extérieur. Devant ces figures d'autorité, elle impose, en douceur, sa loi. Les gens du quartier peuvent compter sur elle et sur sa discrétion. La petite Denise est ainsi le témoin des difficultés de ses voisines qui viennent, en quémandant un crédit, raconter leurs misères. La solidarité féminine s'active derrière les montagnes de boîtes de flageolets. À la fin du mois, à la réception des allocations, une procession se forme pour payer ce qui est dû. Quand l'addition est élevée, la mère, magnanime, « [...] donne un paquet de bonbons pour les poulots⁹⁸. » Religieuse et pratiquante, elle transmet à sa fille la tradition catholique d'aller visiter, chaque dimanche, les pauvres du quartier. Elle apporte ainsi, aux plus nécessiteux de ses clients, quelques gâteries, n'oubliant pas que c'est grâce à eux si le commerce a jadis prospéré. À Denise qui lui demande pourquoi elle doit visiter ces gens et la raison de leurs conditions de vie si misérables, elle explique : « ç'a été de bons clients, quand elle avait sa tête, que sa jambe était bonne. Ils en ont pris des litres et des litres de vin, et du crabe le dimanche. Plus grand-chose maintenant, du corned-beef, du port-salut. Y'en a des comme eux, y'en a, faut pas les mépriser⁹⁹. » La mère éduque ainsi sa fille en lui inculquant les notions de respect, de reconnaissance et de partage. Par ce rôle de bienfaitrice, madame Lesur fait de son commerce le cœur de la rue Clopart et Denise, qui y règne aussi, y fait l'expérience d'un autre type de rapports humains.

⁹⁷ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 98.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 105.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 44.

Toutefois, la mère a deux visages. Une fois les clients partis, elle sait se faire caustique, insensible aux malheurs si elle considère qu'on se moque d'elle : « Pas encore payé, la sale carne ! Demain je lui refuse la marchandise ! Elle va voir si on lui fera crédit en ville¹⁰⁰ ! » La petite apprend ainsi à se méfier de ces clients toujours à quémander, la « racaille » selon sa mère (« Ils étaient supérieurs à leur clientèle, mes parents¹⁰¹ ») qu'il faut surveiller et punir s'ils dérogent aux règles du commerce. L'infidélité en affaires est dénoncée et le mensonge, exposé :

"Je vous réglerai à la fin du mois, puisque je vous le dis ! Y a eu la rougeole, vous savez bien !" Ma mère, elle n'est pas dupe, elle se renseigne à droite, à gauche : "Ça va, ça va, et les robes que vous commandez à La Redoute, on trouve bien l'argent !" C'est duraille de récupérer la monnaie, elle va le chercher, l'argent, chez la cliente et après, elles boivent le café ensemble, comme deux copines¹⁰².

L'autorité conférée à sa mère, elle se l'approprie. Ce ne sont pas seulement ses parents qui sont supérieurs à ces manants, mais, par filiation, elle aussi. Cette suprématie qui découle aussi du fait qu'elle est la maîtresse des lieux, capable de migrer du café à l'épicerie à sa guise, maîtresse d'un espace symboliquement très chargé pour la collectivité, à s'y servir également comme bon lui semble, la convainc très tôt que les règles morales en vigueur dans cette communauté ne s'appliquent pas à elle.

1.3.2 Le lieu de la loi coutumière ?

Une autre forme d'éducation prend place dans l'épicerie, celle des règles et coutumes entourant les pratiques amoureuses et sexuelles. Car le commerce est le lieu par excellence pour échanger nouvelles et commérages, juger de la conduite de chacune (les femmes de la rue Clopart jugent surtout les mœurs des autres femmes, la vertu des hommes n'ayant semble-t-il peu d'intérêt pour elles). La jeune Denise est aux premières loges pour entendre et décrypter les propos souvent sibyllins des clientes et de sa mère. C'est, après la promiscuité

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 98.

¹⁰² *Ibid.*, p. 106.

des hommes au café, l'autre espace de son éducation sexuelle, celui lui donnant le point de vue des femmes qui, à travers les ragots et les histoires, révèlent leurs désirs et leurs peurs, leurs pratiques et, surtout, les nombreux interdits qu'elles cautionnent. C'est en employant une expression populaire des plus révélatrices que Denise mesure le pouvoir de la loi de la communauté : « Elles "faisaient et défaisaient" les maisons, filles enceintes de leur père, mari buveur, bonnes femmes pas sérieuses. » Faire et défaire, comme un ouvrage de couture, les *domus*, nouer ou dénouer le lien qui unit ces demeures à la collectivité, absoudre ou entacher à jamais la réputation de ses habitantes, voilà les compétences de ce tribunal féminin¹⁰³. Mais alors que les jugements sur les conduites jugées répréhensibles sont sans appel de la part de ces femmes – ce qui devrait, à défaut d'autre chose, tenir lieu de manuel d'instruction pour la jeune fille –, ceux-ci ne donnent à Denise que l'envie d'explorer par elle-même ce territoire inconnu. Car les histoires du voisinage, loin de décourager chez elle tout comportement socialement condamné, alimentent son univers fantasmatique, ses pulsions. Cette « bête lubrique » dont parlent Patricia Carles et Béatrice Desgranges¹⁰⁴, tapie au creux du ventre des femmes, Denise l'apprivoise doucement et même, la nourrit. Elle porte définitivement en elle le *saltus*.

1.3.3 Abondance et bombance

Le partage est, pour l'enfant, une qualité qui ne demande aucun sacrifice : tout est, dans l'épicerie familiale, abondant et accessible, à n'importe quelle heure du jour, un lieu qui lui est toujours ouvert : « Mes parents, ils ont trouvé le filon, tout à domicile, à portée de la main [...] »¹⁰⁵. » La *domus* regorge de produits qui font la fortune de ses parents et la joie de la

¹⁰³ Emmanuel Le Roy Ladurie, dans son étude du village de Montailou au XIV^e siècle, rend compte des connotations liées depuis longtemps à la maison : « Concept essentiel, la maison organise dans sa mouvance diverses données, annexes ou centrales, soit le feu de cuisine, les biens et les terres, les enfants, les alliances conjugales. [...] Pour qu'un village pourrisse, il suffit de la faute d'une seule maison. » Emmanuel Le Roy Ladurie, « La *domus* à Montailou au XIV^e siècle », *Ethnologie française*, nouvelle série, tome 3, no 1/2, 1973, p. 43.

¹⁰⁴ Patricia Carles et Béatrice Desgranges, « Le cauchemar de l'éducation des filles. Notes sur *Le rêve* », *Romantisme*, no 63, 1989, p. 24. Nous reviendrons sur cette question dans notre deuxième chapitre.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 25.

petite fille qui n'a qu'à se servir. C'est « la seconde partie d[e son] monde après le café, abondante, variée, croulante de plaisirs¹⁰⁶. » Et ces plaisirs, marqués au pluriel, ne se limitent pas qu'au goût des aliments... Cette profusion conditionne aussi ses jeux, son imaginaire, son rapport au monde : « Je ne jouais jamais à la marchande, pas besoin d'imaginer des choses à échanger, tout était libre, gratuit, à portée de mes doigts et de ma bouche¹⁰⁷. » Plus que cela, la narratrice n'hésite pas, se remémorant son enfance, à se placer au centre de cette profusion, un univers régit par son appétit, un espace qui la définit, mais qu'elle détermine aussi. Son identité et l'espace intrinsèquement liés :

Le bonheur des petits chats d'ouvrir les yeux et de regarder, tout était à prendre. Même si ça me dégoûte de me rappeler ce que j'aimais, ce que j'admirais. Le monde était là, en mille morceaux de faim, de soif, d'envies de toucher et de déchirer, attachés ensemble par le petit fil tenace, bavard, moi, Denise Lesur, moi...¹⁰⁸

Aucune restriction ne régit alors cet espace – pourquoi faudrait-il résister ? –, à part celle de ne pas se faire voir par les clients en train de piquer un chewing-gum. C'est une privation bien factice, destinée seulement à les rassurer et leur faire croire que « [...] c'est pas parce qu'on est dans le commerce qu'on se goinfre¹⁰⁹. » Car les apparences sont importantes et le jugement de la collectivité pourrait être sans appel si étaient exposés, surtout de la part d'une jeune fille, de si vils défauts : « Il ne faut jamais montrer qu'on rêve d'un bout de saucisson¹¹⁰. »

Toutefois, les denrées vendues sont toutes préparées à l'extérieur de la boutique ou sont des ingrédients de base à jumeler à d'autres pour élaborer des plats, ce qui ne fait pas de l'épicerie un lieu de transformation et d'en-domestication. Tout est en boîtes, en conserves, en paquet et, hormis le fromage et quelques rares fruits, rien ne menace de pourrir. Dans une perspective anthropologique et reprenant les théories de Lévi-Strauss, c'est le lieu du cuit, de la victoire de la civilisation sur la nature. Mais cette victoire n'est pas le résultat d'un travail

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 32.

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 46.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 32.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 55.

fait par les membres de la communauté dans ce souci de vaincre la nature et d'imposer la culture. Ces produits déjà préparés, prêts à consommer, témoignent de l'absence de tout processus collectif d'en-domestication qui viendrait éduquer la jeune fille¹¹¹. C'est le lieu où, dans son récit, la jeune fille se nourrit la plupart du temps et il n'est pas anodin que ce territoire occupe, avec le café, les premières pages du roman, avant même que nous soyons invités à visiter les appartements intimes, cet espace où, en principe, cette en-culturation devrait d'abord s'effectuer mais où, nous le verrons, rien là non plus ne se crée. Cette absence de travail sur la nature est important pour comprendre la position de Denise devant la loi et, surtout, l'ordre coutumier. La *domus*, encore, échoue à placer la jeune fille dans une logique civilisatrice. Ainsi, celle-ci n'a aucun scrupule à ensauvager ce lieu qui représente, tout de même, à travers les produits offerts, une forme certaine de culture. Elle va y assouvir toutes ses envies :

[...] les nouilles, le camembert, la confiture, dont je me tape de grosses cuillérées à la fin du souper avant d'aller empocher une dizaine de gommées parfumées dans la boutique sombre, au moment de monter me coucher. [...] Je ne connais que la profusion, tout ce qui se mange est offert dans les rayons, en boîtes, en paquets, en vrac, je peux toucher à tout, entamer, grignoter, épignoler¹¹² tout¹¹³.

La répétition du pronom et de l'adjectif « tout » marque bien le sentiment d'abondance, mais aussi de liberté, qui anime la jeune fille. Dans sa méconnaissance du reste du monde, elle est

¹¹¹ Nous nous pencherons sur l'absence de ces opérations culinaires dans la formation de Denise dans quelques pages.

¹¹² Nos recherches ne nous ont pas permis de trouver une définition de ce terme de patois normand. Toutefois, il n'est pas sans rappeler l'expression « se pignoler » qui est du registre sexuel et qui signifie « se masturber ». Même s'il est clair qu'il n'a pas dans ce passage cette signification, on peut certainement voir dans la suite de l'analyse du récit un rapprochement sémantique qui n'est peut-être pas, de la part de l'auteure, fortuit. Incidemment, la seule occurrence que nous avons trouvée du verbe « épignoler » est dans une chanson du chanteur populaire québécois Oscar Thiffault, « Tape la bizoune », enregistrée au début des années 1960, qui raconte la rencontre du narrateur avec une jeune fille à la rivière : « L'as-tu fait épignoler / l'as-tu fait mouiller / L'as-tu fait déculotter / Rigodez, rigodon, rigodaine / Touchez-y, touchez-y pas / Laissez ça là, maman veut pas / Pis le bonhomme le savait pas / Pis tape la bizoune / Et pis tapoche la bizoune [...] / Rencontre une jolie fille qui s'en allait dilon zon-zon / Je lui ai demandé : Aimez-vous le poisson" / [...] Elle me répondit oui, excepté l'esturgeon / À cause qu'ils sont comme vous : ils ont le nez trop long » Ici, on peut affirmer sans crainte de se tromper que les références à l'organe masculin et à la masturbation sont sans équivoque...

¹¹³ *Ibid.*, p. 25, 32.

persuadée d'avoir accès à l'ensemble des denrées qui existent. Mais quoi qu'il en soit, pour l'heure, l'estomac s'y sustente, les yeux s'y émerveillent, le corps y trouve facilement de quoi se parer :

Mes fringales, j'ai de quoi les apaiser à profusion. La boutique, c'est la tentation toujours satisfaite, mais en douce. Ma mère se doute, elle laisse faire. Un bonbon par-ci par-là. Mottes de beurre que je dépêche¹¹⁴, lamelles de fromage taillées de biais au couteau, faut pas que ça se voie, molles et jaunes au bout des doigts. Même la moutarde dans les grands pots, j'y enfonce énergiquement la cuiller de bois pour voir me résister une marée verdâtre qui picote les yeux et les lèvres [...] Je peux m'inonder de senteurs violentes dans le coin mercerie-parfumerie, muguet, chypre, dans des flocons fixés par des élastiques à des cartons pendus aux murs, soulever le couvercle des boîtes de poudre de riz Tokalon, dévisser les capuchons de rouge Baiser. Brillantines sirupeuses, Roja bleu ou jaune...¹¹⁵

Le verbe « apaiser » témoigne d'un besoin sans cesse réactivé par la vue de tous ces produits, d'une envie irrépressible qui ne disparaît jamais totalement. Cette envie revêt de façon de plus en plus explicite le champ lexical de la sexualité traduit par des termes relevant de l'excitation visuelle, du toucher sensuel. La nourriture joue ainsi un rôle d'embrayeur, elle « [...] rassemble les mêmes caractéristiques que le sexuel, le même registre lexical de l'interdiction en assure le lien [...] »¹¹⁶ : « en douce », « faut pas que ça se voie ». Le verbe « résister » est là aussi pour témoigner d'une absence de limite que la petite fera sienne aussi plus tard. Sucrés, salés, les aliments se mélangent dans une orgie de chère qui vient, momentanément, calmer cet appétit des sens, un appétit qui passe entre autres par la vue et dont les aliments exposés sur les étagères deviennent pour la jeune fille de véritables miroirs aux alouettes : « Cubes de viandox enrobés de papier doré comme des bonbons de luxe, salés, brûlants au palais. [...] Je ne résistais pas au rouge tendre des cerises confites, sous le sachet de cellophane qui multiplie leurs reflets [...] »¹¹⁷ Il est intéressant de noter que c'est précisément ce goût de viandox – alors ranci – qu'elle aura à la bouche lorsqu'elle se

¹¹⁴ « Dépêcher » signifie « mettre en pièce ». Louis Dubois, *Glossaire du patois normand*, augmenté des deux tiers et publié par M. Julien Travers, Caen, Typographie de A. Hardel, éditeur, 1856, p. 106.

¹¹⁵ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 31-32.

¹¹⁶ Philippe Vilain, « Aliénation et inter-dit dans les romans d'Annie Ernaux ? », *LittéRéalité*, vol. 17, no 2, automne-hiver 2005, p. 59.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 31.

découvrira enceinte et qu'elle perdra tout désir sensuel. La présence de cet aliment, dont l'enrobage brillant lui permet d'imaginer un bonbon de luxe, préfigure le destin de la jeune fille, incapable de contenir ses désirs, de dompter son corps, de résister à une forme de luxure, attirée même par celle-ci. Sans injonction parentale, elle peut plonger et s'imprégner des parfums destinés aux femmes adultes et devenir, maquillée et poudrée, déjà, une « petite femme ». Pour ce qui n'est pas consommable sur place ou qu'elle destine à une consommation ultérieure, il suffit de tout cacher dans la culotte, « le seul endroit où on n'ira pas farfouiller¹¹⁸ »... La métaphore est filée plusieurs fois, la gourmandise alimentaire préfigurant la gourmandise sexuelle qui l'habitera très tôt. Celle-ci, latente, envahit ici aussi la *domus* et « [...] la nourriture participe à l'émancipation sexuelle d[e] la narratrice et sert par là-même de support à tout un imaginaire lié à la sexualité¹¹⁹. »

Supports, embrayeurs, les histoires du voisinage le sont aussi, car cet amalgame entre nourriture et sexualité est encore plus marqué lorsque Denise espionne les conversations de sa mère avec les clientes, venues lui rapporter les derniers scandales sexuels du quartier. Ce sont, avec les histoires lues dans les revues sentimentales, les seuls récits auxquels la mère s'intéresse : « [...] elle les aime, les histoires de traînées, elle en écoute tous les après-midis dans la boutique en servant les commissions [...] »¹²⁰. Sur le mode de la connivence, la marchande et ses clientes, à leur insu, dévoilent à la jeune fille, la plupart du temps cachée sous le comptoir, les infortunes des femmes du quartier, récits où la liste des denrées à acheter se mêlent aux compte-rendu des mésaventures de celles qui n'ont pas su réfréner leurs pulsions¹²¹. Les sacs se remplissent, les denrées sont mesurées, pesées au-dessus de la tête de la petite qui s'est faufilée, telle une petite bête, dans l'épicerie sans être vue. De qui sera-t-il question cette fois ? Qui est l'objet des ragots des ménagères ? Qui s'est fait prendre en défaut, honnie par sa conduite scandaleuse ? « Devant les bocaux rangés le long de la devanture, descendant du plafond, tire-bouchonne innocemment le ruban tue-mouche caramel

¹¹⁸ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 32.

¹¹⁹ Philippe Vilain, *op. cit.*, p. 57.

¹²⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 28.

¹²¹ « Le choc des petites filles de dix ans provient de l'écoute littérale des lois de la sexualité humaine, de ce qu'on la dit [l'auteure souligne] » (Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979, p. 60.)

qui les accroche par une aile, une patte, de plein fouet¹²². » La jeune fille attend les actes d'accusation et la mise à mort morale de celles qui ont péché et sait qu'il faut prêter l'oreille lorsque la conversation se fait tout à coup chuchotante :

"Elle n'a pas vu depuis deux mois. Quelle honte. Le mois dernier, elle s'est mis du sang de canard, il paraît, tordu le cou coupé dans sa cave, y'en avait partout." Ma mère halète, elle baisse la voix. Peut-être qu'elle se doute que je suis là [...] Je sais, elles vont dévider une longue histoire pleine d'horreurs insoupçonnées. Je tremble qu'une autre cliente n'arrive, ça couperait le fil¹²³.

Les histoires de filles qui ont mal tournées, sans surprise, commencent par des allusions à la perturbation de leur cycle menstruel puisque celui-ci est le baromètre des comportements sexuels. Ne pas « voir » signifie que les menstrues n'arrivent pas¹²⁴, et dans un même rapprochement sémantique, la communauté a à l'œil la corde à étendre la lessive, attentive aux vêtements et au linge de maison qui y apparaissent, et connaît la périodicité de chaque voisine¹²⁵. Dans un geste qu'on imagine désespéré, la femme se sert du sang d'un animal pour camoufler son déshonneur, sans succès, puisque le subterfuge n'entache plus seulement sa réputation, mais littéralement toute sa *domus*. L'irruption du *saltus*, représenté autant par l'animal dans la *domus*, par le comportement sexuel hors-norme de la femme que par la violence de l'acte révèle à Denise un monde féminin caché, souterrain, plein de danger, mais aussi, par le fait même, excitant. Et pour canaliser cette agitation, quoi de mieux que de se remplir le ventre de ce qui est le plus doux et sucré ? La suite du récit à partir de là, fait alterner la chronologie des événements liés à ces viles débauchées et l'ingestion d'aliments par Denise :

"Vous parlez d'une honte. Son loustic, elle ne sait pas qui c'est, deux dans la chambre. Un qui étale de la vaisselle au marché, l'autre, va savoir..." Je grappille des morceaux de sucre dans un paquet crevé qui traîne par terre [...]

¹²² Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 29.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 60-61.

¹²⁵ « C'est le regard qui inculque la loi du corps. Regard des femmes sur le linge blanc taché, qu'elles lavent, entretiennent et accrochent comme bannière au vent sur les fils du jardin. » (*Ibid.*)

Les bribes de l'histoire n'arrivent pas à se coller, je me perds dans toutes les directions¹²⁶.

Les sens s'affolent, l'esprit s'égare, mais certains mots sont déjà moins mystérieux que d'autres : « "Quand elle est revenue, elle avait des taches sur sa robe, comme de l'amidon, j'en dis pas plus." Elles lâchent enfin le maître mot. "Vicieuse." Tout s'éclaire, le sucre fond et glisse dans ma bouche fermée [...]»¹²⁷. » L'adjectif est associé aux filles qui montrent « leur quat'sous » aux garçons et l'imagination prend le relais pour se représenter l'espace qui a permis cette transgression : « [...] dans une chambre, peut-être, ou dans un bois, un champ¹²⁸. » La jeune fille sort déjà de la *domus* et investit en imagination l'espace sauvage, le *saltus*, de sa propre imagination ensauvagée. Mais la ville, le centre même, apprend la jeune fille, est aussi propice au vice : « [...] la petites Barret, qui travaille aux cages d'oiseau, on l'a trouvée dans les cabinets derrière l'hôtel de ville. Avec, tenez-vous bien, trois gars¹²⁹. » Tous les espaces connus par la petite sont ainsi associés à la sexualité et même si sa mère et ses clientes ne terminent pas leurs récits, que la jeune fille n'a finalement jamais le fin mot de l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il advient de ces filles après leurs écarts de conduite, Denise reste « seule avec les images [...]»¹³⁰. Et avec un territoire à explorer.

Avant de pouvoir passer le seuil et investir ces espaces symboliques pour le moment inaccessibles et interdits, elle se tourne donc vers la nourriture : « Puiser à pleines mains dans les bonbons roses, les pastilles de menthe, en croquer cinq ou six à la fois, s'emplir la gorge de cette liqueur des parfums mêlés, après ces histoires. Sentir la saveur m'imprégner, me submerger¹³¹. » La nourriture devient catalyseur d'une sexualité qui ne connaît pas encore son nom. Ainsi, la fellation et l'éjaculation (« [...] le sucre fond et glisse dans ma bouche fermée [...] », « Chaud aux cuisses d'y penser, bouche ouverte, collante de sucre », « ... les spirales de réglisse Zan, les bâtons à sucer s'illuminent », « [...] me livrer sans autre goût au plaisir crémeux [...] », « sucer la crème accrochée aux fils râpeux de la serviette », « [...] j'ai

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ *Ibid.*, p. 30.

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ *Ibid.*, p. 31.

¹³¹ *Ibid.*

le morceau dans la bouche, plus amer que je l'aurais cru [...]»¹³²) et la masturbation (« Brouillard rose, gigantesque fleur de mains épanouie entre les jambes, chou monté qui la cache toute [...] », « Je touchais, paumes collées aux fromages, à la surface gluante des baquets d'eau de lessive vieille de cinq jours, doigts dégoulinants de confiture, petits fouineurs... »¹³³) sont-ils explicitement suggérés par une narratrice vorace et sensuelle qui, dans l'épicerie maternelle, trouve de quoi apaiser ce qui lui chatouille le ventre, se « livre » aux délices de la gourmandise comme elle se livrera sexuellement¹³⁴. L'accomplissement sensuel est pleinement médiatisé par la nourriture ingurgitée : corps rempli, pulsions gourmandes assouvies. Mais fantasmes sexuels, intacts.

Dans son étude ethnologique, Yvonne Verdier se penche sur les croyances qui concernent le désir des femmes enceintes pour des saveurs excentriques et sur le fait que ces désirs ne doivent jamais être contredits, sous peine d'entraîner des sanctions magiques. Traditionnellement, cela va jusqu'à permettre aux futures mères de voler ce qui leur fait envie pour ne pas qu'elles aient à le demander, ce qui serait aussi néfaste. Dans tous les cas, il y a à ce moment chez celles-ci « désorientation des sens qui proviendrait de la perte de la fonction périodique de la menstruation, de ce balancier interne qui fait le juste équilibre féminin¹³⁵. » Cette débauche de nourriture fait ainsi un rapprochement entre l'assouvissement des fringales enfantines de Denise et celles qui l'habiteront lorsqu'elle sera adolescente, fringales qui se déplaceront alors dans la sphère sexuelle, comme si la petite, avant même de faire l'expérience de ces menstrues régulatrices, était déjà déséquilibrée, une jeune fille habituée à prendre et à disposer de ce qui lui fait envie en répondant à ce que son corps exige. À emplir ce corps. C'est pourquoi elle perfectionne son *modus operandi* : « un regard à droite et à gauche pour voir si personne ne vient, et deux ou trois fruits collants vont juter délicieusement sur ma langue. Aucun remords, bien rafistolé, les clients n'y verront que du feu¹³⁶. » Encore une fois, nourriture et sensualité se trouvent intrinsèquement liées. La même

¹³² *Ibid.*, p. 30, 39, 44.

¹³³ *Ibid.*, p. 30, 49.

¹³⁴ Pour une analyse sémiotique de ces passages liant alimentation et sexualité, voir l'article de Philippe Vilain, *op. cit.*

¹³⁵ Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 52.

¹³⁶ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 31.

interdiction régit la sexualité et la gourmandise, la loi est transgressée, comme elle le sera plus tard avec les garçons, mais Denise n'en a/aura cure, tant que son crime n'est/ne sera vu de personne. Le quartier de la rue Clopart et, plus particulièrement, les commères de l'épicerie, a peut-être les jeunes filles à l'œil, mais Denise est maligne. Et déjà insatiable¹³⁷.

1.4 Emprunter le boyau : la *domus* « privée »

La *domus*, cette partie supposément privée de l'espace familial, consiste surtout, pour la petite Denise, au café-épicerie, un lieu ouvert à tous et, surtout, aux éléments les plus désordonnés de la communauté. On l'a vu, cela est porteur d'une symbolique tout à fait cohérente avec l'ensauvagement de la jeune fille, mais les appartements privés participent aussi à cette opération. Malgré la place discrète qu'ils occupent dans le roman – et peut-être, justement, à cause de cette étonnante absence de scènes significatives qui devraient s'y dérouler, révélant ainsi que cette *domus* n'a rien de traditionnelle –, la cuisine, la cave et la chambre permettent d'entrevoir, là aussi, le *saltus* à l'œuvre. Commençant sa description des lieux par cette phrase : « Il n'y a pas un endroit pour s'isoler dans la maison, à part une chambre à l'étage, immense, glaciale », la narratrice constate d'emblée qu'ils sont des espaces assiégés ou inhospitaliers¹³⁸.

1.4.1 La cuisine, arrière-scène sans feu sacré

Située à l'arrière de la demeure, accessible grâce à un petit corridor entre les deux commerces, la cuisine est meublée « [...] d'une table, de trois chaises, d'une cuisinière à

¹³⁷ Notons que cette avidité alimentaire qui se transposera plus tard à la sexualité sera aussi présente dans la soif de connaissances de la jeune étudiante. Ses études lui permettront d'accéder à la culture et d'avoir une certaine prise sur celle-ci, au point de l'ensauvager de l'intérieur. Le récit qu'elle nous livre en est le corollaire, ce sera l'objet de notre troisième chapitre.

¹³⁸ Nous sommes loin des propriétés que leur accorde Gaston Bachelard : « Tous les espaces d'intimité se désignent par une attraction. [...] leur être est bien-être. [...] C'est dans le sens de cette valorisation que nous devons étudier les abris et les chambres. » (Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/PUF, 1981, p. 30.)

charbon et d'un évier sans eau¹³⁹. » L'exiguïté et la modestie du lieu expliquent le pauvre usage qui en est fait par la famille. En effet, on s'y « [...] cogne partout [...]. On y mange seulement quatre à quatre vers une heure de l'après-midi et le soir quand les clients sont partis¹⁴⁰. » La cuisine, pourtant, est un espace symbolique très important dans l'imaginaire occidental. Bourdieu y voyait un « microcosme organisé selon les mêmes oppositions qui ordonnent l'univers¹⁴¹ » alors que Le Roy Ladurie la décrit comme « la partie centrale, essentielle, de la *domus*, [...] la *maison* dans la *maison* [...] où s'organise souvent mais non toujours une assez rigoureuse ségrégation des sexes et des âges [...]»¹⁴². C'est aussi le lieu qui marque l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur.

La première fonction accordée à ce lieu est, évidemment, de nourrir la maisonnée. Le triangle culinaire de Lévi-Strauss a permis de penser les opérations effectuées en cuisine à partir du constat que la nourriture s'offre à l'homme sous trois états : crue, cuite ou pourrie. L'anthropologue s'est intéressé ensuite aux modes de transformation des aliments et en est venu à la conclusion que le cuit découle d'une transformation culturelle du cru, mais que le pourri en est une naturelle : « Sous-jacente au triangle primordial, il y a donc une double opposition entre : *élaboré* / *non-élaboré*, d'une part, et entre : *culture* / *nature*, d'autre part¹⁴³. » Le traitement qu'on fera subir à ces aliments – c'est-à-dire principalement les modes de cuisson qui permettront à cette nourriture d'être ingérée – relève donc pour Lévi-Strauss d'une pratique de socialisation puisque « [...] l'opposition du cru et du cuit est homologue à celle de la nature et de la culture¹⁴⁴. » Autrement dit, les opérations qu'on y effectue deviennent des « activité[s] intermédiaire[s] entre la nature et la culture [puisque] le système culinaire médiatise les rapports entre l'homme et l'univers¹⁴⁵. » En ce sens, « [...] le triangle culinaire [peut] servir de cadre formel pour exprimer d'autres oppositions de nature

¹³⁹ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 18

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 450

¹⁴² Emmanuel Le Roy Ladurie, *op. cit.*, p. 51.

¹⁴³ Claude Lévi-Strauss, « Le triangle culinaire », *L'Arc*, no 26, 1965, p. 20.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 26.

¹⁴⁵ Yvonne Verdier, « Pour une ethnologie culinaire », *L'Homme*, tome 9, no 1, 1969, p. 51.

cosmologique ou sociologique¹⁴⁶. » La cuisine est donc un lieu de transformation où, par extension, toute transformation métaphorique ou symbolique doit être facilitée.

Pour ce faire, il est primordial qu'un feu puisse permettre le processus culinaire et ce feu est placé traditionnellement sous l'autorité féminine¹⁴⁷. En effet, cuisiner est « le privilège de la mère, et l'homme qui au sein d'une famille s'y risquerait, c'est le "fanoche" (dérivé de fanme, femme)¹⁴⁸. » Comme agent même de transformation, la femme fait passer du cru au cuit, de la nature à la culture, comme elle le fait avec ses enfants qu'elle met au monde et élève :

[...] on fait "cuire" des individus intensément engagés dans un processus physiologique : nouveau-né, accouchée, fille pubère. La conjonction d'un membre du groupe social avec la nature doit être médiatisée par l'intervention du feu de cuisine, à qui revient normalement la charge de médiatiser la conjonction du produit cru et du consommateur humain, et donc, par l'opération duquel un être naturel est tout à la fois *cuit* et *socialisé*¹⁴⁹.

Toutefois la coutume veut que cette opération se trouve menacée lorsque la femme est indisposée. Le sang menstruel est en effet un élément susceptible de corrompre certains aliments, il peut précipiter la putréfaction naturelle ou empêcher l'émulsion. Certains plats leur sont défendus, surtout ceux qui n'utilisent pas la médiation du feu. Par une analogie symbolique, c'est « comme si, portées à pourrir, les femmes devaient faire cuire¹⁵⁰. » Les menstruations sont ainsi perçues comme des forces mystérieuses, aux pouvoirs inquiétants, qu'il faut d'autant plus surveiller car en ratant leur plat, c'est la survie de leur famille que les femmes mettent en péril : « Le sang menstruel, l'accouplement, l'accouchement, cuisiner ou plutôt l'art d'accommoder les produits végétaux et animaux, sont les étapes d'une même chaîne magique, l'art des transformations maintenant et renouvelant la vie¹⁵¹. »

¹⁴⁶ Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques III. L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968, p. 396.

¹⁴⁷ Rappelons que le récit d'Annie Ernaux se passe dans les années 60.

¹⁴⁸ Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, op. cit., p. 57.

¹⁴⁹ Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques I. Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964, p. 342.

¹⁵⁰ Yvonne Verdier, op. cit., p. 57.

¹⁵¹ Jocelyne Bonnet, *La Terre des femmes et ses magies*, Paris, Robert Laffont, 1988, p. 115-116.

Tout cela, dans *Les armoires vides*, est problématique. D'abord, dans une inversion des rôles significative, c'est le père qui, chez les Lesur, évolue dans la cuisine : « Pendant [que ma mère] parle, mon père met la table sans se presser. C'est lui qui fait les épluchages, la vaisselle, c'est plus commode dans le commerce, entre deux verres à servir [...] ¹⁵² ». Il prépare parfois, pour les petits vieux de l'hospice, les clients du café, des boîtes de cassoulets, des sauces tomates dans laquelle il fait revenir des haricots ou réchauffe des saucisses. La mère, elle, ne semble jamais toucher à la cuisinière au charbon. Mais alors, qui nourrit la famille ? Personne, semble-t-il. On sait qu'ils y mangent, mais jamais la narratrice ne s'intéresse à la préparation des repas familiaux. Tout au plus est-il question, à deux reprises seulement dans le roman, d'un rôti avec des pois ou des haricots en boîtes que Denise englouti rapidement, pois qu'elle transforme, d'ailleurs, en mare verte, purée verdâtre qui n'est pas sans rappeler la description faite plus tôt des déjections des clients. Lévi-Strauss n'est jamais loin, lui qui, en s'intéressant aux modalités de cuisson, en est venu à la conclusion qu'il y avait, d'une part, le rôti et, d'autre part, le bouilli. Il place le premier du côté de la nature et le second, de la culture, puisque le bouilli nécessite l'usage d'un récipient, c'est-à-dire d'un objet culturel. Le rôtissage se voit ainsi partout comme une pratique ancienne et primitive, plus proche du cru que du cuit ¹⁵³. Chez les Lesur, aucun processus de transformation par le feu dans un mode de l'élaboré (c'est-à-dire usant de la médiation entre l'eau et le feu) n'est effectué, ni même suggéré à travers la narration, plaçant cette cuisine sous le signe, encore, d'une forme d'ensauvagement, d'une non-en-domestication, puisque jamais Denise n'y est convertie à la pratique du (véritable) cuit.

La figure maternelle joue, on a vu pourquoi, un rôle fondamental dans cet espace et dans cette transmission. Mais que peut la mère Lesur, elle qui, surtout, n'y fait que passer « [...] des centaines de fois, avec des casiers sur le ventre, des litres d'huile ou de rhum jusqu'au menton, du chocolat, du sucre, qu'elle transporte de la cave à la boutique en

¹⁵² Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 25.

¹⁵³ Aristote écrivait déjà que l'ébullition est supérieure au rôtissage puisqu'elle enlève la crudité des viandes : « les viandes rôties étant plus crues et plus sèches que les viandes bouillies ». Cité par Lévi-Strauss, « Le triangle culinaire », *op. cit.*, p. 22. Ce dernier écrit ensuite : « L'affinité du rôti avec le cru provient de ce qu'il n'est jamais également cuit, soit de tous les côtés à la fois, soit en dehors et en dedans. [...] Brûlé d'un côté, cru de l'autre, ou grillé au-dehors, saignant au-dedans, le rôti incarne l'ambiguïté du cru et du cuit, de la nature et de la culture. » (*Ibid.*, p. 22 et 27.)

poussant la porte d'un coup de pied¹⁵⁴ »? La cuisine est un lieu de passage pour le *campus*, les aliments ne s'y arrêtent rarement, destinés qu'ils sont aux clients, et le soir, fourbue, la mère de famille vient s'y affaler. Après les histoires du café entendues par le père, elle se plaint des clients et fait état des menaces qu'elle leur a faites. Les clients sont toujours là, avec eux, même lorsque le commerce est fermé. C'est l'arrière-scène, la loge des acteurs qui, après la comédie du jour, fuient un public exigeant. Mais la fuite, on le voit, n'est jamais vraiment possible. Si l'un d'eux ne vient pas déranger la famille retirée dans la cuisine pour une dernière boîte de petit pois à acheter, leur odeur imprègne irrémédiablement la *domus* : « les alcooliques tubards distille[ent] leur pourriture dans la fumée qui serpente du café à la cuisine, flotte sur nos assiettes¹⁵⁵. » Sans parler des chaises de la cuisine qui, prêtées au café, « reviennent, pleines de grains de tabac, chaudes de leurs culs macérés dans le vin et le pousse-café¹⁵⁶. » Le fermenté, la putréfaction chauffent et dévorent la cuisine dépourvue d'un feu réellement civilisateur. La mère, donc, n'endosse pas son rôle, ne fait pas de cette pièce centrale le lieu d'enculturation de ses occupants, préférant étendre ses jambes sur la chaise, dormir à moitié ou lire sa revue *Confidences* en suçant du sucre¹⁵⁷. Le surnom que Denise donne au couloir menant, de l'épicerie ou du café, à la cuisine, est alors éloquent : c'est le « boyau », dit-elle, confirmant le lien qui unit le *campus* et la *domus*, un rapport organique qui renvoie aux entrailles, mais qui place aussi cet espace sous le signe d'un corps maternel aux fonctions ambiguës.

Le corps de la mère occupe tout entier cet espace, nous l'avons montré plus tôt. Mais si la petite est d'abord admirative de ce corps imposant, l'antithèse de ce qu'elle voit dans les magazines, ce dernier la trouble également. Ce corps s'impose explicitement (« [...] ma mère, chaude et lourde, lâchant ses pets et ses gros mots dans la cuisine, le soir¹⁵⁸ »), mais

¹⁵⁴ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 24.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 110.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 111.

¹⁵⁷ La revue *Confidences* est un hebdomadaire féminin spécialisé dans les histoires sentimentales et les récits personnels des lectrices. Nous sommes dans le même registre que les histoires qui sont racontées dans l'épicerie et, incidemment, la mère, comme sa fille, se délecte de ces confidences intimes en même temps qu'elle laisse fondre lentement dans sa bouche les morceaux de sucre...

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 66.

aussi symboliquement à travers des descriptions qui font autant allusion au sang menstruel qu'à la sexualité :

Son indéfrisable de cheveux roux, flamboyants, forme des touffes dans le cou, le rouge Baiser a déteint. Elle croise les bras sur sa blouse tachée, tendue sur ses cuisses larges et écartées. [...] autour d'elle un parfum de bonbons, de savonnette et de vin suri, à force de coltiner les casiers de bouteilles. Massive, on dirait que la chaise est trop petite. [...] C'est l'explosion de chair qui me paraissait belle, fesses, nichons, bras et jambes prêt [sic] à éclater dans des robes vives qui soulignent, remontent, écrasent, craquent aux aisselles. Assise, on voit jusqu'à la culotte, voie mystérieuse montant vers les ténèbres. Détourner les yeux¹⁵⁹.

Ainsi, la cuisine apparaît-elle comme un espace fortement sexualisé par le corps de la mère. Les taches, les cuisses écartées, jusqu'à la couleur des cheveux et l'éclat vif du rouge à lèvres et des tenues vestimentaires connotent une sensualité, mais aussi le sang menstruel qui empêche la mère d'œuvrer à la préparation des plats, comme si elle était perpétuellement indisposée (le vin suri figure ce pouvoir de corruption). S'étonnera-t-on, après cela, que celle-ci vende principalement à ses clientes des boîtes de conserve ou des aliments impérissables? Yvonne Verdier affirme ainsi : « Une ethnologie de la réserve pourrait rendre compte de la tentation de se libérer des tyrannies saisonnières grâce aux techniques de conservation. [...] Par la conserve, on rêve d'intemporalité¹⁶⁰. » Nous ajouterions qu'elles permettent à la mère de se libérer, aussi, de la tyrannie du sang et de son cycle périodique. Nous sommes devant la *femme rousse*, celle qu'on définit, en regard de la lune rousse dont elle dépend, cycle lunaire et cycle menstruel liés¹⁶¹, comme étant la femme indisposée qui, telle la lune perturbatrice du mois de mai, grille ou brûle la nature : « La *femme rousse* devient la figure emblématique de cette démesure à situer à l'intérieur du corps des femmes "normales" – soumises à de grands orages périodiques – et non seulement dans la personne excentrique de la sorcière qui

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 24.

¹⁶⁰ Yvonne Verdier, « Pour une ethnologie culinaire », *op. cit.*, p. 55.

¹⁶¹ « Une fois par an, la lune est rousse – rouge –; elle aurait en quelque sorte ses règles, et des règles prolongées : la rosée de mai figurerait le sang menstruel lunaire; les filles, transparentes à son cycle, seraient alors investies de tous les attributs des rousses. » (Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, *op. cit.*, p. 71.)

l'incarne historiquement¹⁶² ». Ce sont des êtres qui ont perdu leur balancier interne, des femmes sans équilibre, sans loi. L'ethnologue lui accorde ainsi deux visages :

[...] d'une part [...] la trop jolie femme aux cheveux rouges dont les amours sentent le roussi, d'autre part [...] la matrone de village; d'un côté la jeune au sang trop vif, de l'autre la vieille au sang "renfermé". [Les deux] sont accusées d'un dévoiement des fonctions féminines, amoureuses et maternelles¹⁶³.

Figure ambivalente que cette mère qui, devant ses clientes, pourfend tout comportement qui va à l'encontre des règles collectives auxquelles sont soumises les femmes, mais qui prend un plaisir manifeste à entendre ou à lire ces histoires d'adultères et de filles-mères. Assise devant le feu du poêle, jambes écartées, sexe exposé, elle réchauffe son propre feu intérieur. Ne reste pour la petite Denise qu'à imiter sa mère : « Je me sèche devant la cuisinière, les pieds fourrés dans le tiroir aux chiffons. Ninise est en liquette, disent les clients par la porte ouverte, mais je tirais bien le bout de tissu devant et derrière pour qu'on ne voie rien d'autre que le contour du petit sentier à pipi¹⁶⁴. » Ambiguïté du lieu à considérer dans son rapport symbolique à la culture, mais dysfonctionnel car ensauvagé de tous les côtés. Quelques années plus tard, c'est dans la cuisine aux volets fermés de son amie Monette, devant une cuisinière dont l'eau chaude fuit, qu'elle fait son apprentissage du corps des garçons.

1.4.2 La cave et la chambre : de bas en haut, premiers désirs d'évasion

Dans la *domus*, la chambre s'oppose à la cave. Alors que cette dernière figure, selon Bachelard, « l'être obscur de la maison, l'être qui participe aux puissances souterraines¹⁶⁵ », la narratrice n'y descend que rarement mais, presque à tout coup, y explore des sensations clandestines, découvre et joue avec son corps, montre « [...] son quat'sous à la glace de la cave à vin, chaude de regards imaginaires¹⁶⁶. » C'est la réserve du *campus*, aliments

¹⁶² Claudine Fabre-Vassas, « La cuisine des sorcières », *Ethnologie française*, nouvelle série, t. 21, no 4, octobre-décembre 1991, p. 423.

¹⁶³ Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 342.

¹⁶⁴ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 48.

¹⁶⁵ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 35. L'auteur souligne.

¹⁶⁶ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 49.

impérissables et fermentés y sont entreposés, mais c'est aussi le lieu qui sert à désenivrer les buveurs du café et, parfois même, leur sert de dortoir. En ce sens, la scène où la narratrice se souvient de l'effet de la chaleur d'été sur certaines boissons apparaît métaphoriquement assez appuyée : « Les bouteilles de cidre travaillaient à la canicule, les bouchons fusaient, ça moussait jaune sur la terre de la cave. Des tessons qui se retrouvaient à trois mètres et des bouteilles éclatées sur place comme des fleurs. Vides¹⁶⁷. »

La chambre, unique, à l'étage, relève d'un tout autre imaginaire. D'abord rappelée comme un lieu glacial, la narratrice se souvient surtout d'un lit confortable : « L'hiver, c'est mon pôle Nord et mes expéditions antarctiques quand je me glisse au lit en chemise de nuit, que j'ouvre mes draps humides et rampe vers la brique chaude enveloppée d'un torchon de cuisine¹⁶⁸. » Le feu civilisateur s'est déplacé à l'étage où il réchauffe la petite qui, confortable¹⁶⁹, entame ses voyages imaginaires. Car pour Denise, la chambre est surtout le lieu de l'évasion. À commencer par les vêtements dont elle se débarrasse par étape au moment où, tous les soirs, à dix heures, la locomotive du dernier train de la gare d'à côté signale l'heure du coucher :

Le bonheur, arracher la robe et le tablier au bas de l'escalier, les chaussettes en haut, enfiler la chemise de nuit dans la chambre et se trouver enfermée dans les draps quand la locomotive renâclante s'ébranle et galope comme une folle vers Rouen, Paris, les grandes villes. Elle se dissout en points brillants de sommeil sous mes paupières, la vieille jument noire¹⁷⁰.

Denise Lesur délaisse son identité au bas de l'escalier, dans les lieux exposés au *saltus*, relevant du même coup l'opposition primaire entre le « bas » et le « haut », et se retrouve nouvelle, pure, pour glisser dans le rêve. La voyageuse se déleste de ses habits et voyage, légère. Ces rêves sont construits autour de ce train zoomorphique dont elle imagine la course. Le franchissement du seuil de la *domus* se fait ainsi, en tout premier lieu, grâce aux rêves et c'est vers les grandes villes, celles dont les noms évoquent déjà l'ailleurs magique, que

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 181.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 18.

¹⁶⁹ Bachelard parle de l'hiver qui est un renforcement du bonheur d'habiter une maison. Ici la chambre et sa douceur enveloppante sont clairement valorisés.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 27.

l'imagination se projette, sortant la jeune fille d'une marge dont elle ne mesure pas encore tous les tenants et aboutissants. Paradoxalement, elle est tout à la fois prisonnière de ses draps et libre de suivre la folle chevauchée de la locomotive¹⁷¹. Mais cela ne relève-t-il pas également de l'ambiguïté qui règne dans tous les espaces de cette maison : « Le *saltus* c'est la prévalence des forces naturelles sur les forces cultivées, mais aussi de l'irrationnel sur la raison, du monde invisible sur le monde visible : en ce sens le rêve, la rêverie, le sens de l'inconnu, l'au-delà en relèvent¹⁷² »?

Mais il est encore trop tôt pour réellement partir. Si le rêve semble l'emporter sur la réalité dans cette chambre qu'elle partage avec ses parents, ce n'est que passager. La tendresse que ces derniers lui témoignent au moment du coucher, surprenante après leurs éclats de voix du rez-de-chaussée, l'enveloppe et la rassure : « Elle vient à mon lit, elle se penche avec sa poitrine qui cache tout le reste : "As-tu chaud ? As-tu fait pipi ?" [...] La lumière éteinte, je les entends encore respirer [...] j'essaie de respirer au même rythme qu'eux¹⁷³. » Harmonie de la nuit, union des souffles que permet une promiscuité qui ne dérange pas encore la jeune fille. Au point où elle crée une *domus* à sa mesure : « Quand je me réveille trop tôt, je me glisse dans leur lit, dans leur odeur, toute contre leur peau. L'épicerie-café se rétrécissait, devenait une maison au toit de couvertures, aux murs de chair tiède qui me pressaient et me protégeaient¹⁷⁴. » Rappelée à la réalité le matin venu, la jeune fille n'est pas prête à s'abandonner entièrement à ses rêves de fuite. Il lui manque ces rails qui dirige la locomotive et qui lui permettraient de *traverser*, « la voie de fer qui, d'une ligne

¹⁷¹ Cette image n'est guère éloignée de celle que propose Michel de Certeau à propos du voyage ferroviaire : « Dehors, une autre immobilité, celle des choses, régnaient montagnes, verdure étendue, villages arrêtés, colonnades de buildings, noires silhouettes urbaines dans le rose du soir, scintillements de lumières nocturnes en une mer d'avant ou d'après nos histoires. Le train généralise la *Melancolia* de Dürer, expérience spéculative du monde : être hors de ces choses qui restent là, détachées, absolues, et qui nous quittent sans qu'elles y soient pour rien; être privé d'elles, surpris de leur éphémère et tranquille étrangeté. Émerveillement dans l'abandonnement. Pourtant elles ne bougent pas. Elles n'ont pas de mouvement que celui que provoquent entre leurs masses les modifications de perspective moment après moment; mutations en trompe-l'œil. Comme moi, elle ne change pas de place, mais la vue seule défait et refait continuellement les rapports qu'entretiennent entre eux ces fixes. » (Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 155.)

¹⁷² Marie Scarpa, *op. cit.*, p. 210-211.

¹⁷³ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 28.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 27.

droite, coupe l'espace et transforme en vitesse de leur fuite les sereines identités du sol. [...] [Cette voie] trace, indéfiniment, l'injonction de passer¹⁷⁵ ». Ce seront, pour Denise, les rites de passages.

¹⁷⁵ Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 166-167.

CHAPITRE II

LES RITES DE PASSAGES : FRANCHIR LES SEUILS, RATER LA SORTIE

Les rites sont dans le temps ce que la demeure est dans l'espace.

Antoine de Saint-Exupéry, *Citadelle*

2.1 La question des rites chez les ethnologues

L'ethnologie s'est depuis longtemps intéressée à la question des rites¹⁷⁶. Cérémonies, rituels, fêtes, messes, etc., ils sont d'abord associés à la religion, l'étymologie du mot même n'étant pas étrangère à ce lien puisque selon Benveniste, le mot vient du latin « *ritus* » qui signifie « ordre prescrit » et, dans un sens plus large, renvoie à « [...] l'ordre du cosmos, l'ordre des rapports entre les dieux et les hommes, l'ordre des hommes entre eux¹⁷⁷. » Que l'étude des rites ait donné lieu à plusieurs querelles et redéfinitions à travers le temps n'étonne guère¹⁷⁸ puisqu'à partir du moment où les anthropologues et les ethnologues se tournèrent vers les sociétés dites civilisées, le rite quitta la sphère des sociétés primitives pour s'interroger sur les besoins de symbolisation des sociétés modernes et, par le fait même, dû se

¹⁷⁶ Les lignes qui suivent ne proposent qu'un (très) court aperçu des différentes définitions des rites qu'ont offert les sociologues, les anthropologues et les ethnologues à travers les 19^e et 20^e siècles. Pour un compte-rendu plus exhaustif, on consultera, entre autres, les ouvrages de Jean Maisonneuve, *Les conduites rituels*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 1999, 128 p., de Martine Segalen, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Armand Colin, coll. « Domaines et approches », 2009, 125 p. et celui de Pierre Centlivres et Jacques Hainard (dir.), *Les rites de passage aujourd'hui. Actes du colloque de Neuchâtel 1981*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1986, 237 p. Pour l'absence de distinction aujourd'hui entre les termes « rite » et « rituel », nous nous en remettons à Pierre Centlivres qui écrit : « "Rite" est de l'ordre de l'action et de la règle, il évoque le bon ordre des choses. "Rituel" désigne, au sens premier, un recueil où sont consignés les rites, les rubriques et les formules des sacrements de l'Église [...] La laïcisation et la "métaphorisation" de la pratique rituelle ont conduit à la disparition de la distinction rite/rituel [...] » (Pierre Centlivres, « Rites, seuils, passages », *Communications*, no 70, 2000, p. 43.)

¹⁷⁷ Martine Segalen, *op. cit.*, p. 13.

¹⁷⁸ Sont-ils aptes à expliquer les structures des sociétés ? Servent-ils de modes de communication ou d'action ? Ce ne sont là que deux exemples des nombreuses questions soulevées par l'observation de différentes pratiques rituelles à travers les années et à travers le monde.

pencher sur la place et l'importance de ce sacré dans nos sociétés. Tout le défi des analystes reposa dès lors sur la compréhension de la « disjonction des registres [associés à ces rites] là où, dans les sociétés à partir desquelles ont été élaborées les théories des rites, il y avait conjonction du social, du religieux, du politique, etc¹⁷⁹. » Par exemple, Émile Durkheim y greffa une réflexion sur le sacré mettant l'accent sur une division bipartite de l'univers : les choses sacrées que les interdits doivent protéger, et les choses profanes qui doivent rester séparées des premières par, justement, tout un système d'interdits. Les rites sont alors des moments de liesses collectives visant à entretenir un certain état mental à l'intérieur d'un groupe, mais ces moments se voient aussi donner comme fonction d'organiser le temps social, le divisant entre périodes profanes et temps sacrés, renforçant les sentiments d'appartenance collective et confirmant la dépendance à un ordre supérieur qui garantit du chaos. Les rites sont donc des règles qui prescrivent la façon dont les hommes doivent agir face au sacré, qu'ils soient négatifs (visant à limiter les contacts entre les deux dimensions par des épreuves physiques, alimentaires, etc.), positifs (festifs, périodiques) ou piaculaires (expiatoires). Leur importance est manifeste puisqu'ils rattachent l'individu à sa communauté, unit le passé et le présent et tout manquement rituel menace la collectivité.

À partir de la conviction qu'il ne peut exister de profane sans sacré, qu'une certaine transmutation est même possible et que c'est le sentiment collectif, à travers le rite, qui sanctifie une chose, la voie était ouverte à un structuralisme que développera Lévi-Strauss. Après lui, le sociologue Marcel Mauss s'intéressera ensuite à l'efficacité du rite, à ce qu'on attend de lui, que ce soit dans des actes collectifs ou individuels, toute cette efficacité reposant sur la croyance en son effet à travers des pratiques de symbolisation. Mary Douglas, elle, poursuivra la réflexion en y accolant les notions de pollution dans les rituels contemporains, élargissant sa définition et tentant, elle aussi, de le détacher définitivement de la seule sphère du sacré. Pour elle, le rite existe là où se produit du sens, les gestes quotidiens en faisant partie à condition qu'ils dépassent leur seule utilité pratique.

La question que se posent les chercheurs aujourd'hui concerne justement, dans nos sociétés fortement laïcisées, le rapport entre les quelques rituels sociaux qui subsistent et

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 8.

ceux, individuels, des gestes quotidiens. Martine Segalen propose ainsi une définition qui fait la synthèse des différentes avenues empruntées par les chercheurs et rallie les multiples points de vue sur la question :

Le rite ou rituel est un ensemble d'actes formalisés, expressifs, porteurs d'une dimension symbolique. Il est caractérisé par une configuration spatio-temporelle spécifique, par le recours à une série d'objets, par des systèmes de comportements et de langages spécifiques, par des signes emblématiques dont le sens codé constitue l'un des biens du groupe. Ceci est une définition qui : - retient des caractères morphologiques; - insiste sur la dimension collective : le rite fait sens pour ceux qui le partagent; - reconnaît que ces manifestations ont un champ spécifique, qui est de marquer des ruptures et des discontinuités, des moments critiques dans les temps individuels comme dans les temps sociaux; - met en avant leur efficacité sociale. Le rituel fait sens : il ordonne le désordre, il donne sens à l'accidentel et à l'incompréhensible; il donne aux acteurs sociaux les moyens de maîtriser le mal, le temps, les relations sociales¹⁸⁰.

Ces différents temps que le rite délimite deviennent perceptibles, acquièrent leur importance, marquent l'individu et sa société à travers des opérations, des gestes, des mots convenus qui ont tous une charge symbolique reconnue qui place l'individu au cœur du changement, mais dans une continuité, une mémoire, une logique collective. Chaque changement est ainsi encadré et surveillé, car chaque changement est porteur d'une menace. De l'enfance à l'adolescence, de la puberté au mariage et à la procréation, de la vie à la mort, tous les moments « critiques » de l'évolution biologique et sociale, toutes les étapes du berceau à la tombe, sont marqués par des pratiques rituelles qui font passer l'individu d'un stade déterminé à un autre, tout en protégeant la société de toute dérive individuelle. L'adolescence est l'étape qui est peut-être la plus fortement ritualisée :

C'est qu'il s'agit de dramatiser l'accès de l'adolescent à l'âge adulte : l'adolescence, moment de passage, n'est pas simplement un temps d'attente et de maturation, mais elle est ce temps redoublé, souligné comme épreuve [...]. Ce temps d'épreuve impose la rencontre de l'altérité, du contraire, du tout autre : du détour par la sauvagerie et la marge non cultivée pour le futur citoyen; du détour également par l'autre sexe¹⁸¹ [...]

¹⁸⁰ Martine Segalen, *op. cit.*, p. 25-26.

¹⁸¹ Pierre Vidal-Naquet, « Du sauvage au cultivé : le passage de l'adolescence en Grèce ancienne », *Enfant antique et pédagogie classique*, Raison Présente, Enfance et civilisation, 59, 1981, p.15.

Le cycle de vie des femmes est tout particulièrement concerné par ces rites, puisqu'il « [...] est ponctué de rites de passage qui entérinent socialement les différents changements de statut qu'elles connaissent successivement. À chaque nouveau statut correspond une place, une fonction qu'il leur faut acquérir et tenir. C'est ainsi que s'exprime l'ordre social¹⁸². » Et l'ordre social pèse lourd sur le destin des femmes qu'on considère d'emblée comme guidée par leurs instincts, leur sauvagerie.

Le folkloriste Arnold Van Gennep avait déjà établi, dès le début du 20^e siècle, les différentes phases de ces épisodes rituels : séparation, marge et agrégation¹⁸³. Quitter un état initial pour en revêtir un nouveau suppose qu'entre les deux il faille passer par une phase de liminarité qui présente un risque :

[...] les changements brusques, les discontinuités de la vie humaine ne fournissent pas naturellement de stade de marge. Aussi est-il nécessaire d'en créer un – d'où l'intervention du rituel dont la fonction est de donner une épaisseur temporelle au passage, d'élargir le seuil entre séparation et agrégation. Ce sont en effet l'entre-deux, le ni l'un ni l'autre ou ce qui est à la fois l'un et l'autre [...] qui sont dangereux¹⁸⁴.

En marge, l'individu n'est pas encore redéfini, son nouveau statut n'étant pas encore effectif.

Mary Douglas, à la suite de Van Gennep, l'explique ainsi :

C'est [...] pendant les états de transitions que réside le danger, pour la simple raison que toute transition est entre un état et un autre et est indéfinissable. Tout individu qui passe de l'un à l'autre est en danger, et le danger émane de sa personne. Le rite exorcise le danger, en ce sens qu'il sépare l'individu de son ancien statut et l'isole pendant un temps pour le faire entrer ensuite publiquement dans le cadre de sa nouvelle condition¹⁸⁵.

C'est la construction de son identité qui se joue, elle « [...] se fait dans l'exploration des limites, des frontières sur lesquelles se fondent la cosmologie d'un groupe social, d'une

¹⁸² Anne Monjaret, *op. cit.*, p. 119.

¹⁸³ Arnold Van Gennep, *Les Rites de passage. Étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, Paris, Picard, 1981 [1908], p. 1-80.

¹⁸⁴ Nicole Belmont, « La notion de rite de passage », dans Pierre Centlivres et Jacques Hainard (dir.), *op. cit.*, p. 16.

¹⁸⁵ Mary Douglas, *op. cit.*, p. 113.

communauté : limites entre les vivants et les morts, le masculin et le féminin, le civilisé et le sauvage, etc.¹⁸⁶. » Ce moment de suspension doit être temporaire, l'agrégation devant survenir aussitôt que le rite est réussi. Pour établir cette réussite, l'intégration à la communauté, la stricte obéissance aux codes mis en place par la collectivité est de mise, mais les sociétés ont aussi associé ces pratiques symboliques à l'espace, faisant de certains passages matériels (cours d'eau à traverser, montagne à gravir, seuil à franchir, etc.) les aires tangibles du rite.

La question de l'espace symbolique de la *domus* ayant été développée dans notre premier chapitre, nous voudrions nous pencher sur le passage de ces seuils par la jeune Denise. Si, comme nous l'avons vu, la *domus* est constamment assiégée par le *saltus*, celui-ci traversant allégrement et sans impunité un espace qui se voudrait domestiqué, qu'en est-il des moments où c'est la jeune fille qui passe la porte du café-épicerie et explore le monde ? Les seuils, nombreux, font que les rites sont particulièrement opératoires dans le roman. Surtout, que lui arrive-t-il lorsqu'elle est appelée à se plier aux rites institutionnels que la communauté a mis en place pour elle ? Le processus de socialisation de la jeune fille est mis en péril par une prédisposition à l'ensauvagement. Rien dans son éducation ne l'a éduquée à emprunter sereinement le chemin de ces rites et rien n'ira comme sa société le voudrait, petite fille qui porte en elle un *saltus* qui corrompt tout sur son passage. La lutte entre la nature et la culture n'est jamais terminée. Quelques scènes l'illustrent bien, alors que la jeune fille, très tôt, refuse l'initiation aux travaux domestiques et prend à contre-courant le chemin des contes traditionnels.

2.2 L'éducation des jeunes filles : un apprentissage monté en épingle

Jusqu'aux années 1950¹⁸⁷, en France, toute jeune fille respectable devait apprendre à coudre, à tricoter, à broder. La mère, généralement, mais aussi, dans certains villages, la couturière, enseignait aux filles ces travaux d'aiguilles qui avaient pour but, d'une part, de tenir celles-ci occupées (l'oisiveté étant mère de tous les vices) et, d'autre part, à leur

¹⁸⁶ Marie Scarpa, « Le personnage liminaire », *Romantisme*, no 145, octobre 2009, p. 28.

¹⁸⁷ Marie Scarpa précise même que la couture figurait au programme des enseignements officiels de l'instruction des filles jusque dans les années 1960.

apprendre à « se tenir », littéralement et métaphoriquement. En effet, le maintien est signe d'une bonne éducation, mais cette posture est aussi celle de leur destin de femme. Le contrôle du corps est discipline, mais aussi dressage des pulsions, l'immobilité requise pour exercer ces activités laissant présager la docilité et la fidélité de l'épouse :

[Le corps] doit donc apprendre et respecter une gestuelle permettant son identification. Chacune de ses parties est soumise à un code délimitant très précisément sa marge de liberté en fonction d'un usage social. Là résident incontestablement l'un des plus forts marqueurs sexuels, et l'une des contraintes les plus permanentes et les plus universelles de la pédagogie à laquelle sont soumises les jeunes filles : le corps doit se plier, de la tête aux pieds, à un apprentissage des règles gérant les attitudes, les postures, la gestuelle sociales et même intimes¹⁸⁸.

La liberté ici évoquée est, on s'en doute, pour le moins restreinte en ce qui concerne les jeunes filles et leur corps. Ainsi, Yvonne Verdier, à la suite de Lévi-Strauss, a analysé l'angoisse liée à la dangerosité des filles :

Si donc on se préoccupe tant, dans la société, de l'éducation des filles, c'est bien qu'elles portent en elles des pouvoirs qu'il convient de maîtriser, ne serait-ce que mieux en garantir l'usage : « [...] les filles sont des êtres périodiques que, pour protéger contre des dérèglements possibles, on juge indispensable de bien élever.¹⁸⁹ »

Les dangers en question font donc référence à la périodicité féminine qui est perçue comme possible agent perturbateur. Cette éducation, qui passe par les travaux de couture – dont la culture occidentale de la division sexuée des tâches associe à une activité féminine –, a donc longtemps servi à dresser le corps autant que l'esprit des filles et c'est, avec l'imposition de travaux ménager, la façon de contrôler, ultimement, la « sanglance » féminine¹⁹⁰, le sang

¹⁸⁸ Jean-Claude Caron, « Jeune fille, jeune corps : objet et catégorie (France, XIX^e-XX^e siècles) » dans Louise Bruit Zaidman, Gabrielle Houbre, Christine Klapish-Zuber et Pauline Schmitt-Pantel (dir.), *Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Librairie académique Perrin, 2001, p. 177.

¹⁸⁹ Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 256, citant Claude Lévi-Strauss, *Mythologiques III. L'origine des manières à table*, Paris, Plon, 1968, p. 207.

¹⁹⁰ L'apprentissage de ces travaux d'aiguilles et son lien avec l'éducation des jeunes filles a longtemps été analysée par Yvonne Verdier dans ses essais. Marie-Françoise Lévy et Anne Monjaret, mais aussi Marie Scarpa qui en fait un point important de son analyse du *Rêve* de Zola, pour ne nommer que celles-là, se sont toutes intéressées à ce lien symbolique entre aiguilles, épingles et fils, la

menstruel capable de déstabiliser la société, entre autres dans le domaine de l'alimentation et des préparations culinaires (puisque le cycle de la femme agit sur le monde domestique, tout comme celui de la lune auquel il est associé¹⁹¹, nous l'avons vu). Ces travaux

accompagnent les filles dans leur apprentissage physiologique : ils sont partie prenante de la manière dont nos cultures on "fait" longtemps leurs filles, à savoir de la manière dont elles doivent comprendre leur destin de femme, connaître et contrôler les pouvoirs de leur corps, de leur sang et de leur humeurs¹⁹².

Le destin des femmes est donc étroitement surveillé, encadré. Mais ce processus comporte ses écueils :

Le problème relève de la quadrature du cercle : éduquer une fille c'est la révéler à sa *nature*, autrement dit l'orienter vers la conjugalité et la maternité tout en la préservant de sa nature même, celle de la bête lubrique qui est tapie au creux de son ventre et qu'un rien peut déclencher. Les femmes sont toujours cette matrice prompte à l'hystérie, voire à la nymphomanie, comme Ève le fut au péché. Or la descendance des hommes passe par la dangereuse transition du ventre des femmes. Il faut donc *éduquer* les filles, trouver le moyen de garder leur innocence tout en les rendant suffisamment désirables et désirantes pour les marier¹⁹³.

Une mauvaise éducation peut signifier pour une jeune fille la perte sexuelle et donc, morale. Pure ou impure, son destin est lié à la préservation de sa virginité. Car ce dérèglement, métaphorique et littéral, est appréhendé dans une société où la fille est encore, pour la famille et sa communauté en général, monnaie d'échange :

[...] la virginité de la jeune fille est toujours régie, jusqu'en 1960, par le système bourgeois institué en amont, au XIX^e siècle. Elle fonctionne selon ses valeurs, c'est-à-dire qu'elle obéit aux règles du gage et du capital. Gage : au sens où la virginité gage l'avenir, puisque la défloration décidera des rôles de la vierge : mère ou putain. Capital : au sens où l'éducation parentale consistait en un

confection d'un trousseau et le marquage du linge, le contrôle du corps et, ainsi, du sang menstruel des adolescentes.

¹⁹¹ Pour une analyse des croyances associées à ce qui, dans une cuisine, peut être perverti par une femme indisposée, on lira avec profit Yvonne Verdier et son étude du village de Minot, *op. cit.*, p. 20-72.

¹⁹² Marie Scarpa, *op. cit.*, p. 29.

¹⁹³ Patricia Carles et Béatrice Desgranges, *op. cit.*, p. 24-25. Les auteures soulignent.

investissement... sur l'hymen, dont dans tous les cas l'homme percevra les intérêts : en enfants, côté mère; en plaisir et jouissances, côté putain¹⁹⁴.

Comment, donc, éduquer les jeunes filles tout en niant leur corps ? Ce culte de la virginité et la pudeur censée la préserver appelle une discipline et une surveillance de tous les instants. Les activités textiles deviennent ainsi une part de ce processus de socialisation qui conjugue apprentissage intime du corps et de la sexualité, et apprentissage collectif par la constitution du groupe et de sa survie à travers l'alliance et la reproduction puisqu'ils accompagnent la jeune fille sur la voie du mariage et de la maternité. Marie Scarpa parle ainsi d'une véritable initiation où chaque objet lié à ces travaux renvoie au désir et à la parade amoureuse. Fuseau, quenouille, épingle et aiguille sont investis d'une symbolique qui guide la jeune fille vers le savoir-faire et le savoir-être.

2.3 Sur le chemin des contes

À ce sujet, les contes populaires ont de tout temps aussi eu leur importance, puisque leur rôle « [...] est de traduire et de véhiculer les normes et les valeurs sociales autant que de préparer au futur fait d'incertitudes [...] Ces récits de tradition orale que petits et grands se racontent mettent souvent en scène le cycle des femmes passant par les différents âges de la vie et sont en cela instruments de transmission¹⁹⁵. » Cette interprétation est à rapprocher de celle que nous donnions des rites un peu plus tôt, puisque le conte « [est] à la fois, indissolublement, "savoir sur la société" et "savoir de la société", miroir grossissant et toujours déplacé, en même temps qu'agent des apprentissages essentiels, véritables "petit rite parlé"¹⁹⁶. » Ces contes sont des récits de « passages » qui narrent la transition entre le statut

¹⁹⁴ Coll., *La première fois ou le roman de la virginité perdue à travers les siècles et les continents*, Paris, Éditions Ramsay, 1981, p. 69. Rappelons que ce culte marial-virginal est institué par Pie IX en 1854 avec la proclamation du dogme de l'Immaculée-conception qui donne à une idéologie et à des pratiques très anciennes le récit fondateur qui leur manquait. Un discours officiel et autoritaire est ainsi instauré.

¹⁹⁵ Anne Monjaret, *op. cit.*, p. 120.

¹⁹⁶ Claudine Fabre-Vassas et Daniel Fabre, « Du rite au roman. Parcours d'Yvonne Verdier », dans Yvonne Verdier, *Coutumes et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, p. 15.

de fille et celui d'épouse ou, à tout le moins, de future mariée. En ce sens, les histoires qu'entend la petite Denise dans l'épicerie maternelle ne sont rien d'autre que des versions modernes de ces contes d'antan, récits de ce qui doit se faire ou non lorsqu'une jeune femme est placée devant des choix, des interdits.

Yvonne Verdier, dans ses recherches, s'est penchée sur les différentes figures féminines qu'elle avait analysées à travers les coutumes et traditions régionales françaises et qu'elle a retrouvé dans les contes populaires. Elle y a retrouvé la fillette, la jeune fille à marier, la mère, la grand-mère, mais aussi la marraine et la vieille fille, auxquelles elle joint leurs registres symboliques, ceux liés à la chevelure, au sang, à la coiffure, aux aiguilles et épingles, etc. Les contes traditionnels qui racontent les initiations les plus explicites et qui relatent le passage de l'enfance à l'adolescence usent très souvent de ces derniers instruments de couture comme symboles de l'apprentissage de la sexualité par les jeunes filles : le petit chaperon rouge, par exemple, se voit offrir deux choix par le loup : emprunter un chemin bordé d'épingles ou un autre, longé d'aiguilles¹⁹⁷. La Belle au bois dormant n'est pas en reste, elle qui se pique au sang sur une quenouille et s'endort jusqu'à ce qu'elle soit nubile et puisse convoler avec son prince, sortant de l'enfance et se destinant à la maternité. Dans les deux cas, les héroïnes sont plongées dans un état liminaire, une marge où leur état initial est suspendu, le temps qu'elles revêtent leur nouvelle identité.

Dans la majeure partie de ces récits, mais aussi dans plusieurs traditions françaises observées par les ethnologues, les aiguilles sont associées à la femme initiée alors que la jeune fille se rapproche des épingles, celles qui maintiennent leurs vêtements en place, ainsi que leur coiffe, leur rappelant également les codes de bienséances :

Les épingles sont du côté de la parure – elles servaient à ajuster de nombreuses pièces de vêtement –, du côté du langage amoureux – les garçons en offraient aux filles pour leur faire la cour –, du côté de la magie amoureuse – les épingles étaient jetées dans les fontaines et d'autres étaient enfoncées dans les statues des saints « marieurs » –, du côté de la puberté – elles piquent et font couler le sang.

¹⁹⁷ Voir l'analyse d'Yvonne Verdier, *Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale*, Paris, Éditions Allia, 2014, 75 p. À nos lecteurs qui ne connaîtraient pas cet épisode des deux chemins, précisons tout de suite que le responsable en est probablement Perrault qui n'a pas cru bon de le retenir alors même qu'il apparaît dans la plupart des versions orales du conte et ce, dans toutes les régions de France.

Par contre, l'aiguille, trouée, renvoie à un symbolisme sexuel bien marqué : les couturières sont légères, elles font « le fil à l'aiguille »¹⁹⁸.

De plus, dans les contes merveilleux féminins, le triage, le filage et le tissage figurent aussi l'apprentissage par l'héroïne de son destin de femme. En effet, ces opérations renvoient encore à l'itinéraire initiatique qui la mènera au mariage, celui-ci étant justement un entrelacement qui permet la constitution du tissu social. Relevant ces motifs dans le conte de *Cendrillon*, Nicole Belmont affirme :

Il y a un dénominateur commun à ces tâches que l'héroïne doit accomplir : ce sont, toutes, des tâches de discrimination. Il lui faut démêler, différencier, séparer, trier. Filer, c'est transformer une masse indifférenciée, homogène du point de vue du matériau mais fragmentable, en un objet discret, identifiable, isolable, spécifique, indécomposable. Trier des graines, c'est séparer les espèces mélangées, les classer (faire des tas homogènes) ou différencier ce qui est comestible [...] de ce qui ne l'est pas [...]. Peigner la chevelure des fées, c'est mettre de l'ordre dans quelque chose qui ressemble à des fibres, les aligner dans le même sens [...]. Le tissage suppose deux arts, l'art d'assembler et celui de séparer¹⁹⁹.

Cette différenciation est primordiale et fait aussi office d'apprentissage amoureux et sexuel, puisqu'elle renvoie la jeune fille à la distinction des sexes et permet à celle-ci de se familiariser avec les parures qui lui permettront de séduire son prince. La métaphore sexuelle liée à l'opération qui consiste, le soir des noces, au retrait des épingles de la coiffe de la femme par le mari n'en est que la plus flagrante transposition. La chevelure ainsi libérée prend alors toute sa dimension érotique. La femme mariée passe du côté des aiguilles.

Pourtant, l'éducation féminine traditionnelle, entendons ici cet apprentissage des travaux de couture – tout comme, nous l'avons abordé, celui de la cuisine qui a plus ou moins les mêmes fonctions –, est absente des *Armoires vides*, même si la société française à l'époque décrite met encore fortement de l'avant ces pratiques. À vrai dire, un seul épisode met en scène une activité de cette sorte et c'est l'amie Monette qui s'y adonne, au grand dam

¹⁹⁸ Nicole Belmont, « La tâche de Psyché », *Ethnologie française*, t. 21, no 4, oct.-déc. 1991, p. 389-390.

¹⁹⁹ Nicole Belmont, « Transmission et évolution du conte merveilleux », cité par Marie Scarpa, *op. cit.*, p. 81.

de Denise qui rejette cette initiation et se transforme même, pour l'occasion, en vilaine sorcière des frères Grimm.

2.3.1 Raiponce aux cabinets

« Denise, je joue plus avec toi. » Monette s'assoit à l'écart, cachée par sa masse de boucles brunes, des treillons de vache. Elle trie et croise des fils sur un bouchon piqué d'épingles. La tresse de laine s'allonge sur ses genoux. Fâchée, elle ne veut plus me parler. Je tourne autour d'elle...²⁰⁰

La jeune amie de Denise en a marre des jeux d'enfants. Dans un élan de rébellion, elle s'isole pour s'adonner au seul travail d'aiguilles auquel le lecteur assistera dans le roman. La tâche est simple : fabriquer une tresse de laine en s'aidant d'un tricotin fort élémentaire. Pourtant, il s'agit bel et bien d'un travail attribué aux jeunes filles devant servir, nous l'avons vu, à les guider vers l'âge adulte²⁰¹. Monette, se plaçant à l'écart, choisit de s'isoler du monde de l'enfance (« je joue plus avec toi ») pour s'astreindre à un travail plus sérieux qui demande immobilité, attention et adresse. Elle se consacre ainsi à l'apprentissage des travaux d'aiguilles, accepte la coutume féminine, celle qui lui permettra de dompter sa chevelure, de la peigner pour s'en faire une coiffe nuptiale, alors que Denise tourne autour d'elle, méditant sur ses boucles en pis de vaches : « Petits tuyaux de cheveux toujours lisses et brillants, frémissants. Les miens sont raides. Elle me tire la langue, ses tuyaux s'entrechoquent, de plus en plus brillants, le noir me nargue. Je ne vois plus que la masse de boucles, je me jette sur elle [...] »²⁰². » Denise voit noir, ne supporte pas ces boucles brillantes ni cette tresse de laine qui s'allonge sur les genoux de sa jeune amie, deux attributs érotiques qui donnent à Monette un pouvoir de séduction que Denise ne maîtrise pas. Avant qu'un prince ne se présente à la tour, Denise prend les choses en main. Elle est la sorcière de Raiponce.

Raiponce, rappelons-le, est un conte populaire allemand recueilli par les frères Grimm qui narre les infortunes d'une jeune fille élevée par une sorcière qui l'enferme dès ses

²⁰⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 34-35.

²⁰¹ « Le langage des épingles et des aiguilles est celui qui exprime au mieux l'état d'entre-deux de la pubère », Anne Monjaret, *op. cit.*, p. 122.

²⁰² Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 35.

douze ans dans une tour pour la soustraire au monde. Pour la visiter, la sorcière doit appeler la jeune fille et lui demander de défaire sa longue chevelure pour lui permettre de grimper jusqu'à sa fenêtre. Un prince passant par-là observe l'opération et trompe Raiponce en imitant la vieille femme : épouvantée à la vue d'un homme qui surgit dans son intimité, la jeune fille est toutefois vite séduite et accepte de le marier. Pour qu'elle puisse descendre, elle propose au prince de lui apporter chaque fois qu'il viendra un cordon de soie qu'elle tressera pour en faire une échelle. Or, la sorcière apprend la chose et pour empêcher le prince d'accéder à la fenêtre, coupe les cheveux de Raiponce. En attachant les nattes à un crochet, elle trompe celui-ci qui se retrouve devant la vieille furie, celle-ci l'assurant qu'il ne verra plus jamais Raiponce. Tombé dans les ronces et devenu aveugle à cause des épines, il faudra des années pour que le prince retrouve sa belle et que tous deux, dans une conclusion classique des contes populaires, se marient, procréent et vivent heureux.

Ainsi, enfermées toutes les deux dans une communauté fermée sur elle-même, ensauvagée de tous les côtés, Denise voit d'un mauvais œil la possibilité pour Monette de s'échapper et, surtout, d'acquérir les codes de socialisation que la communauté attend d'elles. Folle de jalousie, elle se rue sur son amie pour la garder près d'elle :

[...] ça déborde de mes mains, ça glisse, affreux petits serpents, et je tords, je tire, j'embrouille avec délices. « Tu vas voir tes tifs ! » Elle hurle, la bouche ouverte, sans faire un mouvement. Autour de son front, la peau tirée forme des petites montagnes, des plaques jaunes serpentent entre les racines. « T'as les tifs cracra ! » Et je lâche tout, sauf une mèche qui s'étire, qui s'étire, j'attrape les ciseaux plantés dans la robe de Monette. Un petit boudin de cheveux me reste dans la main, inerte, mort²⁰³...

Tordre et embrouiller ce qui était domestiqué (quoique sale, nous rappelant que, malgré tout, nous sommes bel et bien dans une communauté qui n'est pas entièrement civilisée...), voilà bien le travail de sape qu'effectuera Denise tout au long de son parcours. Tétanisée, comme incapable de bouger, sous le joug de la sorcière Lesur, Monette voit sa coiffure sacrifiée, comme Raiponce, et ne pourra plus attirer et séduire son prince. C'est Denise qui agrippe la coiffe et, maniant les outils de la jeune initiée, les ciseaux de couture, sabote le processus d'apprentissage de son amie. Satisfaite, elle mesure toutes les conséquences de son geste :

²⁰³ *Ibid.*, p. 35.

« Je vois la trouée blanche dans le cou, entre les deux paquets de boucles. "Ça mettra du temps à repousser! Tu seras moche longtemps!"²⁰⁴ » Elle condamne Monette aux épingles, celle-ci ne pouvant plus délier une chevelure trouée, brisant la symbolique érotique qui pourrait y être plus tard associée. La suite de la scène n'étonne guère alors que Denise, victorieuse mais craignant les représailles, se réfugie dans un endroit, nous l'avons vu, fortement associé à la *domus* :

Il ne faut pas attendre que mon père, ma mère accourent, aller vite s'enfermer dans les cabinets. Doucement, je balance le rouleau de cheveux sur la surface sombre de la tinette hérissée de vieilles merdes remontées. Il s'imprègne, je le lâche, il flotte comme un gros ver coupé. Tout en collant l'œil au losange percé dans la porte j'écoute les battements de mon cœur, peur et satisfaction... Qu'elle revienne chercher ses tifs dans le trou des chiottes²⁰⁵ ...

Retour à l'ensauvagement, au milieu naturel d'une jeune fille qui refuse les chemins qu'on veut lui faire emprunter, qui observe le monde et écoute son corps à travers l'ajour de la porte des toilettes. Ultimement, tenant l'un des bouts de la chevelure et balançant l'autre dans le trou, ce sont les déjections du *saltus* que la sorcière fait « remonter » jusqu'à la *domus*...

2.3.2 C'est pour mieux pourrir mon enfant

Après l'univers étouffant du café-épicerie analysé plus tôt, une expédition dominicale marque la petite et vient la conforter dans son sentiment de supériorité, mais aussi dans sa toute puissance. Bien qu'elle ne quitte pas sa communauté – ce sont d'anciens clients malades qu'ils vont visiter après être allés à la messe²⁰⁶ – la sortie marque la première véritable traversée du seuil de la *domus* et traduit symboliquement un passage : la petite doit sortir du monde de l'enfance pour grandir et, finalement, accéder à la culture. L'épisode fait immédiatement penser à un autre conte populaire, celui-là censé montrer aux jeunes filles le bon chemin à suivre et les mettre en garde contre ce qui se cache sous les draps : le grand

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 35-36.

²⁰⁶ Nous analyserons plus loin cette cérémonie que Denise prend soin de détourner de son but premier.

méchant loup. Ainsi, tel un petit chaperon rouge, c'est toutefois escortée par sa mère qu'elle va livrer des provisions à une vieille femme alitée.

Le conte que Perrault a fixé par écrit dans ses *Contes du temps passé, avec des moralités* en 1698 est de nos jours la version la plus largement connue. Le récit est assez simple et la moralité qui l'accompagne, explicite : la plus belle petite fille du village est envoyée par sa mère porter un goûter à sa grand-mère qui habite un autre village. Passant par les bois, elle rencontre un loup à qui elle révèle l'objet de son périple : celui-ci la précède chez la vieille femme, la mange, prend sa place au lit et y attire la jeune fille qui, insouciance, s'y fait dévorer. Perrault y va d'une morale sans appel : les jeunes filles, « belles, bien faites et gentilles²⁰⁷ », ne se méfient pas des loups, surtout des plus doux, qui se révèlent être les plus dangereux. Les frères Grimm ont aussi, dans leur *Contes des Enfants et du Foyer*, retranscrit ce conte populaire qui, après différentes versions, se concluait dans l'édition finale de 1857 par l'intervention d'un chasseur qui sauvait la grand-mère et sa petite-fille du ventre de l'animal. Une fin tragique, une autre heureuse, mais surtout dans les deux cas un conte dépouillé de ses symboles les plus riches et sensibles que la culture populaire, elle, exploitait.

Les différentes versions orales recueillies par les ethnologues à travers la France et l'Europe font état de récits beaucoup plus complexes, aux innombrables variantes. Yvonne Verdier, dans son travail sur l'éducation des jeunes filles, s'est intéressée aux multiples symboles qui traversent ce conte, redonnant à l'entreprise du chaperon son véritable objet : celle de montrer la transmission d'un pouvoir féminin de grand-mère à petite-fille, en passant par la mère. En effet, il y a d'abord ces deux chemins dont nous avons parlé plus tôt, qui confrontent la petite à un choix des plus significatifs. Vient ensuite la confrontation avec le loup déguisé. Cette scène, oblitérée des versions écrites, montre le loup qui offre à la jeune fille sa grand-mère à manger... Ce passage est analysé par Verdier comme étant celle où le personnage de la vieille femme devient celui d'une passeuse, appelée à mourir pour transmettre ses pouvoirs à une nouvelle génération. Les parties du corps que la petite est invitée à manger ne viennent que confirmer sa théorie : outre le sang qui est bu, ce sont les seins qui sont dégustés :

²⁰⁷ Charles Perrault, *Contes de ma Mère l'Oye*, Paris, Librio, 1994, p. 25.

Si le code culinaire du cochon nous donne bien l'indication du caractère sacrificiel du repas, comme si la grand-mère était sacrifiée par le loup pour l'enfant, les parties du corps que la petite absorbe, le sang et les mamelles, qui ne sont autres que les organes de la procréation féminine, précisent le sens de ce sacrifice. Après le motif « pubertaire » des épingles, cette phase de l'histoire concernerait donc l'acquisition par la petite fille du pouvoir de procréer²⁰⁸.

Dépossédées de leur pouvoir de faire des enfants, les mères sont remplacées par leurs filles dans le cycle de la reproduction. La tradition orale met ainsi l'accent sur celle qui donne (la mère), celle qui porte (l'enfant) et celle qui reçoit (la grand-mère), tout en mettant de l'avant le caractère conflictuel de ces relations : « la petite fille élimine déjà un peu sa mère le jour de sa puberté, encore un peu plus le jour où elle connaît l'acte sexuel, et définitivement si celui-ci est procréatif [...] »²⁰⁹. Sur ce point, le loup même ne serait que l'avatar symbolique d'une grand-mère en train de s'ensauvager, dépouillée de ses attributs féminins et qui voit son corps se masculiniser ou devenir bête sauvage, se couvrir de poils. La féminité est maintenant l'apanage de la jeune fille.

Déjà au cœur d'un univers dominé par le *saltus* tel qu'analysé dans notre premier chapitre, Denise, dans ce passage, ne traverse peut-être pas la forêt symbolique des contes populaires, mais le chemin qui mène à la maison des Chédru en est un des plus intéressants et relève bel et bien d'un *saltus*. Accompagnée, on l'a dit, par sa mère²¹⁰ (dont le caractère sauvage, associé à la lune rousse, a déjà aussi été démontré, donc son impossibilité – ou son refus – d'initier sa fille ou de la laisser se faire initier. Qu'elle l'accompagne chez la « grand-mère » Chédru et s'éloigne du schéma du conte est tout à fait cohérent), elle apporte à la vieille impotente « du café, des biscuits [et] un flacon de calva »²¹¹. Notons brièvement que dans la tradition populaire, deux items étaient livrés par la jeune fille à sa grand-mère. Selon les régions, du pain, une galette, un gâteau et un autre produit généralement associé à un produit laitier : beurre, lait, crème ou fromage. Tous les aliments, devons-nous le préciser, étaient confectionnés par la mère. Ici, madame Lesur prend dans son commerce des produits

²⁰⁸ Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 33.

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ Elle est en fait le chaperon, celle à l'œil vigilant qui permet à la jeune fille de sortir de chez elle. Voir l'analyse d'Anne Monjaret, *op. cit.*, p. 132.

²¹¹ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 41.

déjà préparés, brisant encore là le cycle féminin traditionnel. L'alcool, troisième item non-orthodoxe, est aussi présent pour rappeler les ravages qu'il fait dans la communauté. Le chemin qu'elles empruntent est parsemé d'obstacles et marque bien la coupure des deux mondes car, même si le même ensauvagement les gouverne, la traversée apparaît pleine de périls. Elles se retrouvent dans un véritable *saltus*, plus ensauvagé que le café-épicerie, puisque la civilisation semble, littéralement, y avoir été abandonnée : « Rues de travers, sans trottoirs, avec des choses qui traînent au pied des murs, linges en boules terreuses, crottes de chien séchées, de toutes les formes, débris de vaisselle²¹². » La route est peu praticable et la souillure partout, les déjections en étant l'expression la plus tangible, mais aussi ces morceaux de vaisselles qui viennent témoigner, de la part des habitants, de l'abandon de la culture, l'ensauvagement commençant dès lors que la cuisine – et les opérations culinaires qui y sont effectuées – est désertée. La nature des provisions que les Lesur apportent aux Chédru est ainsi parfaitement cohérente.

Arrivées dans la pauvre mesure, accueillies par le mari, la première vision annonce le caractère ambiguë de la scène :

Dans un grand lit, une femme toute jaune nous regarde venir fixement. Et puis sa bouche s'ouvre, elle étouffe, elle rigole, elle n'arrête pas de rigoler en grappillant son drap et je vois deux dents accrochées en haut, un jeu d'osselets J'ai l'impression qu'elle va se mettre à sauter, à faire des galipettes sur son lit, à se fourrer tout au fond, pour qu'on s'amuse à la chercher tellement elle paraît heureuse²¹³.

Vision carnavalesque que cette femme mourante dépeinte comme un clown, qui n'a plus sa tête, qui sombre dans une folie qui la ramène à l'enfance, gamine dans le corps d'une vieille, mais qui la reconduit aussi de la culture à la nature. Comme vous avez des dents ridicules, grand-mère. Le loup n'a rien de menaçant, même s'il reste un monstre, mais il invite quand même à voir ce qui se cache sous le drap :

Vite, elle relève sa chemise, un trou énorme, tout noir, la viande a été aspirée à l'intérieur [...], il va sortir quelque chose d'effrayant, un crabe logé sous des

²¹² *Ibid.*

²¹³ *Ibid.*

replis, des fourmis comme on en trouve au fond des sacs de sucre. Et c'est tout à coup une odeur de pet, de chou en train de cuire²¹⁴.

La grand-mère a déjà été mangée. Le loup est passé. La vieille n'est pas couverte de poils, elle est plus qu'ensauvagée, elle est corrompue, en putréfaction, et aucune petite fille n'a pu, en accord avec l'analyse de Verdier, en faire son initiatrice sexuelle ou à tout le moins, suivant la morale de Perrault, se faire dévorer pour illustrer la dangerosité des hommes. À moins que pour Denise, son destin de femme ne soit justement projeté dans ce corps mangé de l'intérieur, future jeune femme dévorée par son propre ventre. Baignant dans ses déjections, « la vieille frétille, en remontant encore sa chemise. Entre ses cuisses s'étend une grande mare de pisse séchée, avec des dessins plus roses au bord, des broderies passées²¹⁵. » L'art culinaire et l'art de la couture réunis dans une vision cauchemardesque, l'odeur nauséabonde d'excréments rappelant la cuisson du chou et les motifs de broderies, faits d'urine. Une vision qui est là pour rappeler, encore, l'initiation manquée de Denise, mais qui annonce bel et bien son avortement alors que plus tard, la sonde au ventre, elle se remémorera une autre scène de son enfance :

Comme la chatte des voisins qui venait faire ses petits dans mes draps, les miens seulement, en cercles rosés et odoriférants. « Elle se vide, c'est la fin », dit ma mère quand elle revient de chez une vieille. Personne n'est venu pour moi, il faut vider toute seule le petit sac de haine, rougeâtre, le loupé d'avance²¹⁶.

Pour l'heure, le loup a raté sa chance. Une petite fille bien téméraire était prête à le suivre. Mais en fait, elle n'a déjà plus besoin de lui. On l'a vu, la *domus* ensauvagée lui a déjà tout montré, elle a grandi avec les loups, les ivrognes du café.

Car l'avertissement servi à la jeune fille par la vieille n'est pas entendu (ce sont des « malheurs lointains qui ne [lui] arriveront jamais parce qu'il y a des gens qui sont faits pour, à qui il vient des maladies²¹⁷ », écrira-t-elle plus loin). Au contraire, Denise est persuadée d'être supérieure à ces manants et ainsi, de pouvoir faire ce qui lui plaît, de laisser ses pulsions la guider. Devant une étagère remplie de bouteilles vides, alors que sa mère discute

²¹⁴ *Ibid.*

²¹⁵ *Ibid.*

²¹⁶ *Ibid.*, p. 181.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 45.

avec le père Chédru et que la vieille semble dormir les yeux ouverts, comme morte, Denise est prise d'une envie d'uriner. La scène est extrêmement connotée, l'initiation sexuelle se passe ici et s'éloigne des motifs du conte que l'on connaît :

Je suis déjà à l'autre bout de la pièce, devant deux étagères bourrées de bouteilles, de toutes les tailles, à vin, à sirop, à eau de Cologne, avec des ouvertures minuscules où je n'arrive pas à glisser le petit doigt. Des plates avec un gros capuchon, des longues, des vertes surmontées d'un bourrelet. Il y en a une, presque ronde, le petit cou s'agrandit vers le haut, se retrousse au-dehors. Toute froide. J'ai enlevé la poussière et je souffle dedans jusqu'à la rendre blanche de buée. J'ai une envie brûlante de faire pipi. Il ne faut pas qu'on m'observe. Je me retourne, la vieille me fixe de ses yeux plats, elle sort ses deux dents, elle recommence à rigoler en secouant la tête, je ne sais pas, je crois qu'elle a dit en se mangeant l'intérieur des joues « c'est bien, ça, tu joues, c'est bien ça ». Est-ce qu'elle a deviné ? Peut-être qu'elle a déjà fait la même chose, dans une bouteille, qu'elle a envie de le faire maintenant. Les dents tremblotent, la langue se loge au milieu... Mal à l'aise, avec ma bouteille entre les doigts, et la vieille qui a peut-être tout compris²¹⁸.

La forme phallique des bouteilles, la curiosité de la jeune fille devant leurs différentes morphologies et surtout, cette envie pressante d'en porter une à son sexe pour se soulager, cela sous le regard approbateur de la vieille femme qui remue la langue et qui, elle, ne peut plus se soulager que dans son lit, seule, figurent la transmission de ce pouvoir féminin, celle de la connaissance liée à la différenciation des états et des sexes. L'envie d'uriner renvoie ainsi aux menstruations, au pouvoir de procréer et donc, à la sexualité. Mais la bouteille glisse des mains de l'inexpérimentée, vole en éclats, en morceaux de « fleurs brillantes »²¹⁹. Si elle se garde de ramasser les morceaux, laissant faire sa mère, et qu'ainsi elle ne se risque pas à faire couler son sang en s'y coupant, il en sera autrement dans quelques pages, cette fois avec de véritables roses. L'initiation est en cours, mais pas achevée²²⁰. Ne reste qu'à se réfugier dans la cour qui offre tout à coup la perspective d'un univers domestiqué, où l'ensauvagement, au contraire de la maison, a été repoussé : « Sur le mur de la cour

²¹⁸ *Ibid.*, p. 42.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 43.

²²⁰ Notons que dans la tradition orale, le petit chaperon rouge se sauve du loup en prétextant, elle aussi, une envie d'uriner. Parvenue à une rivière, ce sont des laveuses qui la font traverser sur leurs draps et qui noient le loup lorsqu'il arrive au milieu du cours d'eau. L'initiation du chaperon est alors accomplie, les laveuses étant celles qui mettent au monde les nouveau-nés, des femmes qui aident à passer. (Voir encore à ce sujet Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 54-55).

s'adossent des cages à lapin grillagées, sur un autre mur une pile de bois coupé monte en échelle. Il y a aussi un poirier en espalier, trois, quatre, cinq poires seulement²²¹. » L'envie pressante qu'elle avait disparaît, ce sont maintenant les poires qui lui font envie. Sûre de son bon droit sur ces manants que ses parents nourrissent, elle va croquer le fruit défendu et laisser le trognon aux lapins domestiqués :

Qu'est-ce qu'il dira le vieux si je lui fauche une poire ? Rien, il n'osera pas, avec ce qu'on lui a apporté [...] J'ai le morceau dans la bouche, plus amer que je l'aurais cru, la poire est restée pendue avec son trou au beau milieu. Il pensera que c'est un gros merle. On voit mes dents en dentelle tout au bord, il vaut mieux la manger en entier. Bien fait, ça leur apprendra²²².

Elle est Denise Lesur, et pas Denise Chédru. Toute puissante, encore. Devant la cage à lapins, elle se voit offrir un choix : la geôle de l'en-domestication ou la liberté. Elle décide de faire fi des règles. Elle est peut-être incapable de travaux de couture, mais elle est capable de se faire dentellière en croquant le fruit défendu. Ce geste, toutefois, n'a plus rien à voir avec celui, créatif, des couturières : Denise détruit, son pouvoir d'ensauvagement est grand. Une autorité, donc, qui pallie à l'acquisition d'un savoir-faire et d'un savoir-être valorisé par la société. En regagnant le café-épicerie, réintégrant son milieu après cette initiation détournée, elle repense à la vieille et associe maintenant la jambe trouée et le pus qui en sortait aux bonbons pleins de sucre coloré, au caramel des roudoudous, ce même sucre qui lui coulait dans la gorge lorsqu'elle écoutait les ragots sexuels des voisines. Tout corps féminin, même en décrépitude, la renvoie à son propre corps, à sa propre sexualité, à sa gourmandise, sa jouissance, sans retenue : « Le monde était là, en mille morceaux de faim, de soif, d'envies de toucher et de déchirer, attachés ensemble par le petit fil tenace, bavard, moi, Denise Lesur, moi²²³... » Elle brode d'un fil solide son chemin sur ses envies. Elle sera bientôt une jeune fille en fleurs.

²²¹ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 43.

²²² *Ibid.*, p. 44.

²²³ *Ibid.*, p. 46.

2.3.3 Piquer la poupée

Le retour au café, après cette initiation problématique, continue d'offrir de multiples épisodes aux connotations sexuelles. Denise fait main basse, par exemple, sur la soupe au hareng mariné de son père, « [...] emporte au creux de la main la laitance crémeuse et fragile, brodée de filets rouges... [...] l'arrose ensuite de café au lait refroidi dans un verre, protégé par son petit couvercle de peau qui s'enlève comme du papier mouillé [...] »²²⁴... L'opération de la défloration est encore suggérée, tout comme l'est la semence masculine et le sang menstruel. L'homme/père n'y est alors pas menaçant, ce qui n'est pas le cas des hommes qu'elle a vus dans un spectacle auquel elle a assisté quelques années plus tôt (elle avait cinq ou six ans, précise-t-elle), à la fête foraine, et dont elle se souvient à ce moment précis du récit :

C'était à la kermesse, on avait vu une scène de théâtre, on y avait posé une grosse boîte d'argent. J'étais contre mon père et ma mère. Une femme avait dansé, souri, hop, elle s'était fourrée dans la boîte. Des hommes avaient fermé le couvercle et s'étaient mis à crever le carton à coups de sabre, une vraie pelote d'épingles. Je n'arrive pas à me rappeler si on l'a vue sortir. Des couteaux qui s'entrechoquent, droit sur le ventre, de biais dans les reins, toutes les pointes rejointes au-dessus des poils²²⁵.

La symbolique de la scène se passe de commentaires, mais soulignons seulement l'allusion, encore, aux travaux d'aiguilles : celle qui a accédé au statut de femme se fait littéralement transpercer par les épingles, elle en est même le support, mais passe en même temps du côté des aiguilles/sabres. Une confusion qui s'explique parfaitement : la jeune fille qui interprète la scène ne peut pas encore faire la différence entre le langage des épingles et celui des aiguilles, celui de l'initiation à la sexualité et celui de la sexualité²²⁶. Pourtant, sans même voir ce qu'il advient vraiment de la femme cachée dans la boîte, la petite fille complète mentalement l'opération symbolique, imagine, dans une logique sexuelle, où se plantent les lames. Toutefois, telle une poupée de chiffons, une pelote à épingles, littéralement, son sang ne coule pas. Cette mise en marge de la réalité que constitue le spectacle, cet instant suspendu

²²⁴ *Ibid.*, p. 48.

²²⁵ *Ibid.*, p. 49.

²²⁶ Anne Monjaret, *op. cit.*

dans le temps n'est pas mené à bien : la petite ne se souvient plus si elle a revu la femme vivante. L'ordre a-t-il été rétabli? Une scène qui frappe l'imagination de Denise, mais vite démontée par les parents : « J'avais peur en revenant rue Clopart, ils me serraient la main. "C'est des blagues tout ça, t'en fais pas..." [...] Je les crois²²⁷. » La réalité n'est qu'un jeu, finalement, où l'on peut « faire semblant », sans conséquences véritables. L'homme a été quelques instants perçu comme le bourreau, mais sa lame n'est pas véritablement menaçante. Le sort de la femme mise en marge, sa liminarité, n'est aussi qu'une illusion. La femme transpercée est saine et sauve. Denise peut sans danger trouser son propre corps, aller à la rencontre des aiguilles, quitte à brouiller les étapes.

2.3.4 Qui s'y frotte veut s'y piquer

Denise est depuis longtemps, on l'a vu, attirée par ce qui pénètre le corps. Dans l'économie du récit, il s'agit d'une autre scène qui nous mène directement, par la thématique des épingles et des aiguilles, au dernier conte populaire qui guide, en filigrane, l'initiation sexuelle de Denise : la « Belle au bois dormant ». Fixé, lui aussi, à l'écrit par Perrault et les frères Grimm, le conte a des origines et des versions diverses. Retenons celle de Perrault que les Français connaissent mieux. À sa naissance, une princesse se voit jeter un sort par une mauvaise fée : le jour de ses quinze ans, elle se piquera à un fuseau et mourra. Une autre fée renverse l'issue fatale et transforme la malédiction mortelle en sommeil de cent ans. Malgré les précautions des parents qui ordonnent la destruction des fuseaux du royaume, la princesse en trouve un et s'y pique. Plongée dans un sommeil profond, isolée du monde par une haie d'épines qui entoure le château, ce n'est qu'une fois les cent ans passés qu'un prince peut s'approcher d'elle et, d'un baiser, la réveiller. Les noces suivent, mais quelques années plus tard, raconte l'auteur français dans un épisode absent du conte des frères Grimm, la mère du prince profite de l'absence de son mari et de son fils pour ordonner à son cuisinier d'apprêter

²²⁷ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 49.

ses petits-enfants et sa belle-fille. Ceux-ci sont sauvés par l'ingéniosité de l'employé des cuisines et le retour inopiné des hommes de la famille²²⁸.

On reconnaît d'emblée les thèmes de la nature, et particulièrement d'une nature sauvage qui prend le pas sur la civilisation, une nature envahie d'épines, celles-ci figurant du même coup les travaux d'aiguilles féminins dont nous avons parlé et que vient explicitement convoquer le fuseau servant à filer : « À quinze ans, les filles se piquent le doigt; le jour de leur mariage, elles sont couronnées d'épingles, comme si leur accumulation rituelle, ce jour-là, marquait le moment où toutes vont tomber [...] C'est l'histoire de *La Belle au bois dormant*²²⁹. » Dans le roman d'Ernaux, la jeune Denise poursuit son initiation telle une malveillante héroïne de conte de fées en allant, avec les enfants du quartier, saccager le jardin d'une voisine – le sien devenu trop étroit pour ses jeux –, traversant ainsi un autre seuil et se laissant guider, toujours, par ses envies :

Mais la cour se rétrécit, le soleil tombe derrière le mur, nous avons envie d'autre chose. Nous descendons la rue Clopart. Cent mètres plus bas, on invente une lancée de confetti avec les minuscules pétales d'un massif de roses pompons, des fleurs riquiqui. Les gars secouent les rosiers à pleines mains. Une vieille sort doucement, elle nous regarde, elle ne sait pas quoi dire. Elle répète « là, là... » C'est la rigolade, elle est marteau, la vieille²³⁰!

Comme la Belle qui explore le château et découvre le seul rouet du royaume, Denise emprunte un chemin interdit qui la mènera tout droit à son apprentissage de la sexualité. La scène offre tout d'une initiation « à l'envers » : les confetti ne sont-ils pas ce qui attend les mariés à la sortie de la cérémonie nuptiale? Qu'elle ait croqué le fruit chez les Chédru avant de se confronter aux fleurs et à leurs épines en dit aussi long sur les séquences initiatiques qui, chez la jeune Lesur, sont brouillées. Ne soyons pas ainsi étonnés si la suite renvoie au motif qui, justement, nous intéresse, celle des épines et du sang : « J'ai chaud d'avoir arraché

²²⁸ Notons que dans la version des frères Grimm, le conte se termine sur le réveil de la princesse, mais aussi celui de toute la cour. Chacun reprenant ses activités – c'est surtout sur la cuisine que la narration porte son attention avec le processus de civilisation qui renaît grâce au feu qui se rallume et au rôti qui se met à rissoler de nouveau, victoire de la nature sur la culture – c'est le signe que la collectivité est sauvée, l'ordre des choses est rétabli, la liminarité a été vaincue en même temps que le danger lié à la sangle féminine.

²²⁹ Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, op. cit., p. 251.

²³⁰ Annie Ernaux, op. cit., p. 83.

des fleurs, mes doigts piquent et saignent, ma robe n'a plus de couleur²³¹. » La fausse petite mariée a souillé sa robe et fait couler son sang, signifiant son entrée dans la nubilité, s'est piquée le doigt sur les épines des rosiers, la rose étant le symbole des jeunes filles : « Les plantes et les fleurs associées aux jeunes filles ne renvoient pas à n'importe quelles variétés, elles doivent, semble-t-il, piquer comme l'épingle²³². » Que la Belle au bois dormant soit appelée, selon les versions, « Rose épineuse », « fleur-d'Épine ou « Rose d'Épine » n'est pas fortuit, ni le fait que l'on désigne les menstruations par l'expression de « tante Rose »²³³. Cette fleur symbolise la virginité des jeunes filles, les épines la protégeant des prétendants trop entreprenants. Une fois piquées, elles sont ces jeunes filles en fleurs, mûres pour le mariage, pour les aiguilles, prêtes pour leur nouveau statut. Denise, forte de son ensauvagement originel, n'a que faire de l'ordre des étapes qui ponctuent le cycle de vie féminin, des rites établis par les communautés depuis des lustres et qui garantissent à celles-ci le contrôle du corps féminin. Dissipée, indisciplinée, elle dévoie le rite et prend le chemin qui lui plaît.

Denise n'a que faire non plus de la vilaine sorcière qui, à sa fenêtre, lui lance sa malédiction : « Quelle conne ! » C'est parti tout seul, les gars crachent leurs gros mots, vieille gaga, nouille, enclée, et elle, elle s'en va à reculons, ferme sa porte au verrou. On la voit réapparaître au carreau. Tout à coup, sous ses yeux de poule, elle tire son énorme langue, violette²³⁴... » Figure monstrueuse, la grimace est la seule arme, le seul pouvoir de la vieille femme devant le méfait dont elle est victime – c'est l'affront fait à la méchante fée du conte – mais elle en acquiert encore plus de force. C'est sa malédiction : la langue violacée rappelle tout au long du récit les déjections des clients, ces « traînées brunes et violettes entrelacées²³⁵ » dans lesquelles patauge depuis longtemps la jeune fille, mais elle présage surtout le fœtus que l'héroïne imagine plus tard dans son ventre : « Une chaleur bizarre s'étale aussitôt comme une fleur quelque part au bas du ventre. Violacée, pourrie [...] Si je

²³¹ *Ibid.*

²³² Anne Monjaret, *op. cit.*, p. 140.

²³³ *Ibid.*, p.122.

²³⁴ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 83.

²³⁵ *Ibid.*, p. 24.

voulais, je vous amènerais le petit cadeau, la surprise de la fête des mères à retardement. Violet, informe²³⁶ ».

L'organe charnu annonce aussi la suite de la scène, alors que Denise fait pour la première fois l'expérience directe du corps des garçons. Car maintenant « en fleurs » (« on rentre triomphalement, des roses partout, dans le cou, dans la robe, jusqu'à la ceinture²³⁷ »), l'initiation étant presque complétée, le passage de la jeune fille vers le corps masculin est tracé. Dans cette logique du récit d'Ernaux qui prend les contes à contre-pied, la Belle devient le Beau, c'est le prince qui est endormi et c'est Denise qui, toujours munie du pouvoir symbolique, s'occupe de le réveiller :

Michel n'a rien dit mais il nous suit dans la cuisine de Monette. Ses jambes sont devenues noires dans la pièce mal éclairée, la mère a mis les volets. On le tire par la ceinture, par les bras, il se laisse tomber sur le dos, à côté du petit seau de cuivre où goutte le robinet d'eau chaude de la cuisinière. Chacune d'un côté, avec les coudes dans le ventre, le short descend en zigzag... Ventre à l'air. Il reste sans bouger. Espèce de méduse affaissée, qui manque d'eau, livre de sciences nat. à toucher, grosse poignée de chair molle²³⁸...

Nous avons mentionné la présence du four dans cette scène d'exploration sexuelle, ajoutons qu'il représente bel et bien l'échec de l'en-domestication de Denise qui est encore ici souligné alors que, quand bien même elle voudrait réintégrer le rôle auquel on la destine, la fuite d'eau chaude est là pour illustrer le dérèglement de ce processus. Par le fait même, Michel, prince assoupi en même temps que loup velu (que figure la couleur que prend tout à coup ses jambes), est l'objet de toutes les attentions féminines, son sexe étant ce qui doit être cuit : « Nos mains jointes par-dessus "attention, ça brûle !", retirées, glissées par-dessous, pour soupeser, baigneur à tourner dans tous les sens... La méduse aspire l'air, grandit, gonfle, durcit, s'étire sur la peau blanche. Essoufflé, la bouche ouverte... "Laquelle je baise²³⁹?" » Contrairement au chaperon rouge invitée à manger les organes de sa grand-mère, c'est le sexe masculin, méduse apprêtée, qui est symboliquement absorbé par Denise. L'arrivée de la mère de Monette met fin au simulacre de dépucelage, le rite n'est donc toujours pas complété et

²³⁶ *Ibid.*, p. 11 et 149.

²³⁷ *Ibid.*, p. 84.

²³⁸ *Ibid.*

²³⁹ *Ibid.*

renvoie Denise chez elle, encore pleine d'envies : « Je rentre seule, les mains lourdes, nageant dans des épaisseurs de peau molles et dures, des gestes qui grandissent, qui se recommencent, s'emmêlent de doigts, des images trop pleines²⁴⁰. » Les travaux féminins ne sont décidemment pas pour elle, ses doigts empesés préférant manipuler d'autres objets plus plaisants, filer vers d'autres tâches plus volages. L'initiation n'est pas faite, son rôle n'est toujours pas défini par rapport aux femmes plus âgées de son entourage ni à l'égard des hommes. Elle est une jeune fille en fleurs illégitime.

Arrivée à la maison, devant la furie de sa mère, la jeune fille se demande comment celle-ci a pu avoir vent de ses frasques avec Michel. C'est avec soulagement qu'elle apprend qu'on la gronde pour les rosiers saccagés de la vieille sorcière. Mais Denise est déjà ailleurs et aucune bonne fée ne peut plus renverser la malédiction qui pèse sur elle, la leçon des contes populaires n'a pas été tirée. La force d'ensauvagement qu'elle porte en elle met donc en péril le processus de socialisation auquel on soumet les jeunes filles. Les contes traditionnels censés éduquer les enfants sur les passages qui les attendent sont réécrits par ses soins. Rien d'étonnant à ce qu'une fois à l'école, devant la maîtresse qui roule des yeux pour imiter le grand méchant loup, elle affirme : « Les bêtes parlantes, ça ne m'a jamais tellement intéressée. Je pensais qu'elle se fichait de nous en racontant ces bêtises²⁴¹. » Les histoires du voisinage, véritables contes modernes servant à la communauté à régler la conduite des femmes, on l'a vu, ne font que l'émoustiller alors qu'elle se cache pour les entendre, tout comme celles qu'elle peut lire dans les revues qu'achète sa mère et qu'elle détourne à son profit :

L'hiver, assises à une table du café, nous jouons pendant des heures à faire des maisons en dominos, à découper les photos de Confidences pour nous inventer des histoires, à barbouiller de peinture l'Almanach Vermot, en ajoutant, avec des rires en douce d'énormes zizis aux hommes en maillot de bain²⁴².

Tout ce qui devrait participer à l'éducation morale et sexuelle de la jeune fille, la mener vers la voie de l'en-domestication, est perverti par celle-ci. Ne reste à Denise, pour épouser le rôle

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 84-85.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 54.

²⁴² *Ibid.*, p. 69.

qu'on veut lui faire suivre, revêtir la moralité dont on veut l'habiller, celle des jeunes filles respectables, bonnes à marier, que les rites institutionnels.

2.4 De quelques rites imposés

Dans le récit que la jeune fille fait de son parcours, les institutions sont rapidement associées à la loi, à l'invasion des normes dans une vie qui n'en avait, jusqu'ici, peu ou pas. À ce sujet, il est particulier que dans la vie de la jeune fille, aucun des rites cycliques en usage dans les sociétés occidentales (fêtes d'anniversaire, Noël, Nouvel an, Pâques, etc.) ne soient jamais racontés. Ces rites cycliques ont pourtant leur importance : « [ils] supposent un temps circulaire, l'"éternel retour" des saisons et des événements cosmiques; par leur célébration, la communauté tout entière inscrit sa permanence dans la récurrence des phases de l'année ou la renaissance des êtres mythiques fondateurs²⁴³. » Aucun retour au même, à la coutume, pour la petite Lesur, que des rites transitifs, ceux qui

[...] postulent un déroulement irréversible du temps et ponctuent les étapes de la vie humaine, de la naissance à la mort [...] [Ils] marquent toujours la différence irréversible, pour l'individu et les siens, entre un avant et un après, non seulement distincts dans le temps, mais qualitativement différents²⁴⁴.

Dans cette optique, elle considère d'emblée les rites transitifs auxquels elle est soumise comme les moyens mis en œuvre par la société pour dompter son corps et son esprit.

Que des rites précis entourent l'accession aux nouvelles identités ou statuts que ces institutions se proposent d'instituer est, nous l'avons dit, particulièrement intéressant puisque ceux-ci ont pour but de laisser passer ou de retenir l'individu qui s'y engage. Parmi ceux-ci, l'entrée à l'école constitue dans le roman le premier véritable rite auquel Denise est appelée à se conformer, suivi peu de temps après par sa fréquentation de l'église et sa première communion. Par ses systèmes de comportements et de langages spécifiques propre au groupe, ce passage rejoint bel et bien la définition que nous donnions des rites contemporains, celle

²⁴³ Pierre Centlivres, « Rites, seuils, passages », *Communications*, no 70, 2000, p. 36.

²⁴⁴ *Op. cit.*, p. 37.

établissant que tout rite « [...] sépare l'individu de son ancien statut et l'isole pendant un temps pour le faire entrer publiquement dans le cadre de sa nouvelle condition²⁴⁵. » L'école est, pour la jeune Lesur, une rupture avec le quotidien qui doit l'amener à « s'associer [à un] groupe d'individus communiant aux mêmes principes²⁴⁶. » En ce sens, il rejoint aussi la définition que Bourdieu a donné du rite de passage en s'interrogeant sur sa fonction sociale : celle de séparer ceux qui sont passés par celui-ci, de ceux qui ne l'ont pas encore suivi, ne le suivront jamais, ou qui l'ont échoué. En mettant en évidence le pouvoir de l'autorité qui ordonne le passage et qui sanctionne et consacre la nouvelle identité, le sociologue a parlé, lui, de « promotion statutaire » par les « rites d'institution »²⁴⁷.

2.4.1 Le rituel scolaire

L'école a pour but d'intégrer l'individu à sa société, de la qualifier et de le sélectionner par un processus rituel s'organisant autour du temps (calendrier scolaire, horaire des cours, etc.) et de l'espace (bâtiment, salles de classe, cours de récréation, etc.) et réglant la vie de ses usagers en encadrant leurs mouvements, leurs pensées, leurs aptitudes. En ce sens, de par ses fonctions sociales et symboliques,

[...] l'école délimite et organise un espace séparé et une temporalité différentielle au sein desquels se répètent sous la forme de dispositifs reconnus des gestes et des actes à caractère public produisant chez les participants des transformations en termes de savoirs, de savoir-faire, de positions, tirant leur valeur de leur portée sociale à l'intérieur et à l'extérieur de l'institution²⁴⁸.

L'élève s'acquitte de ses tâches, se plie aux rituels, rend compte de ce qu'il a appris et assimilé pour que l'on puisse évaluer son degré d'intégration au groupe scolaire, mais aussi social. L'identité de l'élève devient autant institutionnelle qu'individuelle, la formation reçue,

²⁴⁵ Martine Segalen, *op. cit.*, p. 38.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 42.

²⁴⁷ Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », dans Pierre Centlivres et Jacques Hainard (dir.), *op. cit.*, p. 206-215.

²⁴⁸ Christine Delory-Momberger, « Espaces et figures de la ritualisation scolaire », *Hermès*, no 43, 2005, p. 79.

les connaissances acquises faisant dès lors partie de la construction de soi. C'est, ni plus ni moins, que de rentrer dans le moule, car « [...] l'école institue des figures et des trajectoires idéal-typiques de la réussite scolaire et sociale, pour lesquelles certains savoirs disciplinaires [...] jouent un rôle indicatif et sélectif majeur²⁴⁹. » Dans la perspective ethnocritique qui est la nôtre, l'arrivée de Denise à l'école libre (ses parents ne l'inscrivent pas à l'école communale, mais dans une institution privée religieuse, invoquant sa proximité comme raison auprès des clients qui s'en étonnent) est intéressante puisque c'est à ce moment que la jeune fille est appelée à quitter la *domus* ensauvagée, quitter la marge que constitue son milieu, et à entrer dans la norme, l'espace scolaire, autre espace d'en-domestication puisqu'espace de culture.

2.4.1.1 Rater sa rentrée

L'entrée, justement, est manquée. Véritable rite dans le rite, la première journée d'école donne le ton. Son père apparaît comme le seul acteur présent lors de ce passage obligé, puisque la mère disparaît. D'abord autoritaire devant la petite, il la met en garde : « Faudra bien te tenir, bien causer²⁵⁰. » Dompter le corps par un comportement irréprochable et l'esprit par une langue adéquate. Mais si le père saisit ce qui différencie son milieu de celui de l'institution scolaire, il n'en possède pas les codes. En témoigne la scène où il va reconduire sa fille lors de son premier jour d'école, celle-ci assise à califourchon sur la barre de son vélo, il porte « sa salopette cachée par son veston, les jambes attachées par des élastiques²⁵¹ », passeur de seuils accoutré qui tente de ne pas se faire remarquer. La narratrice de vingt ans, avant même de relater la découverte de cette différence entre son univers familial et celui de l'école, campe déjà cette inadéquation entre les deux milieux par la description de la tenue de son père. Arrivés dans un large couloir aux multiples portes, ils ne savent où aller. Sans guide pour les accueillir dans cet espace étranger, le passeur est perdu, sans repère, et, devant sa fille, est incapable de tenir son rôle, malheureux. Ressortis, passant le seuil une deuxième fois, ratant leur entrée parce qu'arrivés trop tôt, il leur faut attendre et

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 83.

²⁵⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 50.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 51.

suivre les autres élèves pour trouver la bonne porte. La phase de séparation, préliminaire, des rites de passage, celle où l'individu est séparé de son monde symboliquement²⁵², est ici présentée comme un fiasco. Le décalage ne sera jamais vraiment rattrapé.

2.4.1.2 D'un monde à l'autre, deux identités

Si le choc devant ce nouveau milieu n'est pas ressenti de façon négative dans les premiers jours par la jeune Denise, c'est que tout de suite elle essaie de bien faire, se plie aux règles et s'applique studieusement aux tâches demandées, ce qui ne veut pas dire, selon les mots même de la narratrice, qu'il ne s'opère pas chez elle « un dépaysement complet »²⁵³. Sans repère, elle est une coquille vide : « J'ai laissé mon vrai monde à la porte et dans celui de l'école je ne sais pas me conduire²⁵⁴. » Changement d'espace, partie de la marge pour investir le centre, elle tente de ne pas se faire remarquer, essaie de se fondre dans cette nouvelle masse, et cela passe aussi par le langage. Formée aux mots du café-épicerie, à cette langue charnelle et sensuelle habituée à décrire la nourriture et les plaisirs, ivresse de la bouche et des sens, cette langue devient rapidement problématique dans la salle de classe :

Même pas la même langue [...] Pire qu'une langue étrangère, on ne comprend rien en turc, en allemand, [...] Là je comprenais à peu près tout ce qu'elle disait, la maîtresse, mais je n'aurais pas pu trouver toute seule, mes parents non plus [...] Le vrai langage, c'est chez moi que je l'entendais, le pinard, la bidoche, se faire baiser, la vieille carne, des boujou ma petite besotte²⁵⁵.

Deux mondes trop différents pour s'épouser, elle sait d'emblée que la réalité de l'un ne peut s'inscrire dans l'autre : « La maîtresse parlait, parlait, et les choses n'existaient pas²⁵⁶ ». Perte de repères, dédoublement de la personnalité obligé, elle voit jusqu'à son nom se détacher d'elle : « "[...] la petite nouvelle, comment vous appelez-vous?" Denise Lesur, c'était comme

²⁵² « Le principe même de l'institution scolaire [...] consiste à "retirer" les enfants et les adolescents du monde pour les en "instruire" et pour les "instruire" eux-mêmes. » (Christine Delory-Momberger, *op. cit.*, p. 81.)

²⁵³ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 52.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 62.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 53.

²⁵⁶ *Ibid.*

si ça se décollait de moi, j'aurais pu dire Monette Martin, Nicole Darbois, c'était pareil²⁵⁷. » Cet épisode est d'ailleurs immédiatement suivi par un saut dans le temps alors que la narratrice se remémore que l'avorteuse, elle, ne lui a pas demandé son nom. Affirmant qu'elle était prête à en inventer un si cela avait été le cas, l'étudiante universitaire fait le parallèle entre la mise en marge qu'a constitué son entrée à l'école et celle qu'elle vit à ce moment, la sonde au ventre. Qui est, dans ces deux phases de transition, Denise Lesur? C'est que dans les deux situations, c'est le *saltus* qu'elle porte en elle qui ressurgit dans un milieu qui le condamne, se révèle là dans la langue, là dans un fœtus qui vient symboliquement marquer son impossibilité de se détacher, d'expulser son milieu. Comment le faire alors qu'elle affirme, à propos de la langue de son enfance : « [...] les mots qu'on n'a pas besoin d'écouter pour les comprendre, phrases courtes et épaisses [...] Tout était en moi, ronronnant et chaud²⁵⁸. »?

2.4.1.3 Dresser le corps et l'esprit

L'institution entend pourtant bien dompter celles qu'elle accueille et Denise fait, au début, ce qu'elle peut pour se conformer aux règles. La jeune fille y apprend seulement maintenant que son plaisir est jugé sévèrement, que son corps doit contenir ses envies, ses élans, en contradiction avec « [...] cette évocation [...] d'une enfance caractérisée par la liberté du corps et l'exploration du monde par les sens²⁵⁹ » qui marque ses premières années, celles, insouciantes, de la rue Clopart. La primauté de l'intellect sur les sensations et l'assouvissement des désirs est illustrée sur cette courte mise en parallèle : la grande cour froide de l'école, bordée de tilleuls, est comparée à celle ensoleillée de la maison, avec ses

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 51.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 57.

²⁵⁹ Lyn Thomas, *Annie Ernaux à la première personne*, Paris, Stock, 1999, p. 83. Une autre scène est particulièrement révélatrice : souvent en retard à l'école (incapable de suivre les règles, donc, et toujours en porte-à-faux par rapport au groupe), elle décrit son entrée dans la classe et la colère de la maîtresse qui un jour, devant la nonchalance de la petite, lui ordonne de sortir et d'entrer à nouveau un nombre incalculable de fois. La petite ne comprend rien, la classe se marre, et la professeure finit par siffler entre ses dents : « [...] ce n'est pas un moulin ici! On s'excuse auprès de la personne la plus importante quand on est en retard! » (*Ibid.*, p. 58) Denise n'a aucune notion liée aux seuils et des lois qui régissent le passage de ces frontières. Comment en aurait-elle, la *domus* « est » un moulin...

« casiers et cartons odorants, bocaux jaunes et acides de la devanture²⁶⁰. » Oublier son corps, ou, du moins, en réfréner les mouvements, cela va jusqu'à une sorte d'ascèse pour une jeune fille habituée à contenter ses moindres désirs : « À l'école, je ne pouvais pas manger, pas boire, pour aller aux cabinets, c'était toute une affaire²⁶¹. » Oublier ses besoins vitaux, dompter un corps jusqu'ici tout puissant, mais l'esprit aussi : « Il ne faut jamais montrer qu'on rêve d'un bout de saucisson, d'un grand verre de grenadine à l'eau ou que le quat-sous démange à s'y fourrer toute la main²⁶². » Les plus faibles sont ridiculisés : la pauvre Françoise fait dans sa culotte en pleine classe et laisse une tache sous son pupitre, devenant le premier exemple à ne pas suivre : tenir à tout prix jusqu'à la récréation pour accéder aux cabinets. Ceux-ci, dans une description étonnante, se révèlent plus abjects que ceux de la *domus* : devant les murs et la cuvette recouverts d'excrément séchés, la petite regrette la cour et son odeur de « pisse doucement chauffée²⁶³ ». Le portrait qu'en brosse la narratrice est ambiguë puisque complètement antithétique : « [...] les pieds pataugeant dans l'eau, une odeur d'eau partout et de merde, une lessive de merde²⁶⁴. » La petite est confrontée à un autre *saltus*, une souillure qu'elle ne connaît pas, qui n'est pas celle du café-épicerie. Dans cette institution catholique censée lui inculquer les règles d'hygiène, l'amener à dompter les besoins de son corps, les cabinets revêtent un aspect insolite, dichotomique : c'est le lieu de relâchement du corps en même temps qu'espace réglé, sous la loi, puisqu'il faut attendre la récréation pour s'y précipiter et, une fois-là, attendre son tour :

C'est à qui rentrera la première. Au début, j'ai cru qu'elles jouaient, c'était pas possible qu'elles aient toutes envie au même moment. J'ai dit "je veux aller aux cabinets". J'ai poussé les filles. Elles ont ri, j'ai essayé de me glisser entre leurs jupes – et il y en a une qui a crié "ce qu'elle est bête celle-là !" J'avais mal au ventre, j'ai pensé au cabinet dans la cour de mes parents. Après, j'ai compris que les autres filles attendaient aussi, je me suis mise à la queue²⁶⁵.

Civilisation et ensauvagement, propreté et déjections réunis. Mais la pureté doit l'emporter :

²⁶⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 57.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 55.

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ *Ibid.*, p. 56.

²⁶⁴ *Ibid.*

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 56.

Dans l'eau, tout se dissout, toute forme est désintégrée, toute histoire est abolie; rien de ce qui a existé auparavant ne subsiste après une immersion dans l'eau; aucun profil, aucun « signe » aucun « événement ». L'immersion équivaut sur le plan humain à la mort sur le plan cosmique, à la catastrophe (le Déluge) qui dissout périodiquement le monde dans l'océan primordial. Désintégrant toute forme et abolissant toute histoire, les eaux possèdent cette vertu de purification, de régénération et de renaissance [...]²⁶⁶.

La « lessive » permet de circonscrire la souillure et de l'effacer²⁶⁷. Déstabilisée par ce protocole qu'elle ne connaît pas, Denise pense aux cabinets de la cour du café-épicerie et laissée à elle-même, seule des siens, absorbe la loi : « Mon envie était toute rentrée²⁶⁸. » Peur, honte, réfréner les mouvements du corps, le fermer même, pour éviter de souiller un milieu qui se caractérise par sa propreté, son eau purificatrice. Oublier la *domus*.

Les multiples humiliations devant la classe dont elle est l'objet de la part de la maîtresse lui font aussi ravalier tout ce qu'elle peut traîner d'habitudes et de gestes issus de son milieu : « Denise Lesur ! Au tableau ! Denise Lesur pomme sure²⁶⁹ ! » Pomme verte, pas encore mûre, et pourtant, bientôt, pomme gâtée... Sa marginalité est soulignée par ses camarades lorsqu'elles apprennent le métier de son père : « "Café aussi? Il y a des bonhommes saouls alors? C'est dégoûtant! [...] Dans le quartier Clopart? C'est où ça? C'est pas dans le centre C'est une petite boutique alors²⁷⁰!" » Ravalant ses origines devant les autres élèves, elle se tourne vers la maîtresse dans le but de légitimer sa véritable identité : « "Hier soir, le père Leduc était tellement saoul qu'il est tombé sur le trottoir, qu'il a dormi sur sa bouteille." La maîtresse se fige, et pourtant j'aurais bien continué "c'est ma mère qui a dû se payer le nettoyage, il avait dégueulé partout." Elle a changé tout de suite de conversation, la maîtresse [...]²⁷¹. » Croyant accéder à un nouveau statut, la jeune fille se rend compte que même en suivant les règles, elle ne sera jamais du côté des initiées. Le rite capote, ce qu'elle porte en elle et qui la gouverne est plus fort que tout, elle n'aura jamais ni

²⁶⁶ Mircea Eliade, *Le chamanisme*, cité par Mary Douglas, *op. cit.*, p. 173.

²⁶⁷ La même expression servira à décrire plus tard les menstruations, « la bonne lessive rouge » qui lavera ses péchés à chaque mois. Nous y reviendrons.

²⁶⁸ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 56.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 63.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 60.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 61.

la grâce ni la légèreté des autres élèves, ne sera jamais la jeune fille qu'on veut qu'elle soit, la preuve étant cette réflexion de la narratrice enceinte à ce moment de son récit : « La sonde, le ventre, ça n'a pas tellement changé, toujours de mauvais goût. La Lesur remonte²⁷². » La petite reine de l'épicerie, ici, ne gouverne plus rien, elle est « exclue de la ronde des petites filles gentillettes et pures²⁷³. » Mais la jeune fille a d'autres cartes dans sa manche.

2.4.1.4 Jouer le jeu et rester reine

Denise se découvre un vrai talent pour le bluff et c'est ainsi qu'elle accepte peu à peu la dualité qu'elle ressent entre les deux milieux. La vraie vie est sur la rue Clopart, ceci n'est finalement qu'un jeu : « Comme le café-épicerie était plus réel! L'école, c'est un faire comme si continu, comme si c'était drôle, comme si c'était intéressant²⁷⁴. » Le rite ne débouche pas sur une nouvelle identité, au plus reproduit-elle extérieurement les signes de son nouveau statut, mais celui-ci n'est jamais véritablement assimilé. L'agrégation, encore une fois, n'est qu'un leurre, Denise continue de mener le jeu à sa guise : « Dès que je saute du vélo de mon père, que j'entre dans la boutique, les choses, les gens, les paroles me recouvrent à nouveau. [...] Tout consistait à passer tranquillement d'un monde à l'autre sans y penser²⁷⁵. » Elle s'invente d'abord une famille aisée, une salle de jeu de rêve, des voyages lointains qui suscitent l'envie de ses camarades. Mais ce sont les dons qu'elle se découvre pour l'apprentissage scolaire qui lui donne le visa nécessaire pour évoluer dans son nouveau milieu et projeter l'image que l'on attend d'elle, celle d'une jeune fille studieuse et sérieuse qui aurait délaissé la frivolité et déjoué la maldonne de ses origines : « Je commence à être fière de mes dix sur dix répétés [...] Les filles commençaient à être plus gentilles, elles parlaient moins de mon boui-boui de commerce²⁷⁶. » Sa réussite lui permet même de se réapproprier son nom, à le faire se coller à cette nouvelle identité. À l'annonce des résultats, elle est toujours première : « [...] mon nom remplit la classe, liquide dans la bouche de la

²⁷² *Ibid.*

²⁷³ *Ibid.*, p. 68.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 54.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 57.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 69.

maîtresse, recroquevillé sur la figure des filles. C'est moi, moi... et toutes s'aplatissent sous la vague, Denise Lesur [...] ²⁷⁷. » Un nom qui lui faisait honte, mais qu'elle a anobli, elle est « redevenue la petite reine ²⁷⁸. » Elle règne sans partage sur ses deux royaumes.

Jouer le jeu, donc, mais ne jamais laisser l'esprit plier sous la pression de la loi. Le rituel scolaire est un échec : « La scolarisation des corps et de l'espace, les contraintes imposées à l'élève, les modes de communication avec les enseignants sont autant de voies pour inculquer au jeune son "métier d'élève". Les limites de l'efficacité rituelle se mesurent au nombre d'élèves qui refusent d'incorporer ces consignes, dès lors que la "magie performative" n'opère plus ²⁷⁹. » Le corps est contenu, mais l'imagination s'envole. Elle se découvre, pour cela aussi, un talent : « [...] j'ai mes vengeance, je coupe les nattes, je piétine des blouses à fleurs, je pince des zizis et lentement, je me satisfais par l'imagination ²⁸⁰. » L'imaginaire est débridé, toujours dans un élan de destruction et de sabotage, mais sa toute-puissance est aussi réelle quand elle affirme que la maîtresse lui pardonne tout, retards et bavardages, car elle est la meilleure. Son esprit vagabonde, les fantasmes l'envahissent... :

Je ne me donne même pas la peine d'écouter les explications, sûre de retrouver le fil. Les autres filles s'agitent, gribouillent, empruntent des gommes, des taille-crayons, pendant ce temps-là, je me livre à mon jeu favori. En imagination, je les transforme, les filles, je les manipule, changeant une coiffure ici, une robe là, je fais de Jeanne un garçon, de Roseline, de plus en plus bête la pauvre, un autre garçon, très blond. Je rêve, si l'école était mixte... Nos pupitres s'agrandissent, des tables, des lits à la place des bancs. Les repas nous sont servis en classe. Je ne rentre plus à la maison, nous grandissons ensemble sous l'œil enveloppant et dans la perfection absolue de la maîtresse, bercés d'analyse logique et d'arithmétique, endormis le soir sur nos coussins. Des têtes de petits garçons glissent dans la nuit, les mains tâtonnantes, en chemise de nuit... Si les filles savaient à quoi je rêve... Mais même la culpabilité moite et solitaire pèse moins lourd avec de bonnes notes ²⁸¹.

L'école comme nouvelle *domus*, donc elle aussi ensauvagée. La sexualité peut maintenant faire irruption au sein de l'institution scolaire, tout comme elle domine la *domus* familiale.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 71.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 73.

²⁷⁹ Martine Segalen, *op. cit.*, p. 85.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 63.

²⁸¹ *Ibid.*, p. 73.

Les salles de classes devenues dortoirs, les bureaux mêmes, des lits, où, régnante toujours grâce à ses bonnes notes, elle règne aussi sur les corps des garçons. Plaisirs intellectuels et plaisirs sensuels réunis, les deux facettes de l'identité de Denise Lesur pouvant s'afficher et s'affirmer aux membres d'une collectivité choisie. Car finis les parents et les saoulons du café, elle évolue maintenant avec des gens de son âge qui lui permettront de passer à l'acte au moment voulu, le tout sous la supervision d'une maîtresse dont le seul rôle reconnu et nécessaire, la seule autorité, est de continuer à confirmer sa supériorité intellectuelle sur ses camarades. Si parfois les remords la tenaillent (« j'ai eu honte d'avoir mélangé les jeux sournois des dernières vacances, dans les caves de la rue Clopart, avec le monde limpide, bruisant et léger de l'école, monde pur, où je joue à être pure [...] »²⁸²), les désirs sont plus forts, elle regarde le corps de ses camarades et rêve, en écoutant le récit que fait la maîtresse de la vie de Maria Goretti, « au garçon sauvage et impur que cette idiote a même refusé d'embrasser²⁸³. » Cet être dominé par ses pulsions, elle le reconnaît, voit en lui ses propres désirs, cette même part d'ensauvagement. Elle croit connaître déjà tout de la sexualité et, contrairement à ses camarades horrifiées par l'assaut dont est victime la jeune vierge catholique, modèle d'obéissance et martyre de la vertu, ne rêve que d'exposer en détail l'étendue de son savoir et scandaliser la classe, les « nitouches, les gnangnans²⁸⁴ ».

Son goût de la lecture, son rapport à la littérature, suit le même chemin que celui que son esprit emprunte à l'écoute des mésaventures de la sainte catholique. Des premières histoires qui lui présentent un monde différent du sien, où les codes la fascinent car si étrangers à son milieu, elle s'approprie tout ce que présentent ces récits d'enfants parfaits et de familles rêvées pour s'inventer une nouvelle vie. Mais même une Denise Lesur de fiction traîne avec elle ses envies et son désir de transgression. Les histoires qu'elle s'invente à partir des personnages de ses lectures s'adonnent, avec elle, aux interdits : « Leurs lèvres se touchèrent, ils s'unirent en un baiser ardent. Mes héroïnes connaissent toutes le même sort, quand je les imagine le soir, dans mon lit. Mais elles ne sont pas vicieuses, jamais, moi

²⁸² *Ibid.*, p. 75.

²⁸³ *Ibid.*, p. 74.

²⁸⁴ *Ibid.*

seule²⁸⁵... » La lecture de fictions, comme l'étaient les ragots de l'épicerie et les revues de sa mère, est encore un embrayeur de fantasmes qu'elle peut ensuite transposer dans sa vie, que ce soit celle, chimérique, imaginée à partir de *La Semaine de Suzette*, celle de la parfaite écolière, ou celle de la fille du café-épicerie. Embrayeurs mais pas acteurs, car elle seule peut figurer dans les rêveries les plus explicites²⁸⁶.

Donc, sous le couvert d'une agrégation officielle, en faisant mine de suivre le chemin qu'on lui trace à l'école et d'en accepter les règles, la jeune fille continue de n'en faire qu'à sa tête, évolue seule et, de ce fait, n'est jamais initiée, constitue toujours une menace pour la collectivité qui réussit à en contrôler, pour le moment, le corps, mais pas l'esprit. Le rite ne fait plus autorité, Denise peut le singer et continuer tout de même sa route. Sa réussite scolaire lui permet de poursuivre son ascension vers les études supérieures, mais sa force d'ensauvagement s'affermir du même coup. L'éducation lui confère, par l'admiration qu'on lui porte autant à l'école que dans le café-épicerie, un pouvoir certain, lui ouvre les portes du monde, élargissant son destin à d'autres perspectives, l'amenant à traverser d'autres seuils que personne de son milieu n'aurait rêvé traverser. Mais la sexualité finit par dominer son corps et son esprit et même si celle-ci est pour le moment confinée aux rêveries et aux fantasmes, elle ne tardera pas à s'afficher plus explicitement jusqu'à mener Denise dans les bras d'un garçon, car « les seules choses vraies sont là, celles qu'on sent partout, même entre les jambes²⁸⁷. » La connaissance, le savoir lui permettent de peaufiner son imaginaire érotique, pas à mater ce corps qui la gouverne comme le voudrait ultimement l'institution : « [...] mes bonnes notes et ma place de première [,] c'était ma liberté, ma chaleur, ma carapace²⁸⁸. » Elle développe ainsi une coque, une armure animale destinée à protéger ses organes internes, ce ventre gourmand qu'elle ne cesse de nourrir, ce siège des fonctions digestives qui est déjà le foyer de ses premiers plaisirs érotiques et qui deviendra, bientôt, le siège de la reproduction. La carapace protège ce qu'elle porte en elle, le *saltus*. Là où l'esprit devrait dominer le corps, celui-ci reprend tous ses droits. En refusant la loi de la communauté

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 80.

²⁸⁶ Nous verrons pourquoi au chapitre 3.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 77.

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 73.

dans son corps, le deuxième rite institutionnalisé auquel elle est soumise, la première communion, sera lui aussi compromis.

2.4.2 Une Église à fantasmes

L'acquisition de savoirs ouvre les yeux de Denise sur son milieu, lui permet de comprendre ce qui la distingue des autres, cette charge d'ensauvagement qu'elle porte en elle, lui permet même de pressentir le danger qui la guette, mais pas autant que le fait la morale catholique à laquelle on la soumet dès son jeune âge. L'école contraint le corps à l'immobilité, à l'écoute, et l'esprit à l'apprentissage intellectuel et, parfois, moral. Institution scolaire catholique, il est logique que l'école se fasse l'antenne idéologique de l'Église, mais la petite ne figure pas encore ce que relève de symbolique la présence d'un portrait de sainte Agnès et de son mouton dans la salle de classe. Plus explicite est la lecture de la vie de Maria Goretti, lecture qui a bien pour but d'inculquer aux jeunes filles la méfiance envers les hommes et la sexualité. Mais ce n'est rien face aux diktats rigoureux prônés par le clergé même et dont la petite prendra connaissance à la messe, au confessionnal et à sa première communion.

2.4.2.1 Des cérémonies équivoques

Avant son entrée à l'école, les premières messes auxquelles elle assiste la fascinent. Le cérémoniel, les tenues, jusqu'à cette fumée qui transforme les servants de messe en anges volants. Mais les visions célestes pleines de pureté n'ont guère d'intérêt, et la posture obligatoire qui finit par engourdir les genoux se transforme en « [...] tiraillement dans les cuisses, plaisir et douleur [...] »²⁸⁹, qui amène l'esprit vers des visions moins chastes. En tâchant de se remémorer « [...] la prière d'entrailles, de pêcheurs et de fruits qu'elle aime [...] »²⁹⁰ tout en reluquant le grand garçon blanc, c'est la prière à la Vierge Marie qu'elle détourne à son profit et qui lui permet de combiner sexualité et piété. Rien d'étonnant à ce

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 36.

²⁹⁰ *Ibid.*

que ce soit cette prière de l'Église catholique qui l'intéresse, celle parlant d'un corps de femme, même si pour le moment elle ignore que ce corps vierge féminin est justement le symbole du pouvoir de l'institution et de la coutume sur la vie féminine et ses cycles. Pas étonnant non plus que ce ne soit que cette prière qu'elle retienne, puisque le reste du discours est incompréhensible. La messe en latin ne lui dit rien, même si elle se targue de connaître la chorégraphie qu'on demande aux fidèles d'effectuer pendant l'office : signes au front, génuflexions, etc., elle suit le mouvement et se moque de ceux qui réagissent en retard. Déjà là, le corps est contraint au simulacre, mais la jeune fille, pour le moment, s'en amuse, car si la douleur est proche du plaisir, ces gestes recèlent aussi un potentiel érotique. Lorsqu'elle voit le servant de messe passer comme un saint, elle imagine demander à sa mère de s'asseoir plus en avant la semaine suivante, là où on s'agenouille sur des prie-Dieu rembourrés et « où on reçoit la fumée presque dans la figure²⁹¹ »... Que la scène soit immédiatement suivie de la description d'une visite à la pâtisserie où les sucreries fondent dans la gorge, où la crème jaillie sur la langue, eau plein la bouche, n'est évidemment pas anodin. Il s'agit du même motif qui liaient l'ingestion des bonbons de l'épicerie et les histoires du voisinage, cette même volupté, ce même désir au creux du ventre. Ces pâtisseries sont même mises en parallèle avec l'hostie qu'on ne doit pas croquer, qu'on doit avaler « sans que ça se voie au-dehors²⁹². » Érotisme et corps du christ, tous deux entourés de tabous, mais dont n'a que faire Denise du moment que tout cela nourrit ce ventre qu'elle bénit.

L'église, tout comme l'école plus tard, subit les outrages imaginaires de la jeune Denise. À partir du moment où les servants de messe sont sexualisés, le lieu peut se transformer et devenir le théâtre des fantasmes de la jeune fille :

L'église, je n'ai jamais vu de plus belle maison, plus propre. Si on pouvait y manger, y dormir, y rester tout le temps, faire pipi. On aurait chacun un grand banc pour s'étendre, on ferait du vélo dans les allées, on jouerait à cachecache derrière les colonnes. Il n'y aurait que des copines et des garçons en robe blanche qui nous habilleraient, nous donneraient à manger, s'allongeraient près de nous²⁹³ ...

²⁹¹ *Ibid.*, p. 37.

²⁹² *Ibid.*

²⁹³ *Ibid.*, p. 37.

L'accent est ici mis sur l'espace, celui-là même qui lui manque à la maison alors qu'elle partage sa chambre avec ses parents et le reste de la maison avec tout le quartier. Nouvelle *domus*, espace de jeu peuplé, encore, de jeunes de son âge avec qui elle peut imaginer une promiscuité sexuelle, où les corps peuvent se remplir et se vider sans contraintes, s'allonger côte à côte, où les filles mêmes sont des corps à la merci des garçons. Ce lieu, peut-être le plus fortement soumis au contrôle social, le plus fortement ritualisé aussi, est transformé en lieu de passage, en hôtel, où la loi ne s'impose plus aux corps. Ainsi, la messe comme rite institutionnalisé, répété chaque semaine pour le bien de la communauté, est-il inefficace pour la jeune fille. Tout comme Marie Scarpa le faisait remarquer à propos de l'héroïne du *Rêve* de Zola : « [...] sous couvert d'instruction religieuse, la jeune fille entretient son tempérament passionné et s'éveille à la chair²⁹⁴. » Et rien de mal ici pour elle, l'église est une *domus* qui reste propre, la souillure n'y a pas prise. C'est l'envers du café-épicerie.

2.4.2.2 Repentez-vous qu'il disait

Ces chatouillements au creux du ventre qu'elle trimbale sans vergogne entre la rue Clopart, l'église et l'école, ceux-là qui ne sont pas encore protégés par cette carapace qu'elle revêtira bientôt, sont un jour exposés au grand jour. « Confession! La maîtresse a distribué les papiers "vous avez une heure pour noter tous vos péchés [...]"²⁹⁵. » Le face à face avec l'aumônier sera traumatisant. La liste de ses fautes est longue, beaucoup plus que celles de ses camarades, et c'est presque joyeuse, en tout cas insouciant de ce qui l'attend, qu'elle détaille celles-ci : « Voleuse de sucre, paresseuse, désobéissante, toucheuse d'endroits vilains, tout est péché, pas un coin de souvenir pur²⁹⁶. » Innocente dans cette église dont elle a déjà fait sa maison/bordel, elle ne se méfie pas de l'autre *domus*, sacrée : « L'une après l'autre, [ses camarades] disparaissent, dans la petite maison de bois à deux entrées [...]"²⁹⁷ » Elle l'apprendra, cette *domus* dans la maison de Dieu, c'est celle où s'opère plus que

²⁹⁴ Marie Scarpa, *op. cit.*, p. 43.

²⁹⁵ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 63.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 64.

²⁹⁷ *Ibid.* Deux portes, une frontière : ici, la culture et la sauvagerie ne peuvent traverser le même seuil, se toucher.

n'importe où la Loi, la coutume, l'en-domestication, puisque c'est dans celle-ci que les péchés sont avoués et sanctionnés pour le bien de la communauté et des individus, là où tout comportement et pensée sont jaugés à l'aune de valeurs bien établies. Petite demeure qui, contrairement au commerce des parents, n'est pas ouverte sur le monde, on y disparaît et on s'y retrouve seule devant les yeux glacials du prêtre. Le regard dans cette *domus*-ci n'est plus concupiscent, il est accusateur et le *saltus*, exposé et dénoncé. Le seul défaut qui intéresse le curé est celui concernant la sexualité :

Des garçons ? [...] Tout à coup, il se met à débiter des choses à une allure folle, des choses sèches, grouillantes. Une horrible bête grandit entre mes jambes, plate, rouge comme une punaise, « immonde ». Ne pas la voir, ne pas la toucher, la cacher à tous, c'est le diable qui est dedans, tout chaud, qui me chatouille et me picote, Dieu, la vierge, les saints vont m'abandonner²⁹⁸...

Le rite de la confession, avec cette mise en marge que représente l'aveu et l'expiation qui permet ensuite de réintégrer le monde profane est une révélation pour la jeune fille : quelque chose est en elle qui est mû d'une vie propre, qui lui procure chatouillements délicieux mais dont elle doit avoir honte²⁹⁹. Par ce discours castrateur, ce vocabulaire de l'horreur, c'est l'ensauvagement originel qui la rejoint dans ce milieu propre et pur. Si rien, à la maison et à l'école n'avait pu la dissuader d'emprunter la voie qu'elle se trace lentement, l'Église vient tout à coup lui ouvrir les yeux :

Rien à faire, j'étais rejetée, coupée des autres par des trucs « immondes ». En une dizaine de phrases, les images mystérieuses, les fleurs étranges qui montent le long des cuisses, les mains aux mains accrochées, impatientes, les fouilles suivies de comparaisons avec Monette derrière les casiers, toutes culottes dehors, plus rien, il n'y a plus qu'une pantomime horrible, des gestes « déshonnêtes », des pensées impures. Plus un coin de clair et d'heureux. La bête est en moi, partout³⁰⁰.

Ce qui jusqu'à maintenant était préservé dans le ventre, siège des plaisirs, est exposé au grand jour au point où la jeune fille se sent exclue d'un milieu qu'elle dominait jusqu'à maintenant. Son corps porte la marque de l'ignominie :

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 65.

²⁹⁹ *Ibid.*

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 65-66.

J'avais cru les fourguer d'un seul coup [...] et il m'avait mis le nez dedans, M. l'abbé, il m'en avait couvert des pieds à la tête. J'en suis sortie sale et seule [...] Derrière moi, la classe chuchotait, libre, sans péchés mortels [...] Rien à faire, j'étais rejetée, coupée des autres par des trucs « immondes »³⁰¹.

La *domus*/confessionnal la garde prisonnière de sa morale. Humiliée, hypnotisée par le regard du prêtre, Denise, pour la première fois, revoit les seuils qu'elle a franchis sans y être autorisée, voit son parcours initiatique capoter, puisque « quelque chose de poisseux et d'impur [l']entoure définitivement, lié à [ses] différences, à [son] milieu. Toutes les prières de pénitence n'y feront rien³⁰². » La nouvelle identité, celle que doit légitimer le rite, est impossible pour elle. Elle retourne à son état originel. Pour ce faire, elle revêtira quelque temps après la carapace dont nous analysons la portée plus tôt, protégeant son corps des attaques du monde, garantissant aussi au *saltus* la chaleur du ventre qui le porte. Le corps du Christ n'y tiendra pas non plus.

2.4.2.3 « Dieu, de toute façon, ne peut pas m'aimer »

Jouer le jeu, encore. La comédie de la piété se joue comme celle du savoir : répéter ce que l'on attend d'elle tout en laissant l'esprit s'occuper de choses plus inconvenantes, car ce sont ces pensées qui continuent à l'habiter même après le face-à-face traumatisant avec l'abbé. À quoi bon, jamais aucun rite ne pourra effacer l'ensauvagement qu'elle a assimilé, sa façon d'appréhender le monde et, elle, sa place dans celui-ci. Même pas la communion à laquelle elle est initiée un an plus tard.

La première communion est un rite des plus importants dans la civilisation occidentale catholique puisqu'il est socialement le rite permettant la christianisation de l'enfant et son passage à l'adolescence. Alors que nous avons exposé les dangers qui entourent plus particulièrement les changements physiologiques chez les filles, on comprend ce que cette cérémonie peut avoir de crucial³⁰³. Chapeauté par l'Église, ce passage épouse

³⁰¹ *Ibid.*, p. 65.

³⁰² *Ibid.*, p. 67.

³⁰³ « Pour la collectivité, la première communion est bien un rite de type pubertaire, ce dont l'Église catholique a eu conscience très vite puisqu'elle n'a cessé d'en avancer l'âge (on est passé de

parfaitement les phases du rite : isolée tout d'abord dans une retraite sous la supervision du curé, période de réclusion nécessaire à la mise en marge et à l'agrégation, les communiantes – telles de petites mariées, coiffées avec soin – sont ensuite invitées à accueillir le corps du Christ et mettre sa parole en pratique avant de retourner au monde profane : « La presque jeune fille en robe blanche qui "avale le bon Dieu" pour la première fois, préfigure l'épousée qu'elle deviendra³⁰⁴. » Traditionnellement, c'est aussi, selon Yvonne Verdier, la célébration des règles des filles puisque la cérémonie a lieu généralement au mois de mai, le mois de la lune rousse qui « suggère un rapprochement entre le portrait de la fille en mai, ses qualités de séduction qui s'opposent cependant à une sexualité procréatrice et celui, pareillement chargé d'érotisme, de la fille qui a ses règles, ou mieux, de la fille rousse, puisque la période considérée couvre toute une lunaison³⁰⁵. » L'arrivée des règles, ou à tout le moins leur manifestation symbolique, étape de la vie individuelle indissociable du destin de la collectivité, s'inscrit ainsi dans une période propice du calendrier. C'est véritablement un rite pubertaire.

L'épisode se déroule, dans le récit de Denise, tout de suite après celui des rosiers de la voisine, accentuant encore plus, si besoin était, l'analogie avec le rite pubertaire. La jeune fille imagine déjà une fête d'après les descriptions de « L'Écho de la mode » ou de la « Semaine de Suzette ». Pourtant, faisant fi des traditions, elle rejette le protocole d'emblée, celui de la camarade de communion, puisqu'elle refuse de s'associer avec Monette, sa meilleure amie :

Je n'ai pas regardé Monette. J'étais au premier rang dans l'église, parce que j'avais été la première aux examens de catéchisme. Je ne me suis pas retournée une seule fois, je ne voulais pas que les filles de la classe sachent que je la connaissais, elles auraient été tout de suite fixées. Elle avait son manteau de lapin trop court en plein mois de mai, son indéfrisable en mouton³⁰⁶.

douze-treize ans en moyenne au cours du XIXe siècle à huit-neuf ans maintenant). » (Marie Scarpa, *op. cit.*, p. 168.)

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 168.

³⁰⁵ Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire*, *op. cit.*, p. 71.

³⁰⁶ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 85-86.

La camarade de communion, si chère à la tradition, est méprisée. Monette, contrairement à elle, croit-elle, n'arrive pas à cacher ses origines, en témoignent les analogies vestimentaires et physiques avec les animaux. Même domestiqués, ceux-ci relèvent de la vie sauvage et témoignent de l'impossibilité pour la jeune amie d'assimiler les codes de la civilisation. C'est l'ensauvagement que Denise tente elle de camoufler sous ces bonnes notes qui lui donnent le privilège de frayer avec les plus « évoluées » de ses camarades, au premier rang. Elle tente ainsi d'oublier le regard du curé au confessionnal et surtout, ce qu'il a vu en elle : la bête tapie. La première communion marque ainsi l'une des premières ruptures avec l'enfance : « Je ne voulais plus jouer pour un empire avec les filles du quartier Clopart³⁰⁷. » Ses efforts, dorénavant, seront dirigés vers son nouveau milieu, son nouveau royaume. Premier prix de catéchisme, capable de catégoriser tous les types de péchés lorsqu'on l'interroge en classe – mortels, véniels – elle est « incollable³⁰⁸ ».

Elle ignore cependant dans quelle colonne classer son péché à elle, innommable. Incapable d'identifier clairement tout ce qu'elle pressent de *saltus* en elle, « [...] mélange de sale vicieuse, touche pas à ça, bonbons volés, cassoulet gratté dans les gamelles des ouvriers du chantier, rêveries mollasses pendant l'école [...]»³⁰⁹, elle le garde enfoui jusqu'à ce qu'une fois encore il surgisse et reprenne ses droits : « La tête dans les mains, j'essaie de devenir une sainte. Monette se marre sans doute dans les derniers bancs. Les mains... c'était plein de jus, j'avais cru que c'était de la pisser, c'est à l'odeur que j'ai senti la différence. Rien à faire, moins je veux y penser et plus j'y pense³¹⁰. » Le seul geste de joindre les mains pour la prière lui rappelle les jeux délicieux avec Monette, celle-là même qu'elle tente de fuir à la laissant derrière. La journée ne tournera pas comme prévu. Consciente que la cérémonie à laquelle elle prend part marque socialement un passage vers l'âge adulte, que le rituel de la « petite mariée » est censé encadrer des changements physiologiques importants, elle

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 86.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 87. L'adjectif dans son sens familier renvoie à sa faculté de répondre correctement à toutes les questions, mais nous pourrions aussi nous amuser à faire le parallèle avec cette autre aptitude qui la caractérise, celle de ne pas s'attacher à aucune règle, de ne pas laisser le feu domestique censé la civiliser la fixer définitivement. Cela atteste encore une fois que le savoir que les institutions lui inculquent n'a pas l'efficacité que la collectivité escompte, celle de la socialiser. Elle ne « colle » pas à « sa cuisson ».

³⁰⁹ *Ibid.*

³¹⁰ *Ibid.*

s'esquive au dîner pour aller vérifier sa culotte : « J'ai été regarder si ça ne venait pas, les belles taches rouges sur le jupon blanc. Ça aurait été magnifique... Ça a fait une déception de plus³¹¹. » Cette « lessive rouge » qu'elle attend aurait pu effacer son péché, la rendre pure et apte à recevoir l'initiation que le rite entendait consacrer. Le rouge ne vient pas, ce sera plutôt le jaune.

Au café-épicerie, on dresse les tables et toute la famille fait bombance. La situation dégénère rapidement : la mère hurle, la jupe coincée entre ses fesses; les cousines racontent des histoires vulgaires, volent des bonbons à l'épicerie, se battent avec Denise à coup de cuillère à moutarde. La robe blanche est souillée, une grosse tache jaune s'étend sur la manche. Aux vêpres, l'après-midi, cachant sa tache aux autres et alors que les élèves chantent « un air très haut », c'est la chute :

Je m'arrête de chanter, je suis comme lâchée au fond d'une mare jaune, les lumières, les cierges, le cantique monte en vagues pures, il n'y a que moi sur le carreau, fini le triomphe, Denise Lesur, la première du catéchisme, la supériorité, l'espérance jour de communion idéal, bouquets, cadeaux, ma robe fait camelote, elle est salie³¹².

Elle ne suit pas le mouvement ascendant de ses camarades. Laissée derrière – pis, au sol –, elle les voit clore le rite et s'agréger à leur nouveau statut. Elle, patauge dans la souillure³¹³, celle qu'elle porte et qui maintenant se révèle à tous dans un événement symbolique dont nous avons démontré l'importance. Le moment tant attendu de la communion dérape lui aussi. Devant sa famille abrutée par l'alcool, elle mesure l'ampleur de la catastrophe :

[...] ils pourraient faire attention, se tenir comme des gens bien, pour moi, faire semblant d'être de gros commerçants, des cultivateurs qui en ont, au lieu de se tenir, éparpillés, les bras ballants, comme ceux qui ne vont jamais nulle part.

³¹¹ *Ibid.*, p. 88.

³¹² *Ibid.*, p. 89.

³¹³ Le jaune, c'est tout ce qui marque le *saltus* du café-épicerie : les plaques au fond de la tête de Monette (p. 35), le teint de la vieille Chédru (p. 41), la façade même du café-épicerie (p. 44), ses murs sales, ses bœufs au contenu indéterminé (p. 57), son fromage moisi (p. 105), ses bouteilles de cidre qui explosent dans la cave (p. 182). C'est surtout, on l'a vu, l'urine envahissante des ivrognes et celle dans laquelle baigne la mère Chédru.

C'est à cause d'eux que je n'ai rien senti quand l'hostie s'est collée à mon palais, je l'ai décollée par petits bouts, le péché mortel³¹⁴.

Élevée dans la marge par une famille immobilisée sur le seuil de la civilisation, bras ballants et incapables de quelque ordre que ce soit, Denise Lesur est inapte à effectuer dans les règles les rites sociaux auxquels on la soumet. Ce péché qu'elle abrite et qu'elle ne peut nommer, impossible donc à divulguer lors de la confession sacramentelle en vue d'en obtenir l'absolution, l'habite toujours au moment de la communion et la rend impure à recevoir l'hostie consacrée, symbole d'une union avec le Christ. La désacralisation de toute la cérémonie était à prévoir : « Je ne fais pas une bonne communion, moi la seule, je sais tout le catéchisme, l'archiprêtre a jubilé tout le temps, mais c'est de la frime³¹⁵. » Le rite ne débouche pas sur l'agrégation, elle reste encore imparfaitement socialisée. À quoi bon alors réfréner ce qui est depuis si longtemps naturel ? Rentrés à la maison, la fête se poursuit :

Je m'en étais quand même mis plein la lampe le soir, et j'avais écouté toutes les histoires salées, le souffle retenu, mine de rien, le péché une blague, et j'avais joué encore avec mes cousines dans l'épicerie aux volets fermés. Ma grande cousine m'avait montré ce qu'elle avait dans le corsage. C'était peut-être plus important, plus réel³¹⁶.

Le rite religieux n'a pas de prise sur la jeune fille, son ensauvagement est pour elle plus réel, tangible lorsqu'il s'agit du corps, de ses élans, de sa curiosité. Il n'y a que ce *saltus* qui la gouverne. Les pulsions à assouvir ne se tairont pas.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 89. Notons que l'hostie subit le même sort que ces Jésus de guimauve de l'épicerie qui semblent fermes, mais qu'elle écrase entre ses dents. La désacralisation du corps du Christ était annoncée. (p. 31)

³¹⁵ *Ibid.*, p. 87.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 90.

CHAPITRE III

FRANCHIR LE PAS, CONFIRMER LA MARGE

Les petits cons de la corniche. La bande. On ne sait les nommer autrement. Leur corps est incisif, leur âge dilaté entre treize et dix-sept, et c'est un seul et même âge, celui de la conquête : on détourne la joue du baiser maternel, on crache dans la soupe, on déserte la maison.

Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy*

*« Enterre la hachette, irascible Rouge,
Car la paix est bénédiction », dit l'Homme blanc.
Le sauvage obéit, et enterra son arme
Avec les rites dus, dans le crâne du Blanc.*

Ambrose Gwinnett Bierce, *Le dictionnaire du diable*

3.1 Les rites, et après?

Consciente encore une fois qu'il faut camoufler ce qu'elle porte en elle pour continuer à évoluer dans son nouveau milieu, mais aussi au sein d'une *domus* qui croit qu'elle est agrégée à son nouveau statut, elle opte à partir de ce moment pour la retraite. La guerre est perdue et mieux vaut se cacher pour arriver, au jour voulu, à passer les lignes ennemies :

Au moment de la communion solennelle, de l'entrée en sixième, ça s'est mis à grandir ce sentiment bizarre, n'être bien nulle part, sauf devant un devoir, une composition, un livre dans un coin de la cour, sous les couvertures le jeudi et le dimanche, cachée dans le haut de l'escalier³¹⁷.

Elle se pliera en apparence aux règles qu'on lui impose. Toujours l'esprit gardera son indépendance par rapport à ce que la communauté voudrait lui inculquer en matière de conduite et de morale, les livres, le haut de l'escalier et la chambre sont là pour le rappeler, puisque ce sont les lieux de l'imagination toute puissante, du rêve de fuite. Là où s'active

³¹⁷ *Ibid.*, p. 91.

également cette duplicité qui trompe la *domus*³¹⁸. C'est là qu'elle campera dorénavant, espaces symboliques et physiques réunis, jeune fille liminaire prise dans la marge, dangereuse pour la communauté puisque la bête est toujours tapie, attend son heure. La révolution pubertaire se déplace donc, pour un moment, du corps à la lettre.

De la petite école au lycée, ce ne sont pas les connaissances qu'elle assimile qui l'intéressent, mais bien le pouvoir qu'elles lui donnent sur les autres³¹⁹. Elle le comprend vite, puisque ce sont ses succès scolaires qui, d'abord, rassurent les parents, puis lui permettent un jour de quitter la *domus* :

Mais la fête de l'esprit, pour moi, ce n'est pas de découvrir, c'est de sentir que je grimpe encore, que je suis supérieure aux autres, aux paumés, aux connasses des villas sur les hauteurs qui apprennent le cours et ne savent que le dégueuler. Moi, je fais ma pelote, je tire les fils du cours dans toutes les directions, ni vu ni connu³²⁰.

Par cette métaphore qui renvoie aux travaux d'aiguilles, c'est son destin qu'elle se fabrique en catimini. Épingles ou aiguilles, c'est sans importance, elle n'en a pas besoin, car son fil elle ne fait que l'enrouler pour, à l'inverse d'Ariane, perdre le chemin de son milieu d'origine et se hisser jusqu'à ses désirs. Le train qu'elle imaginait du fond de son lit, le voyage qu'elle rêvait de faire, ce sont les rites qui devaient en tracer le chemin, en être les rails. Mais le train va dérailler et la locomotive, la jument noire, sera bientôt immobilisée³²¹. Pour le moment, les menstruations, souhaitées, attendues, ouvrent ce corps longtemps réprimé et laissent s'échapper la bête. La fête du corps, après celle de l'esprit, peut commencer.

³¹⁸ « Je file dans ma chambre m'affaler sur mon lit, me regarder dans la glace, suivre les lignes d'un livre cinq minutes, commencer ma leçon de chimie, occupations factices pour faire croire que je ne les trompe pas complètement, que je ne suis pas la sale gamine pourrie qui mettra ses parents sur la paille. » (*Ibid.*, p. 129.) La pourriture, nous le verrons, viendra pourtant.

³¹⁹ Le même pouvoir qu'elle utilisera, ultimement, pour revendiquer sa liminarité. Nous le verrons plus loin.

³²⁰ *Ibid.*, p. 174.

³²¹ « La jument noire, elle a déraillé, couchée, le ventre en l'air, attendant les contractions pour dégueuler tripes et boyaux... » (*Ibid.*, p. 28.)

3.1.1 La grande lessive rouge

Nous avons déjà abordé l'importance accordée aux menstrues féminines dans les sociétés, ainsi que leurs portées symboliques³²². L'arrivée de celles-ci à la puberté marque le passage de l'état de jeune fille à celle de jeune femme qu'il est nécessaire d'accompagner dans ce processus biologique et social. Le contrôle par la communauté de ce sang qui s'écoule et, ultimement, du destin de chaque femme, par un lot de pratiques et d'interdits qu'elle doit respecter, est primordial puisque les premières menstrues placent la jeune fille du côté des forces invisibles, elle devient femme et féconde. Les croyances sont fortes – nous avons déjà abordé la relation établie par différentes sociétés entre les cycles lunaires et menstruels – autour de ce sang qui porte en lui l'ambiguïté de la vie et de la mort, mais qu'on associe aussi à l'expiation d'une faute ou de péchés ancestraux. Chassée du paradis terrestre, Ève est la première « initiée », devenue « le réceptacle de forces immanentes, en l'occurrence celles de la nature, qui provoqueront à chaque lunaison le retour du flux menstruel³²³. » La religion catholique a ainsi placé l'impureté du côté des femmes indisposées (leur refusant du même coup tout rôle actif dans les rites religieux, la prêtrise en étant le plus évident), insistant du même coup sur la notion d'expiation pour les femmes menstruées.

Pourtant, à contre-courant de ces croyances, Denise, elle, voit dans l'apparition de ses menstrues et de leur retour régulier le signe d'une pureté renouvelée. Honteuse d'avoir eu des pensées impures et un comportement immoral, elle ne rêve que d'une chose :

Être semblable aux autres, effacer "ça", ce qui est arrivé un jour, en apprenant la grammaire latine. Mihi opus est amico, je ne peux plus lire, ça grossit, le datif avec les verbes, c'est trop chaud, avec les mains, et si ma mère arrivait... Opus est. Délicieux. Cette règle qui ne rentre pas. Peur, ça fait comme de l'électricité, mais maintenant je pouvais continuer, mihi opus est amico. Il n'y a qu'à moi que ça pouvait arriver, sans le faire exprès. Un terrible secret. J'étais perdue³²⁴.

³²² Ajoutons tout de même que « [l]e réseau de prescription et de coutumes curieuses tissé autour du sang menstruel s'étend loin dans l'espace et le temps; tissu solide de relations au monde imaginaire, il survit malgré les apports conjugués de spécialistes démontrant le phénomène physiologique pour l'opposer aux superstitions. » (Jocelyne Bonnet, *op. cit.*, p. 23.)

³²³ *Ibid.*, p. 30.

³²⁴ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 120.

Que cet épisode de plaisir solitaire se déroule lors d'une leçon de latin, langue considérée comme morte, mais toujours active au sein du clergé, symbolise encore une fois l'échec de tout rite religieux chez la petite. Pis, que ces règles « ne rentrent pas », ni dans la tête ni dans le corps. L'écoulement du sang menstruel devient pour la petite le rite mensuel qui vient pallier ses initiations manquées. Les menstrues sont le seul moyen de faire disparaître la souillure qui la caractérise : « Et puis, un matin, la purification, ce qui me rapproche d'autres filles, la joie immense. Depuis le temps que j'attendais, que je croyais que ça les empêcherait de venir [...] Je suis neuve, je suis propre, ma naissance³²⁵. » Le péché est effacé, chaque mois toute pensée ou comportement honteux sera lavé. Elle est son propre Christ, toute puissante, dont le sang coule et expie ses péchés : « Un mois, ce sera long. Et si c'était arrivé juste une fois... Le flot de sang pur est déjà un souvenir vieux de quinze jours et j'ai peur, peur de perdre la grâce des règles dans la secousse du péché. Heureusement, la bonne lessive rouge est revenue régulièrement, à chaque fois, le renouveau, l'odeur de bête chauffée au soleil³²⁶... » Cette rédemption mensuelle ajoute à ce pouvoir déjà acquis à travers son parcours, car si elle sait compter le temps de son corps, elle refusera d'en estimer l'importance et surtout, de mesurer l'impact de son dérèglement. La mère y est peut-être aussi pour quelque chose, elle qui, apprenant que sa fille est indisposée, lui tend un paquet de serviettes sans un mot, refuse d'accompagner la jeune fille dans cette étape, entrave sa socialisation. De toute façon, ce qui importe à Denise, c'est que ce corps fermé par les rites soit de nouveau ouvert. Avec l'écoulement d'un sang qui sent bon la bête libérée, l'ensauvagement qu'elle porte peut espérer s'assouvir pleinement.

3.1.2 Hystérie de la matrice

En associant les menstrues à un dérèglement que la communauté doit contenir, le ventre de la femme est le siège d'une force qui affecte autant son corps que son esprit. Denise ne s'y trompe pas lorsqu'elle veut protéger ce ventre, le nourrir pour suivre ses élans. D'ailleurs, dans l'imaginaire populaire, l'estomac et l'utérus sont directement liés, le premier

³²⁵ *Ibid.*, p. 121.

³²⁶ *Ibid.*

étant le double inversé du second. Rien d'étonnant à ce que les deux se rejoignent dans la narration de l'histoire de la jeune fille, d'abord par le récit de ses plaisirs gourmands, puis de ses escapades sexuelles. Mais tous ces excès présageaient un trouble d'une autre nature, un dysfonctionnement fortement condamné par la collectivité : cette sexualité débridée dont elle rêve, le désir de flirts qui occupe son esprit, est associée depuis longtemps à la folie, à l'hystérie :

Être hystérique, c'est [...] être vouée à un destin singulier où la cohérence d'une vie entière s'inscrit dans les moindres faits et gestes, retenus comme signes de cette non-conformité, même s'ils sont et parce qu'ils sont contradictoires [...] : l'ardeur sexuelle hors de toute reconnaissance sociale, l'amour légitime vécu dans la respectabilité conjugale, les fièvres de l'adultère et les rêveries sentimentales, l'idéalisation romanesque et les élans mystiques³²⁷.

Égarement de celles qui ne se plient pas aux règles de leur communauté, qui « deviennent folles en voyant un garçon³²⁸ », qui ont perdu leur chemin, mal dont le siège est la matrice. L'organe féminin est dérégulé, déplacé dans le corps et agit sur l'esprit qui, comme lui, ne peut être tenu et va se mettre à vagabonder :

La mobilité de l'humeur suscite, à son tour, une mobilité sociale qui, rêvée ou réalisée, introduit toujours ruptures et discordances dans le cours de la vie [...] En chacun des trois registres à travers lesquels elle est appréhendée – un organe féminin, les règles de la bonne tenue féminine, la féminité du sentiment qui va

³²⁷ Giordana Charuty, *Folie, mariage et mort. Pratiques chrétiennes de la folie en Europe occidentale*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 1997, p. 45. À propos de Charuty, empruntons cette observation de Sophie Ménard dans son étude de Zola, une mise au point similaire à celle que nous faisons à propos des concepts liés à l'espace au début de ce mémoire : « Les travaux de Charuty portent plus particulièrement sur la société languedocienne à la fin des années 1970. Certainement entre la société paysanne des Pyrénées languedociennes et celle de Plassans, ce village inventé par Zola situé dans la province française, il y a un écart insurmontable, qui est non seulement celui de la fiction et du réel, mais surtout celui de l'historicité des pratiques et conceptions. Or, si l'ethnologue s'appuie sur l'observation directe, elle puise aussi dans le réservoir des discours médicaux du XIX^e siècle, qui resurgissent dans la coutume et la croyance. » Entre la Languedoc et la Normandie de Denise Lesur, on peut supposer, pour les mêmes raisons, que l'écart est tenu et que l'époque dépeinte dans les *Armoires vides* est très semblable, dans ses pratiques liées à l'éducation et l'initiation des jeunes filles, à celle analysée par l'ethnologue. Il s'agit, à quelques années près, de la même période historique. (Sophie Ménard, « "Les guenilles humaines" ou les aveux du corps poétique de la révélation psychophysique dans l'œuvre d'Émile Zola », thèse de doctorat, Département d'études littéraires/Département de langue et littérature française, Université du Québec à Montréal/Université Paris Ouest, 2011, f. 103.)

³²⁸ *Ibid.*, p. 41.

jusqu'au sentimentalisme – cette maladie se réfère donc à une triple définition de la féminité : morphologique, psychique et sociale³²⁹.

Ce mal, on l'appelle également « mal de mère », puisque la maternité, but ultime de ce contrôle du corps féminin, est compromise et celles qui en sont atteintes, les « femmes du dehors ». C'est la maladie des passions non contentées et la crise est vécue par ces femmes en décalant les étapes qui mènent à leur identité sexuelle – celles que nous avons plus tôt analysées – et leur vie parallèle n'est autre que l'expression du trouble psychique qui accompagne chacun de ces passages. Denise en est un parfait modèle.

3.1.3 La chasse

En seconde, j'ai commencé la chasse aux garçons sans aucune pudeur [...] Le mot qui me plaît le plus, « audace », sec, froid, sifflant, je m'en gargarise en montant la rue Clopart pour aller dans le centre. La dernière villa dans mon dos, tout en bas les murs jaunes à Lesur, je suis sur le sentier de la guerre. Un pas plus lent, les fesses rentrées, le menton en l'air, j'ai lâché tout ce qui m'égratigne, me serre, bouillonne, l'école, mes parents, leurs allées et venues de taupe, tout laissé de côté, balancé sans scrupule : je vais reniflant toutes les traces³³⁰.

Les expéditions en dehors du café-épicerie sont de plus en plus fréquentes. Denise établit son terrain de chasse, marque un territoire à conquérir, elle est ce corps libre parti à la chasse³³¹. Le vocabulaire employé ne trompe guère, non plus celui utilisé pour désigner les garçons qui croisent sa route : « Il y a d'autres proies, solitaires, tout juste accompagnées d'un compagnon toujours falot [...] Proie vacillante, timide. À balayer, petit con, lavette, les roux, ça pue³³². » La bête jauge les qualités de sa proie et s'en remet à son instinct. Elle jettera son dévolu sur un intellectuel, roux pourtant, qui l'entraîne définitivement hors la loi : « On s'est revus pendant cinq mois. Le samedi à quatre heures et demie ou le dimanche à l'heure de la messe

³²⁹ *Ibid.*, p. 57-58.

³³⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 130-131.

³³¹ À l'opposé de la coutume, car c'est le garçon qui doit chasser la fille. L'ensauvagement de la jeune fille passe aussi par cette inversion des rôles.

³³² *Ibid.*, p. 132. Les roux sont dans l'imaginaire culturel liés à la bête. Les femmes rousses, nous l'avons vu, sont elles associées à la lune et à une sexualité débridée.

où j'aurais dû aller. Il faut bien choisir, et la messe sent les vieilles [...]»³³³. » Denise fait ses choix et refuse la tradition, la loi, car ces vieilles, ce sont aussi les modèles et les gardiennes de la morale collective³³⁴. La construction de son identité sexuelle ne se fera pas en odeur de sainteté.

Cette défaillance de la féminité chez une jeune fille qui vit déjà dans un espace ensauvagé ne pouvait se réaliser autre part que dans le lieu symbolique le plus fortement associé au *saltus*, étranger même pour ceux qui vivent déjà en marge de la culture, celui du bois : « On a dépassé les immeubles en construction, le cimetière, on est arrivés dans les herbages clôturés [...] Toujours sur la même route entre deux haies piquantes au bout des immeubles en construction. On a découvert un sentier³³⁵. » Laissant derrière eux la civilisation, ils s'enfoncent dans des contrées inhabitées, inexplorées. Les épines, sauvages, tracent le chemin, mais la jeune fille ne s'y frotte plus, c'est déjà fait, elle a maintenant un corps d'homme à portée de ses doigts. Ainsi, comment résister quand la proie devient en plus une alliée : « Je me sentais toute neuve, faible, écaillée de mes vieux péchés. À deux, dans le petit sentier, ce n'était pas sale³³⁶. » Les garçons et leur corps qu'elle explore, nouveau territoire à conquérir, est, comme les menstrues, associés au renouveau, à la rémission même du péché en train d'être commis. La grande lessive n'est pas loin, alors que plus tard elle souhaite être « récurée de fond en comble³³⁷ » par le sexe des hommes, puis, littéralement, « lavée au sperme³³⁸ ».

Mais la loi guette, et c'est la mère qui veille. N'ayant pas transmis ses pouvoirs à sa fille, cette dernière agit dans la clandestinité. Car on l'a vu, la *domus*, même ensauvagée, ne peut permettre de comportements répréhensibles puisqu'elle est exposée aux regards de la

³³³ *Ibid.*, p. 139.

³³⁴ Giordana Charuty observe que dans certains villages, la fille hystérique est marginalisée par des conduites d'évitement qui vont jusqu'à l'interdit de mariage : « Ce sont les vieilles du village qui font respecter cet interdit qui sanctionne [...] non pas l'excès de sexualité que le défaut de féminité. » (*op. cit.*, p. 66.)

³³⁵ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 136

³³⁶ *Ibid.*, p. 141.

³³⁷ *Ibid.*, p. 170.

³³⁸ *Ibid.*, p. 171.

communauté. Denise, alors même qu'elle y a fait l'apprentissage des corps, ne peut ouvertement y ouvrir le sien à la sexualité. La délation, système utilisé par la collectivité pour faire régner sa loi, est encouragée : « On m'aurait vue ? Est-ce possible que mes promenades au sentier, éblouissantes, se mélangent ici aux paroles marchandes de ma mère, au café au lait couvert de peau ? Je ne vais pas me laisser faire, je ne vais pas laisser entrer ici mon corps dénoué, heureux, ma complicité, ma rousseur. Je nierai, je cacherai³³⁹... » La *domus* est maintenant un lieu où les corps, à l'instar du café au lait, sont protégés, fermés. Le pouvoir que s'est arrogée la petite, symbolisé par sa nouvelle rousseur, jeune fille qui se chauffe à même ses ardeurs, et ce corps qu'elle dit défait de ses liens, ne peut encore se révéler. La loi est plus forte :

Elle rentre dans la cuisine, grise, tourmentée, une tache de gras à la poche. « Qu'est-ce que tu foutais, sale carne, sur la route du cimetière, avec une espèce de galapiat, tu peux le dire, oui ? » Je mens sans souplesse, non et non. D'un seul coup, elle a grincé des dents, les yeux hors de la tête, mon père a piqué du nez dans les patates, ça sort par toute sa figure : « Sainte nitouche ! On croyait qu'elle était gentille, dans nos jupes ! Comme il faut ! On peut se crever le cul pour elle, la salope ! Tout qu'elle a ! » Elle pousse des grognements, elle va me battre, mais le père Forain est en train de poser son sac plein de bouteilles sur le seuil de la boutique : « Va lui ouvrir espèce d'endormi ! » Mon père file comme un rat³⁴⁰.

Le fait que le cimetière soit le lieu choisi par sa fille pour se perdre ne lui échappe pas : c'est un lieu liminaire, qui appartient aux vivants et aux morts. La mère se transforme en furie, son corps se fait monstrueux pour contester l'indépendance sexuelle de sa fille. Même le père est animalisé et fuit la colère de sa femme, abandonnant le navire, la cuisine, pourtant son domaine, renonçant à sa propre autorité. Car la cuisine ne renvoie pas ici qu'au lieu civilisateur décrit au premier chapitre, mais surtout au feu auquel se chauffe la sexualité maternelle. Devant le four, un changement de pouvoir entre les deux femmes s'opère pourtant, car la mère, « grise » tout à coup, s'est fait dérober son feu, sa rousseur. Celle-ci entend bien dominer à nouveau sa fille qui se croyait pourtant libre :

Elle me tourne autour, elle m'interroge : « Qui c'est, ce galapiat ? » Elle triomphe, elle me ridiculise, elle est forte [...] Elle geint, accablée : « Se

³³⁹ *Ibid.*, p. 145.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 145-146.

conduire comme les filles du quartier qui fréquentent à quinze ans ! Toi qu'es à l'école libre, qu'étudies ! » Elle s'affole : « La vieille taupe de mère Lecien, elle t'a vue, elle va se goberger, imbécile ! Ça se croit mieux que tout le monde ! » [...] Elle en pleurait de morale, jamais j'aurais cru qu'elle puisse en avoir tant, pire que les profs, les curés, les Veillées des Chaumières [...] ³⁴¹.

Si les institutions n'ont pas réussi à civiliser la jeune Denise, la collectivité – animalisée elle aussi – et la mère y voient. Les récits de l'épicerie la rattrapent et menacent la réputation de la *domus*. Celle-ci s'ensauvage de la sexualité de sa propre fille, Denise y fait entrer sa souillure :

Elle s'arrête, elle guigne mes chaussures cerclées de terre oubliée du sentier où s'accrochent des barbes d'herbe folle. Elle pâlit, elle va me tuer ! « Au bois ! Au bois ! T'es allée au bois ! » Elle m'a frappée, deux gros coups de poing dans le dos. Le père Forain lorgnait par l'embrasure de la porte. Elle m'a traînée dans l'escalier en hurlant, salope, salope, si jamais, si jamais il t'arrive un malheur, tu entends, un malheur, tu remets plus les pieds ici. Elle m'a enfermée comme la chienne en folie des voisins ³⁴².

Que les souliers de la petite aient été tachés des déjections des ivrognes du café lors de l'enfance importait peu, c'est l'ultime *saltus*, le bois et ses « herbes folles », espaces non-cultivés, la liberté qu'ils suggèrent, la transgression, que la petite traîne dans la *domus* qui suscite l'indignation. Les conséquences sont immédiates : la jeune hystérique est enfermée telle une chienne incontrôlable. La bête qui croyait pouvoir assouvir ses envies a été bien imprudente de se révéler aux yeux de la communauté. Les mesures sont drastiques : la femme du dehors doit être immobilisée.

3.1.4 Hors du temps, hors la loi coutumière

L'initiation des jeunes filles, nous l'avons vu, est étroitement liée au passage du temps. La mère et la communauté veillent à ce que chaque étape soit respectée et que la jeune fille, suivant la coutume, arrive à s'ancrer au rôle qu'on lui a réservé, à fixer sa matrice pour assurer la stabilité sociale. Les tâches données à faire aux jeunes filles, l'arrivée de leurs

³⁴¹ *Ibid.*, p. 146.

³⁴² *Ibid.*, p. 147.

menstrues et les rites auxquelles elles doivent obéir en sont les phases les plus reconnues. Le parcours de Denise est différent. Gardée captive un certain temps dans la maison après l'épisode du bois, elle est appelée, grâce à ses succès scolaires et ses aptitudes, à poursuivre ses études au-delà de ce qui est normalement effectué dans sa communauté³⁴³. Cette dernière va alors perdre de vue la jeune fille et, du même coup, l'emprise qu'elle avait sur elle. En quittant l'espace domestique pour entamer ses études universitaires, elle est hors du temps socialement ordonné de sa communauté, comme elle est hors sa loi. La collectivité ne l'a pas mariée, ne l'a pas retenue en son sein, laisse partir une jeune fille non-socialisée. Ses nombreux flirts illicites autour de la rue Clopart l'ont mise en appétit : « "Allumeuse!" Maintenant ils se tortillent, souffreteux, sur ma jupe [...] Du petit rouquin à l'avant-dernier, je me suis faite plaisir³⁴⁴. » Mais le danger y était trop grand pour espérer aller « jusqu'au bout » et elle décrit en anglais dans un carnet ses batifolages amoureux avec les garçons pour tromper la vigilance de sa mère. C'est donc arrivée à l'université, en résidence étudiante, enfin extirpée d'un milieu qui lui faisait de plus en plus horreur, étroit d'espace et d'esprit, qu'elle investit sans plus de craintes sa nouvelle vie, sans règles ou balises, mais tout en continuant à jouer le jeu de la parfaite étudiante : « À la fac, les disserts et exposés m'installent de manière lumineuse dans mon vrai milieu. Remarques fines, excellente argumentation... Les profs, eux, ils le savent, ils me jugent sur mon moi. Le seul, débarrassé des flaques de vomi au pied des tables [...]»³⁴⁵ » La souillure n'est plus visible et la jeune fille peut enfin suivre ses élans, rôder auprès des hommes sans complexe.

Sortie aussi de l'univers scolaire exclusivement féminin de sa jeunesse, elle va à la rencontre du sexe opposé. La bibliothèque devient alors un lieu de drague idéal, puisque les usagers sont contrôlés à la porte et doivent faire partie de la grande confrérie universitaire, étrangers donc au café-épicerie. C'est là, logiquement, qu'elle dénichera l'homme, celui dont elle rêve depuis si longtemps, celui que son corps appelle. Les trois motifs qui nous ont

³⁴³ « Secrétaire, dactylo, c'est du connu, les filles aux mains blanches, aux ongles rouges, un brin fiérottes. Étudiante, c'est trop spécial, étudier quoi, les lettres, le noir, le brouillard [...] "Elle veut être secrétaire ?" Ils disent seu-creu-taire, mon père leur explique que non, il leur faut dix minutes pour comprendre. J'écoute mon père pour voir comment il se dépatouille. "Elle aime bien apprendre, on va pas l'empêcher, hein ?" ». (Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 16-95.)

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 162.

³⁴⁵ *Ibid.*

intéressés dans le chapitre précédent – éducation, religion et contes populaires – se retrouvent ainsi réunis alors qu'elle décrit son nouveau terrain de chasse :

Des tas de visages porteurs du signe étudiant évoluent dans les mêmes cercles que moi, les amphis, le restau, la cafétéria. À l'intérieur du cercle, un autre petit cercle, étouffé, silencieux, l'église à livres, la bibliothèque, mon grand bonheur [...] Je monte les marches de pierre, je piétine les tapis décolorés, c'est le château de la belle au bois dormant, tout le monde fait mine de dormir derrière les lampes des tables³⁴⁶.

Échappée de sa marginalité géographique, elle passe le seuil et pénètre deux cercles fermés, se retrouve au centre, son point d'attraction. Là où la *domus*, la religion et l'école ont échoué à la socialiser selon leurs normes, elle vit enfin sa propre morale, celle que lui dicte son ventre, celle de la chasse amoureuse. Car comme le reste, église et école de son enfance, Denise ne peut, en ouvrant cette porte, que fouler aux pieds les règles qui y ont cours et faire entrer avec elle l'ensauvagement qui l'habite. Princesse devenue prédatrice, elle ne se conforme pas aux normes, mieux, elle les inverse et, pénétrant dans un château dont les habitants sont prêts à jouer le jeu, va réveiller son prince. Comme elle réveillait, quelques années plus tôt, le sexe de Michel.

3.1.5 Un corps devenu perméable

Ce sera Marc, un petit bourgeois aux airs supérieurs qui réussit à l'humilier quotidiennement par des remarques sur sa gaucherie et ses origines prolétaires. Denise se plaît à se faire ainsi abaisser, forte tout de même de savoir qu'elle peut absorber tout ce qui fait de lui l'être fascinant et intelligent qu'elle admire : « J'accepte, je ne suis pas humiliée par ses critiques. Me taire et profiter, bouffer tout ce qui passe à ma portée, ses goûts, ses idées³⁴⁷. » Surtout, fière de mesurer l'effet qu'elle a sur son désir à lui : « "Ce que tu es salope !" Ta bouche méprisante, cornet pour les bonbons violacés, ta peau de baigneur rosée qu'une petite fille vicieuse a rempli d'eau, laisse tout couler sur moi... Il m'offre la fête³⁴⁸. » À

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 165-166.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 172.

³⁴⁸ *Ibid.*

partir de ce moment, des fluides de toutes sortes envahissent le récit et baignent ou pénètrent le corps.

L'alcool, tout d'abord, qui facilite le passage à l'acte : « J'étais saoule, je savais comment ça allait finir. Tellement supérieur que je ne lui résisterai pas. C'est comme si il était déjà dedans à frétiller. Il faut que tout parte. Ça me fait un peu peur, ça saignera, un petit fût de sang, lie bleue, c'est mon père qui purge les barriques et en sort de grandes peaux molles au bout de l'immense rince-bouteilles chevelu³⁴⁹. » Le sang de la défloration qui a déjà symboliquement coulé lors de ses jeux enfantins n'est plus rouge, mais bleu. C'est la petite reine de la *domus* qui passe du rince-bouteille du père au sexe frétilant de l'amant. Dans les deux cas, un nettoyage, une épuration. Le sang qui coule, l'hymen crevé, le vin et le sang réunis dans la même image de rédemption pour la jeune Denise. Entre les sièges d'une deux-chevaux, la jument noire à laquelle elle s'identifiait dans sa jeunesse refuse définitivement le harnachement qu'on a voulu lui faire porter, délaisse les œillères et s'allonge, corps débridé : « Traversée pour la première fois, écartelée entre les sièges de la bagnole. Le cerceau roule, s'élargit, trop tendu, trop sec. La mouillure enfin, à hurler de délivrance, et macérer doucement, crevée, du sang, de l'eau³⁵⁰. » L'autre grande lessive, croit-elle, alors qu'un processus d'imbibition s'opère.

Elle croit également que le diplôme enfin obtenu la libère de la *domus*, du jugement de la communauté, de son ensauvagement, mais le corps qui vient de s'ouvrir au sexe de l'autre, percé, la place définitivement du côté des aiguilles, mal-initiée, hors-la-loi puisque l'étape du mariage n'a pas été respectée. Elle passe le ruisseau sans l'aide des laveuses et gagne la mauvaise rive :

[...] si j'y arrive, on pourrait peut-être se marier... Pourquoi chialer de bonheur ? « Laisse, Marc, elle est saoule ! » La banquette collante aux cuisses, je macère dans le champ', la peau et par saccades, les ondes chaudes qui s'éparpillent dans le tissu ouaté. Un vrai ruisseau. La chaleur, et comme si mon corps avait senti que ce serait la dernière fois, les serviettes pendues dans le grenier. Je ne pense à

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 170.

³⁵⁰ *Ibid.*

rien. Une pouque vidée, gluante d'alcool, de sueur, d'un flot tranquille et secret. Arrivée³⁵¹.

La perte de sa virginité ne s'est pas faite à l'intérieur du rituel du mariage, célébration qui confirme l'approbation de la communauté, et n'est donc pas socialisée. Femme « avant son temps », dont le corps « sait » déjà. La limite est franchie, culture et ensauvagement cohabitent : « Enceinte, elle a perdu ses frontières, comme si les limites de son corps distendu ne la garantissaient plus de rien [...] Lorsqu'elle perd son sang, elle a comme un écran entre elle et le monde, écran polluant. Par excès d'odeur, la femme indisposée se trouve isolée ; par défaut, la femme enceinte se trouve perméable : désodorisée, elle a perdu son axe³⁵². » Denise compte son destin biologique en même temps que l'odeur la fuit : « Huit jours qu'il n'y avait rien. J'ai eu mal au cœur. Chez mes parents, parce que je choisis toujours ce moment-là pour aller les voir, déballer le vieux linge odorant, on dirait du poisson séché, la preuve qu'ils n'ont rien à craindre pour cette fois, je ne tourne pas mal. Le dimanche, j'ai su que c'était arrivé³⁵³. » La loi la rattrape. Son ensauvagement, caractérisé par son incapacité à faire passer en cuisine les aliments du cru au cuit, les rites de passages n'ayant pas non plus réussi à « apprêter » cette jeune fille rebelle et à la socialiser, la pourriture est maintenant son lot. Autant dans ce qui l'entoure que dans son corps, le suri, la corruption est partout. Le cru a tourné :

Le goût de viande crue m'imbibe, les têtes autour de moi se décomposent, tout ce que je vois se transforme en mangeaille, le palais de dame Tartine à l'envers, tout faisande, et moi je suis une poche d'eau de vaisselle, ça sort, ça brouille tout. Le restau en pleine canicule, les filles sont vertes, je mange des choses immondes et molles, mon triomphe est en train de tourner. Et je croyais qu'il s'agissait d'une crise de foie. Couchée sur mon lit, à la Cité, je m'enfilais de grands verres d'hépatoum tout miroitants, une mare sous des ombrages, à peine au bord des lèvres, ça se changeait en égout saumâtre. La bière se dénature, je rêve de saucisson moelleux, de fraises écarlates. Quand j'ai fini d'engloutir le cervelas à l'ail dont j'avais une envie douloureuse, l'eau sale remonte aussitôt, même pas trois secondes de plaisir. J'ai fini par faire un rapprochement avec les serviettes blanches. Une sorte d'empoisonnement³⁵⁴.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 175.

³⁵² Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 56.

³⁵³ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 177.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 179.

La jeune fille engloutit, avale, dévore, remplit ce corps maintenant béant tout en voulant expulser cette bile qui ne passe pas, confondant tout à fait estomac et utérus³⁵⁵. Ce qui pousse en elle est poison, n'aurait jamais dû faire son chemin jusqu'à la matrice, corps étranger qui révèle l'insoumission de la jeune fille³⁵⁶. Et l'eau de la lessive qui ne lave plus rien, puisqu'il est impossible de faire disparaître cette tache d'infamie inscrite maintenant dans son ventre, elle est, nous le disions, « lavée au sperme ». Habitée depuis son jeune âge à engloutir tout ce qui lui procure du plaisir, aliments préférés et sucreries, elle n'a pas vu venir la fée Carabosse qui veillait et qui vient renverser son « palais sucré du bonheur³⁵⁷. » Le sperme, ultime friandise, cette « résine au parfum de fleur de poirier³⁵⁸ », n'a plus englué que ses mains, il est en elle, lui remonte dans le ventre, la submerge³⁵⁹. C'est trop tard, il n'y a plus de menstrues. Les serviettes qui devraient être suspendues au fil et assurer à la collectivité vigilante la moralité de la jeune fille, restent propres. Le blanc, la loi, triomphe du rouge. Le corps se ferme : « Le nénuphar de caoutchouc commence à me boucher la poitrine, j'allais pleurer de rage³⁶⁰. »

3.1.6 Vider le corps

Recraché à tout prix. Ouvrir le corps à nouveau pour retrouver la pureté, la jouissance. Redevenir la petite reine de son corps : « Comment c'était le plaisir avant, tout se délite, tout est gras. Il me méprise, il m'humilie, je suis prête à dégueuler sur ses cheveux, sur

³⁵⁵ « Une chaleur bizarre s'étale aussitôt comme une fleur quelque part au bas du ventre. Violacée, pourrie [...] Devenue en deux mois une chienne flairante prête à recracher la pâtée dans son plat... vert empoisonné des épinards, rouge mercurochrome des tomates, croûtes suspectes du bifteck grillé. Un goût continu de viandox ranci, à croire que ça se développe dans l'estomac comme un ulcère. » (*Ibid.*, p. 11-13.)

³⁵⁶ Après le mariage, « la première maternité est à la fois le test d'une féminité réglée et le moment privilégié de restauration d'une identité défaillante³⁵⁶. » (Giordana Charuty, *op. cit.*, p. 66.) Inutile de préciser que pour Denise, fille-mère, cette réhabilitation ne peut être obtenue.

³⁵⁷ Voir la comptine populaire « Dame Tartine » que Denise, pourrions-nous dire, « décompose ».

³⁵⁸ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 179.

³⁵⁹ *Ibid.*

³⁶⁰ *Ibid.*

l'oreiller, dans le verre de Martini³⁶¹. » Souhaiter les déjections de la *domus* ensauvagée lui paraît le moyen de revenir en arrière, d'évacuer de son corps ce qui l'a fermé au monde et de souiller ce qui l'a amenée là. Mais rien n'y fait et elle doit envisager le concours d'une femme-qui-aide, comme aurait pu la décrire Yvonne Verdier. Traditionnellement, cette femme prodigue ses soins à deux moments précis : la naissance et la mort : « Sa tâche est bien définie : elle "fait les bébés", elle "fait les morts"³⁶². » Cette figure importante de la collectivité assure le contrôle social des deux étapes les plus importantes de la vie, une tâche qui aide donc à la domestication et l'humanisation. L'avorteuse, face à ces paramètres traditionnels, ne peut être qu'une ignominie, elle qui accomplit au même moment deux fonctions antithétiques. Comment en effet accepter que l'accoucheuse, appelée à laver et habiller le bébé, soit en même temps sa fossoyeuse³⁶³? Ainsi, l'intervention n'est pas seulement illégale, elle est hors de la loi coutumière :

La dé-fête, ça va vite. L'escalier, la rue, le pont, en marchant, une seule perspective, la table de cuisine pour se faire rincer au goupillon par une avorteuse, la trouver aussi, la payer. Sous quel toit se niche-t-elle, la femme noire, l'amie sournoise, la bonne mère, qui trifouille, déboulonne et console... Il m'a fallu deux mois, dans la ville une maison, dans cette maison une pièce, dans cette pièce un buffet, dans ce buffet un sac et puis des instruments, des tuyaux³⁶⁴...

La description est celle d'une autre *domus* ensauvagée, habitée par une femme noire qui y « niche », cachée et secrète, mais aussi d'une nouvelle cuisine et d'un meuble dont l'usage de garder vaisselle et ustensiles est détourné à des fins illicites. La chasse aux hommes s'est

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 86.

³⁶³ Et non pas, comme l'affirme Bacholle-Bošković, parce que « cette chambre du passage Cardinet est simultanément une chambre de mort (du fœtus, de la mère, de sa loi religieuse, de la jeune fille) et une chambre de vie puisqu'y naît la jeune femme. » (Bacholle-Bošković, Michèle, *Annie Ernaux. De la perte au corps glorieux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2011, p. 105.) L'auteure analyse ici la scène de l'avortement dans *Les armoires vides* et dans *L'Événement*. D'abord, elle oublie de préciser qu'Ernaux choisit, dans son premier roman, de camper la scène dans une cuisine, alors que c'est seulement 26 ans plus tard, dans un nouveau récit, que la narratrice/auteure sera couchée dans un lit, dans une chambre attenante à la cuisine de l'avorteuse. Notre lecteur comprendra combien ce premier choix, pour toutes les raisons que nous avons relevées dans cette analyse, nous apparaît des plus signifiants. Ensuite, nous contestons cette analyse d'une naissance symbolique à la vie de femme, d'un passage à la vie adulte, puisque celui-ci aurait dû se dérouler selon les rites que nous avons analysés. Nous y reviendrons dans quelques lignes.

³⁶⁴ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 179.

muée en traque patiente pour trouver celle qui fera retrouver la fête, reculer le temps. Ce temps qui s'est tout à coup accéléré depuis que le cycle constant des menstrues s'est détraqué. Retrouver le rythme biologique et, pour ça, avoir de l'argent, car si la femme-qui-aide ne se fait jamais payer, la femme-qui-défait, comme on pourrait l'appeler, oui, confirmant encore sa vocation dénaturée.

La faiseuse d'anges, amie diabolique, autre fée Carabosse, devient le double de Denise : « Femmes hystériques et sorcière apparaissent ainsi comme deux figures inverses de maternité dévoyée³⁶⁵. » La sorcière, figure de l'inconduite féminine, de la révolte aussi, que Denise surnomme « la bonne mère », filiation abominable, se nourrit dans l'imaginaire collectif des enfants qu'elle fait cuire et apprête à son goût, avec une prédilection pour les décoctions. Que l'opération se déroule sur une table de cuisine n'est pas sans intérêt, puisque la mère Lesur n'a jamais socialisé sa fille dans la cuisine, a gardé le feu pour elle. L'avorteuse, femme dénaturée aux yeux de la morale, prend la place de la mère, mais pervertit aussi à son profit l'espace servant à la préparation et le partage des repas. Symbole, avec le four, de la culture au sein de la *domus*, la table de cuisine devient table d'opération sur le corps féminin, mais opération qui ensauvage la collectivité puisqu'elle brise la chaîne des générations. La cuisinière va renverser le cours du temps³⁶⁶, permettre à la jeune fille de ne pas s'agréger en tant que femme, de rester dans la jeunesse.

La procédure apparaît comme une union sexuelle, mais dont la finalité est évidemment inversée : « La vieille m'a demandé si j'avais perdu beaucoup de sang au dépucelage. Écartier les cuisses, pareil. Ça fera une conclusion de flotte, de lambeaux gélatineux. Toute recrachée, la bave, la sueur, les huit mois de coucherie, à dégueuler par le bas et par le haut. Je n'aurai plus jamais envie de faire l'amour avec lui [...]»³⁶⁷. » L'étrange sabbat apparaît comme une initiation assimilée à la défloration. Ici, c'est la sonde qui ouvrira le corps, dernier élément d'une longue liste de choses ayant traversé, pénétré ce corps, et cette ultime pénétration lui permettra d'expulser les fluides qui commencent, dans la matrice, à

³⁶⁵ Giordana Charuty, *op. cit.*, p. 90.

³⁶⁶ Un des pouvoir symbolique conféré à la femme-qui-aide, affirme Verdier, est d'arrêter les horloges. (Yvonne Verdier, *op. cit.*, p. 102)

³⁶⁷ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 171.

changer d'état, à se solidifier. Cette union sorcellaire lui ôtera, de l'aveu même de Denise, toute envie du sexe de l'homme. Après le salut obtenu à travers l'expulsion des menstrues et l'absorption de la salive et du sperme des garçons, c'est une nouvelle rédemption détournée pour Denise.

L'opération consiste ainsi à « cuisiner » le fœtus, non pas pour le civiliser, bien entendu, mais bien pour le détruire : « "Ça vous chauffera une minute, juste le temps d'enfoncer." Une petite sonde rouge, tout recroquevillée, sortie de l'eau bouillante [...] J'étais sur la table, je ne voyais entre mes jambes que ses cheveux gris et le serpent rouge brandi au bout d'une pince. Il a disparu³⁶⁸. » La vieille s'occupe d'installer dans le ventre de la jeune fille le lien qui la retiendra dans la marge, un fil qui la met définitivement du côté de la mauvaise féminité, travaux d'aiguille condamné par la collectivité, serpent bouilli infusé dans la matrice. L'avorteuse doit s'assurer que la sonde reste en place et bourre le sexe d'ouate. À partir de ce moment, avec les vomissures qui cessent et le sexe qui est obturé, ce ne sont plus les orifices qui sont sollicités, mais bien le corps entier qui s'ouvre et qui commence à laisser échapper ce qu'il contient :

Toute seule à attendre le débordage, à en crever peut-être. Il faudrait faire entrer de l'air froid, ça sent la pomme écrasée. Cette espèce d'eau traverse toutes les fissures du ventre, elle a imbibé la couverture. Comme la chatte des voisins qui venait faire ses petits dans mes draps, les miens seulement, en cercles rosés et odoriférants. « Elle se vide, c'est la fin », dit ma mère quand elle revient de chez une vieille³⁶⁹.

Dans une dernière analogie avec les animaux, Denise confirme son ultime ensauvagement en se remémorant cette chatte errante aux multiples portées, mais aussi en rappelant à notre mémoire la scène de la mère Chédru, confinée à son lit et baignant dans son urine. L'odeur est revenue, mais ce n'est pas celle du sang de la bête chauffée, et les résultats de cette nouvelle lessive sont incertains. C'est une jeune fille devenue déjà une vieille, matrice

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 11.

³⁶⁹ Nous sommes en plein tableau dépeint par Charuty alors qu'elle analyse la figure de l'hystérie à travers les siècles : « Tandis qu'inquisiteurs, juges, graveurs et peintres fixent la figure historique d'une sorcière émergeant de vapeurs bouillonnantes de ses préparations venimeuses, dans le même temps les médecins qui diagnostiquent des suffocations hystériques décrivent des matrices en ébullition d'où s'exhalent, dans tout le corps, les vapeurs putrides du sang menstruel ou de la "semence retenue" qui tourne en venin. » (Giordana Charuty, *op. cit.*, p. 90.)

inutile parce qu'elle a transgressé la loi et qu'elle a abîmé son sexe qui pourrait être mort au plaisir : « Crocheté, bousillé, colmaté, je me demande s'il pourra jamais resservir [...] Je ne jouirai peut-être plus jamais si tout se dégingue à l'intérieur³⁷⁰. » Le *saltus* ne l'a jamais quittée. Ne la quittera jamais non plus.

3.1.7 Immobilisée sur le seuil

« [...] Je suis en transit, dire que je voulais être agrégée, critique ou journaliste. Je n'aurai peut-être pas l'examen de juin, ni d'octobre... Ça partira peut-être de travers... Ça ne sert à rien de travailler³⁷¹. » L'avortement de Denise est en cours au moment où le lecteur se plonge dans le récit de la jeune fille, et n'est toujours pas terminé à la dernière page du roman³⁷². Car le cœur du récit est là, dans cette interruption de grossesse en cours, dans l'attente d'un événement que la narratrice ne racontera jamais. Enfermée dans sa chambre de la Cité universitaire, Denise vit cette immobilisation comme une véritable liminarité, au sens Van gennepien, héroïne captive, bloquée sur un seuil. La phase de séparation s'étant produite lors de la visite chez l'avorteuse, dans cette cuisine, nous l'avons dit, illégale, qui séparait la jeune femme de la communauté, la marge est marquée par l'attente de l'agrégation : « L'individu en position liminale présente des traits spécifiques : il échappe aux classements sociologiques, puisqu'il est dans une situation d'entre-deux; il est mort au monde des vivants

³⁷⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 11-14.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 13.

³⁷² Étonnantes études que celles de plusieurs chercheurs qui soutiennent que le fœtus est expulsé. Il est vrai que plusieurs de ces analyses sociocritiques ou psychanalytiques appelaient ce raccourci pour justifier leurs conclusions. Par exemple, Lyn Thomas n'hésite pas à parler du rejet par la narratrice, à travers l'avortement, du monde bourgeois, alors que Cotille-Foley avance que c'est autant son nouveau milieu que ses origines que la jeune Denise dénie. Siobhan McIlvanney affirme encore autre chose : « [Elle] voit dans cet avortement la fin de l'appartenance de la narratrice des *Armoires vides* au monde ouvrier et le début de son affiliation à la classe bourgeoise, même si le fruit de son union avec un homme bourgeois est expulsé de son corps lors de l'avortement. » (Siobhan McIlvanney, *Annie Ernaux : The Return To Origins*, Liverpool, Liverpool University Press, 2001, p. 165., citée par Barbara Havercroft, « Subjectivité féminine et conscience féministe dans *L'Événement* », dans Fabrice Thumerel (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p. 137.) Pourtant, jamais dans le récit le fœtus n'est délogé de l'utérus, le processus est à jamais suspendu. C'est bien cela qui nous intéresse.

[...]»³⁷³. ». Dépouillée même de son nom, elle attend une nouvelle identité : « C'est comme si j'y étais. Je ne veux pas penser à eux, à leur commerce. Je n'arrive pas à faire un lien entre eux et les murs tout neufs, tout propres ici, le coin de toilette nickel, les étagères à bouquins. Je ne suis pas la fille Lesur ici. Étudiante³⁷⁴. » Ces heures avec la sonde au ventre sont un moment où elle s'« expérimente autre pour devenir soi dans un nouveau statut³⁷⁵ », une « [...] période d'attente [...], celle du basculement, du pivotement, donc du péril. Qu'est-ce que cette attente, sinon un espace-temps d'indétermination et d'inachèvement, un *no-man's land*, un *no-man's time*³⁷⁶? »

La faiseuse d'ange lui avait parlé de contractions, elle les espère : « Depuis hier j'attends, lovée autour de mon ventre à guetter les signes³⁷⁷. » Allongée dans son lit, tous ses mouvements sont statiques : « Seulement me coucher sur le dos, sur le ventre, écarter les genoux, me lever d'un coup de reins, m'asseoir en tailleur, la gymnastique pré-abortum³⁷⁸. » Elle stagne, le temps et l'espace n'ont plus de valeur puisque rien de concret ne se passe : « Toutes les heures, je fais des ciseaux, de la bicyclette, ou les pieds au mur³⁷⁹. » Véritablement immobilisée, toutes ses activités la maintiennent en place. Rappelant les travaux d'aiguilles de l'initiation de Monette, rappelant la bicyclette du père, passeur de seuils, elle imite ces activités, mais est « acculée au pied du mur ». Il est trop tard pour elle : « Rien à espérer. Ça ne partira pas comme ça. Ne plus accélérer, retirer mes jambes du mur³⁸⁰. »

La « cuisson » est lente, c'est le seul mouvement qui s'opère dans cette chambre, et la jeune fille n'y comprend rien : « Qu'est-ce que c'est au juste. Je sais seulement que ça meurt

³⁷³ Martine Segalen, *Rites et rituels contemporains*, op. cit., p. 36.

³⁷⁴ Annie Ernaux, op. cit., p. 15. « [L']invisibilité sociale [du personnage en position liminale] peut être marquée par la perte du nom, par l'enlèvement des vêtements, insignes et autres signes de [son] premier statut ». (Marie Scarpa, « *Le personnage liminaire* », op. cit., p. 28.)

³⁷⁵ Marie Scarpa, op. cit., p. 28.

³⁷⁶ Martin de la Soudière, « Le paradigme du passage », *Communication*, vol. 70, no 1, 2000, p. 11.

³⁷⁷ Annie Ernaux, op. cit., p. 12.

³⁷⁸ *Ibid.*, p. 11.

³⁷⁹ *Ibid.*

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 12.

petit à petit, ça s'éteint, ça se noie dans les poches gorgées de sang, d'humeurs filantes... Et que ça part. C'est tout³⁸¹. » Le sang même qui ne s'écoule plus du corps noiera l'enfant à venir, assurant à la jeune fille la rédemption qu'elle recherche. Peu importe de connaître la nature de ce qu'elle porte dans son ventre, c'est le processus culinaire qu'elle imagine, au conditionnel : « La tête à plat dans l'odeur de la couverture, le soleil qui me cuit des genoux à la taille, une marée tiède à l'intérieur, pas la moindre crispation en surface, tout se passe dans les plis et les replis à des kilomètres [...] Le soleil traverserait la peau, décomposerait les chairs et les cartilages, la bouillie filerait en douceur à travers le tuyau³⁸²... » Denise cuisine pour la première fois, et le temps est définitivement suspendu.

Mais ce temps, n'est-ce pas aussi celui de la mort? Celle prévue par la collectivité pour celle qui transgresse sa loi. Elle imagine que ses parents ne réussiront jamais à cacher à leurs clients l'outrage que leur fille leur fait subir : « Un kyste mal placé, une tumeur, une veine qui a claqué quelque part. Laver tous les soupçons. Ils n'y arriveront pas face à ces petits yeux fouineurs. Je les connais³⁸³. » La loi coutumière imposée par la rue Clopart la suit jusqu'à la Cité universitaire. Entre la vie et la mort, elle choisit. La peur s'installe devant l'inconnu. Puis, il n'y a rien pour l'aider à traverser le seuil : « Le dictionnaire médical que j'ai emprunté à ma voisine de chambre est bourré de détails atroces, de sous-entendus sinistres. Ils s'amusent à faire peur, on ne peut pas mourir d'un petit filet d'air. Les grenouilles pourtant, quand on les fait péter avec une paille... Plutôt crever³⁸⁴. » Ce dictionnaire, porte-parole lui aussi de la morale et de la loi, met la jeune fille en garde, mais elle ne le croit toujours pas. Cette société machiavélique s'amuse à lui faire peur. Pourtant, elle connaît déjà le prix à payer pour ce destin qu'elle s'est choisi. Sa réputation, son honneur sont à jamais souillés, tant rue Clopart que dans l'amphithéâtre où, nauséuse, elle a failli révéler à tous son secret : « La déchéance, c'est ça. Plutôt crever³⁸⁵. » Mais voilà, si le processus pouvait véritablement se déclencher, si le corps s'ouvrait et laissait sortir ce qui lui est étranger, elle serait sauvée, elle arriverait à garder secret le rite qu'elle accomplit, à

³⁸¹ *Ibid.*

³⁸² *Ibid.*

³⁸³ *Ibid.*, p. 16.

³⁸⁴ *Ibid.*, p. 13.

³⁸⁵ *Ibid.*, p. 14.

conserver, à l'extérieur des murs de sa chambre, sa respectabilité : « Me palper, imaginer le moment où ça se déclenchera, un obus, un ballon de foire, un geyser débondé, n'importe quoi.³⁸⁶ » Le salut par les fluides, encore.

Le jeune fille liminaire, bloquée dans sa marge, n'a toutefois pas d'issue. Que le récit se termine justement sur le processus abortif est signifiant, car il n'y a nulle part où aller pour la jeune Denise. Elle se sait à jamais prise sur le seuil, mal-initiée par un parcours qu'elle a voulu indépendant. Que faire après la chambre de la Cité universitaire : « La quantité de choses écrabouillées, celle-là, crochée, crevée, qu'il va falloir recracher toute seule aux chiottes. En eau de boudin. Pour repartir. Où³⁸⁷. » L'absence de point d'interrogation, cette fausse question dont elle connaît la réponse, témoigne de l'impossibilité pour Denise d'échapper à son destin, de reprendre un autre chemin. Elle est bel et bien prisonnière de cette pièce, de ce moment, de ce processus en cours dans son ventre. La sonde à jamais dans l'utérus. La dernière phrase de son récit sonne comme l'ultime prise de conscience d'une jeune fille coincée dans cet entre-deux, entre la vie et la mort. Une mort dont elle ne veut plus. Et ses pensées vont vers une autre femme, une passeuse, celle qui garde les seuils, surveille les entrées et les sorties : « Je ne voudrais pas crever. La concierge est toujours en bas, le dimanche, à la Cité³⁸⁸. » Possible secours, cette concierge garde l'entrée de ce qui est cultivé contre ce qui est sauvage, étranger, mais ne sait pas que la louve a déjà pénétré dans la bergerie. Mais voilà, Denise n'ira pas voir la concierge, ne franchira pas le seuil de sa chambre. Le récit s'arrête là et le passage, c'est encore elle qui le créera. Ce sera l'écriture de son histoire.

3.1.8 Écrire le récit de la marge

À l'école, la jeune Denise considérait les leçons à apprendre dans les livres étaient « un pays étrange où il ne faut pas s'aventurer toute seule, sans le professeur qui [les] fera

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 15.

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 181.

³⁸⁸ *Ibid.*

vivre au moment voulu³⁸⁹. » C'est seule pourtant qu'elle entame le récit de sa vie, alors qu'elle constate qu'il n'y a rien à tirer de la littérature :

Travailler un auteur du programme peut-être, Victor Hugo ou Péguy. Quel écoeurement. Il n'y a rien pour moi là-dedans sur ma situation, pas un passage pour décrire ce que je sens maintenant, m'aider à passer mes sales moments. Il y a bien des prières pour toutes les occasions, les naissances, les mariages, l'agonie, on devrait trouver des morceaux choisis sur tout, sur une fille de vingt ans qui est allée chez la faiseuse d'anges, qui en sort, ce qu'elle pense en marchant, en se jetant sur son lit. Je lirais et je relirais. Les bouquins sont muets là-dessus³⁹⁰.

Les belles-lettres ne fournissent à la jeune fille désemparée aucun modèle à suivre, d'héroïnes à son image. Non plus la religion qui scande à travers ses textes sacrés les grandes étapes de la vie et qui n'a rien voulu prévoir pour celles qui s'écarterent du dogme. Sans voix jusqu'à maintenant (elle est « un arbre envahi d'oiseaux muets³⁹¹ »), elle imposera donc sa voie. Prise dans la marge, le récit de son parcours devient une porte de sortie de la liminarité, une revendication de ce que l'institution refuse de traiter. La littérature qu'elle a côtoyée lors de ses études est surtout celle des hommes et Denise rejette leur langue : « Les autres, les cultivés, les profs, les convenables, je les déteste aussi maintenant. J'en ai plein le ventre. À vomir sur eux, sur tout le monde, la culture, tout ce que j'ai appris. Baisée de tous les côtés³⁹². » Cette « transfiguration de la sonde³⁹³ » qu'elle rêve de trouver chez les auteurs

³⁸⁹ *Ibid.*, p. 93.

³⁹⁰ *Ibid.*, p. 12-13.

³⁹¹ *Ibid.*, p. 156. Sur l'initiation des enfants liée à la découverte du monde des oiseaux, Daniel Fabre écrit : « Depuis le *Monsieur Nicolas* de Restif de la Bretonne (1796), les principaux « romans biographiques » de l'époque romantique tendent à organiser le temps de la formation de l'enfant et le déroulement de leur récit selon un canevas dont l'exploration progressive du monde des oiseaux marque les principales étapes [...] Il est pourtant une règle qui s'impose à tous, qui semble exiger une conformité rigoureuse : *seuls les garçons* accèdent au monde polymorphe qui, autour des oiseaux, se déploie [...] Lorsqu'un garçon ramène des oisons qu'il élève, son premier soin est de les "faire parler", pour cela il leur coupe le filet de la langue comme font les sages-femmes au nouveau-né dont il faut délier l'organe et il les soumet à de longues séances de sifflement, attendant que l'oiseau réponde en modulations semblables. Mais éduquer ainsi "au siffler", n'est-ce pas soi-même adopter le langage des oiseaux [...] ? Ce privilège étant, comme l'affirment à la fois la croyance et la règle de civilité, réservé aux garçons : une fille qui siffle est un malheur dans la maison et d'ailleurs "cela ne se fait pas". » (Daniel Fabre, « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, 26^e année, no 99, juillet-septembre 1986, p. 8-20. L'auteur souligne.) Denise fait sienne, à travers son récit, la quête virile du langage des oiseaux, car la littérature, pour elle, en est un.

³⁹² *Ibid.*, p. 17.

qu'elle admire, elle l'écrira, mais avec ses propres mots, ceux de la *domus* ensauvagée : « [...] embroquée comme une traînée que dirait ma mère, les jambes écartées par le spéculum de la vioque, c'est comme ça que je dois dire les choses, pas avec les mots de Bornin, de Gide ou de Victor Hugo. Tout ce que j'ai pu avaler comme histoires, littérature, romans³⁹⁴... »

À l'époque où Denise vit son avortement, la sexualité peuple bien sûr déjà la littérature, mais la sexualité féminine est exposée depuis peu³⁹⁵ :

Françoise Sagan n'a que dix-sept ans quand elle publie *Bonjour tristesse* (1954) où elle évoque sa défloration. Le discours sur la sexualité se banalise au cours des années 50. [...] La description réaliste de l'acte sexuel déborde alors la littérature pornographique : on la trouve dans des romans écrits par des femmes, *Les Mandarins* de Simone de Beauvoir (1954), *Le repos du guerrier* de Christiane Rochefort (1959)³⁹⁶.

C'est aussi l'époque de l'émergence d'un discours féministe plus radical de la part de jeunes femmes qui, au début des années 70, n'ont pas trente ans. En dénonçant l'éducation qui fait des filles des opprimées, elles objectent le rôle que l'on attend d'elles : « Dans la mère, la femme est bâillonnée, réduite au silence, rendue inoffensive. On lui ferme la bouche avec un pénis ou un enfant. Puis on la fait parler en ventriloque un langage qui n'est pas le sien³⁹⁷. » Mais ce sont surtout dans des essais que ces jeunes femmes trouvent des modèles de contre-éducation :

Elles ont dévoré les livres de Reich et de Marcuse, ainsi que ceux de Simone de Beauvoir (*Le deuxième sexe*), Betty Friedman (*La femme mystique*), Margaret Mead (*L'un et l'autre sexe*) et beaucoup d'autres. Deux ouvrages [...] parus la même année (1974) les ont spécialement inspirées : *Du côté des petites filles*

³⁹³ *Ibid.*, p. 12.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 78.

³⁹⁵ Il n'est pas dans notre intention de brosser ici un tableau, même partiel, du traitement de la sexualité féminine dans la littérature française. De multiples essais sont consacrés à la question qu'il nous est impossible, faute d'espace, de citer. Un travail sur la réception du roman d'Ernaux et sur la place des *Armoires vides* dans l'élaboration d'un discours social et littéraire sur la sexualité féminine et sur l'avortement, plus spécifiquement dans une perspective ethnocritique, restera à faire.

³⁹⁶ Yvonne Knibiehler, « L'éducation sexuelle des filles au XXe siècle », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1996, en ligne, <<http://clio.revues.org/436>>, p. 7, consulté le 12 janvier 2015.

³⁹⁷ Françoise Collin, « Des enfants de femmes ou assez momifié », *Les cahiers du GRIF*, vol. 17, no 1, 1977, p. 34.

d'Elena Belotti et *Paroles de femmes* d'Annie Leclerc. Le premier analyse minutieusement la discrimination qui dès la naissance, et même avant, pèse sur l'enfant fille moins bien accueillie, maintenue en position d'infériorité et de subordination, conformément à un stéréotype de la féminité qui la veut docile, dévouée, dépourvue d'imagination et d'ambition, en un mot « castrée » [...] L'autre livre [...] à l'opposé, exalte le bonheur d'être femme, d'être mère dans son corps³⁹⁸.

L'avortement clandestin, lui, est tabou. Illégal jusqu'en 1975, c'est la ministre Simone Veil qui réussit à légaliser cette pratique en proposant l'adoption de la loi qui portera son nom, loi qui sera confirmée en 1979³⁹⁹, évitant aux femmes qui y ont recours des poursuites criminelles. Cette réalité n'est alors surtout abordée qu'à travers des articles journalistiques et les essais.

Pour Denise Lesur, donc, pour qui il n'est « plus question d'avouer quoi que ce soit au confessionnal⁴⁰⁰ », sa prise de parole publique et la mise en récit de son histoire deviennent une façon de socialiser son parcours. Car si l'entreprise est d'abord celle d'une recherche de sens (« Voir clair, raconter tout entre deux contractions. Voir où commence le cafouillage [...] Je me raconte. Je n'ai pas encore trouvé⁴⁰¹. »), elle a aussi pour but de faire voir un destin, une aliénation qui n'a encore que peu d'équivalents dans la littérature. Nous pourrions concevoir alors le récit de la jeune fille comme une volonté d'offrir ce que Propp appelait, dans son analyse des contes, des « tactiques », modèles et combinaisons de fonctions basées sur les actions des personnages, actions relatives à des situations conflictuelles. Les contes rendraient ainsi disponible un « mode d'emploi », des « modèles de possibles » aux lecteurs : « Une formalité des pratiques quotidiennes s'indique dans ces histoires qui inversent fréquemment les rapports de force et, comme les récits de miracle, assurent au mal-né la victoire dans un espace merveilleux, utopique⁴⁰². » L'espace ménagé par le récit de Denise ne sera peut-être pas surnaturel, mais il se fera dans la fiction tout de même, déjouant la législation en vigueur. Si la jeune Lesur a rejeté les contes de son enfance

³⁹⁸ Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 8.

³⁹⁹ Notons que l'interruption volontaire de grossesse ne devient un droit qu'avec la promulgation du nouveau Code pénal de 1992.

⁴⁰⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 120.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 17-49.

⁴⁰² Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 42.

pour les réécrire à sa façon, trouver sa propre morale, elle fera de même de sa grossesse non-désirée. Pour bien rendre compte de ce vécu, il lui faut aussi rejeter la langue de Gide et de Bonin :

C'est l'écriture qui s'offre à elle comme la meilleure solution. Si les premiers mots sont enfouis tout au fond d'elle, pour les retrouver, il va lui être nécessaire de se vider de tous ceux qu'elle a ingurgitée après, de se purger de ce nouveau langage qui maintenant lui donne la nausée. Avortement métaphorique dans *Les armoires vides* qui est aussi purification, rejet d'un langage qui n'est pas vraiment le sien [...] ⁴⁰³

En devenant l'héroïne de son propre récit, c'est sa vie qu'elle s'approprie et offre en exemple. Le fond et la forme de son récit sont ainsi étroitement liés. C'est en pénétrant dans la bibliothèque qu'elle a pu aller au bout de ses désirs, c'est en pénétrant la littérature qu'elle laissera sa trace (sa tache, pourrions-nous aussi dire pour filer la métaphore). Pour se raconter, un ton violent qui rappelle celui de la mère est nécessaire. L'écrit « [...] sape le modèle littéraire de la construction romanesque et du beau style. L'écrit, où l'on retrouve toutes les marques de l'oralité – l'absence de ponctuation, une syntaxe elliptique ou disloquée, un vocabulaire approximatif, une progression textuelle chaotique et des associations confuses – se fait parole sur papier ⁴⁰⁴. » La langue de la mère, celle-là même qui dominait le père et les clients, langue crue et sans détour, est à même de rendre la violence subit dans son corps et son esprit. Mais c'est une manipulation de la langue qui devient aussi une arme :

Par rapport aux légalités de la syntaxe et du sens « propre », c'est-à-dire par rapport à la définition générale d'un « propre » distingué de ce qui ne l'est pas, les bons ou mauvais tours de la rhétorique jouent sur le terrain qui a été ainsi mis à part. Ce sont des manipulations de la langue relatives à des occasions et destinées à séduire, capter, ou retourner la position linguistique du destinataire. Alors que la grammaire surveille la « propriété » des termes, les altérations rhétoriques (dérives métaphoriques, condensations elliptiques, miniaturisations métonymiques, etc.) signalent l'utilisation de la langue par des locuteurs dans les situations particulières de combats linguistiques rituels ou effectifs. [...] Aussi, bien que (ou parce que) exclue en principe du discours scientifique, ces

⁴⁰³ Christian Fau, « Le problème du langage chez Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 68, no 3, 1995, p. 508.

⁴⁰⁴ Mar García, « Annie Ernaux : Pouvoir, langue et autobiographie », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, vol. 19, 2004, p. 39.

« manières de parler » fournissent à l'analyse des « manières de faire » un répertoire de modèles et d'hypothèses. Après tout, elles n'en sont que des variantes, dans une sémiotique générale des tactiques⁴⁰⁵.

Ce style s'oppose à celui, consacré et défendu, des belles-lettres, et ce « [...] procès de la littérature – au sens scolaire et sclérosé du terme – est le moment de la naissance d'un autre genre de littérature, d'une littérature qui n'a plus peur d'être "mauvais genre"⁴⁰⁶. » Il transcrit surtout cette lutte contre l'aliénation de sa condition qui transparaît alors dans la langue qu'elle malmène, comme l'est son corps au moment où elle se raconte. Le trivial, l'obscène, et le vulgaire prennent place dans un texte informe, à l'image du fœtus qu'elle ne peut décrire dans son ventre et qu'elle veut expulser :

S'il est admis que le désordre détruit l'agencement des éléments, il n'en demeure pas moins qu'il lui fournit ses matériaux. Qui dit ordre dit restriction, sélection des matériaux disponibles, utilisation d'un ensemble limité parmi toutes les relations possibles. Inversement, le désordre est, par implication, illimité; il n'exprime aucun agencement, mais il est capable d'en créer à l'infini. [...] Nous admettons que celui-ci détruit les agencements existants, mais il est doué aussi de potentialité. Le désordre est donc symbole tout à la fois de danger et de pouvoir⁴⁰⁷.

Nora C. Cotille-Foley analyse ce pouvoir ainsi : « The image of the aborted fetus is transgressive of the established order and of the text because it threatens to erupt at any moment⁴⁰⁸. » Son corps souillé vient souiller la littérature. Phase liminaire, littérature de la marge qui est aussi un moyen de valider un parcours illicite : « Dans nos sociétés hautement alphabétisées, les effets de l'écrit sur le rapport à soi et au monde se pensent en termes de

⁴⁰⁵ Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 64.

⁴⁰⁶ Thomas Hunkeler, « Bien vu, mal dit : la littérature selon Annie Ernaux », dans Francine Best, Bruno Blanckeman et Francine Dugast-Portes (dir.), *Annie Ernaux : le temps et la mémoire. Colloque de Cerisy*, Paris Stock, 2014, p. 374. Mais le texte ne rejette pas seulement l'héritage de la culture savante, il dénonce aussi la moralité véhiculée, imposée, par la littérature populaire de l'époque. Ces récits supposément vécus que la jeune Denise lisait dans la revue *Confidences* et qui imposait une seule vision de la femme, de son corps et de son destin, sont reniés par un récit qui ne veut surtout pas montrer une héroïne revenue dans le droit chemin et sauvée de la honte. Voir à ce sujet l'étude de Lyn Thomas, « Influence illégitimes : la revue *Confidences* comme intertexte des *Armoires vides* », dans Fabrice Thumerel, *op. cit.*, p. 139-149.

⁴⁰⁷ Mary Douglas, *op. cit.*, p. 111.

⁴⁰⁸ Nora C. Cotille-Foley, « Abortion and Contamination of the Social Order in Annie Ernaux's *Les armoires vides* », *The French Review*, vol. 72, no 5, avril 1999, p. 892.

"domestication" de la pensée sauvage et de rationalisation des activités cognitives et sociales⁴⁰⁹. » Denise « cuisine » un texte qui va la socialiser, mais en ne renonçant pas à la part de transgression qui l'a toujours gouvernée.

Denise réhabilite ainsi par l'écriture des comportements jugés honteux, expose l'illégalité de son geste, revendique sa révolte. C'est l'institution qui est assiégée, dernier lieu que la jeune fille va ensauvager en jouant « le jeu » du récit, mais en remettant en question ses principes mêmes. À commencer par celui du roman d'apprentissage auquel le lecteur peut penser en plongeant dans ce récit « initiatique ». En effet, l'ascension sociale que narre la narratrice est dès le départ pervertie par l'ouverture du roman et la scène de l'avortement : « En construisant son récit sous la forme non pas d'une progression chronologique, mais d'un retour en arrière à partir du moment de rupture constitué par l'avortement, Ernaux refuse d'emblée la logique évolutive et cumulative du roman de formation⁴¹⁰. » Les multiples ruptures dans le temps, les voix du passé se mêlant à celles du présent de la narration, confondent le lecteur et participent à son sentiment de désorientation. Nous pourrions rapprocher cette pratique stylistique au « charivari » que Jean-Marie Privat décrit ainsi : « Une pratique populaire qui stigmatise avant tout bruyamment et parfois très brutalement, très méchamment, tout individu qui enfreint d'une manière ou d'une autre, le code dominant de la morale sexuelle ou conjugale traditionnelle⁴¹¹. » En ce sens, le récit de Denise se stigmatise lui-même, se dénonce à la collectivité, mais tire sa force de ce dévoilement, comme Denise a tiré avant cela sa force de son refus des rites qu'on lui imposait. Car outre ce retour en arrière imposé dès le départ, le récit joue également avec les codes du roman d'apprentissage, généralement divisé en trois phases. En effet, après avoir exposé ses années de jeunesse dans l'univers de la *domus*, puis celles de son apprentissage – c'est-à-dire son

⁴⁰⁹ Marie-Christine Vinson, « Le cru et le lu. Ethnocritique d'un album pour la jeunesse, *Le géant de Zéralda* », en ligne, http://www.ethnocritique.com/wa_files/LE_20CRU_20ET_20LE_20LU.pdf, consulté le 14 janvier 2015.

⁴¹⁰ Thomas Hunkeler, « Annie Ernaux, une écriture cathartique? À propos des *Armoires vides* », dans Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet (dir.), *Annie Ernaux. Se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MétisPresses, 2012, p. 108.

⁴¹¹ Jean-Marie Privat, *Bovary Charivari. Essai d'ethno-critique*, Paris, CNRS Éditions, coll. « CNRS littérature », 1994, p. 11

passage par les rituels scolaires et catholiques –, la dernière, celle généralement appelée « années de maîtrise », présente la jeune fille en bien mauvaise posture.

Pourtant, rejoignant les conclusions de notre analyse, nous pouvons croire que c'est la divulgation même de son histoire, la langue utilisée, son refus aussi de tout classement et de tout dogme imposé par l'institution littéraire – donc une liminarité assumée – qui permet à la jeune fille de triompher et de refuser la réprobation, la mise à l'index que la société voudrait lui imposer. Denise fait sa loi et veut agir sur la réalité : « [...] le discours normatif ne marche que si déjà il est devenu un récit, un texte articulé sur du réel et parlant en son nom, c'est-à-dire une loi historiée et historicisée, racontée par des corps⁴¹². » Celui de Denise, bouché par la sonde, n'expulse pas le fœtus, maintient la jeune fille dans son état liminaire, mais l'accouchement est autre, c'est le récit livré au lecteur. Le loup a investi la littérature et l'a mangée.

⁴¹² Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 218.

CONCLUSION

*Un enfant grimpe à l'homme
Qui dit jeune dit seul
Comme une page blanche
Puisque tout a la forme de la nouveauté.*

Paul Éluard, *La rose publique*

Ainsi, l'histoire de Denise Lesur montre-t-elle un personnage réfractaire aux codes sociaux, aux règles instaurées pour préserver la société des pulsions individuelles, des dérives. Elle est ce personnage ambivalent, car à cheval entre deux milieux, entre deux morales, faisant d'elle un personnage incapable de se sortir des marges ensauvagées d'où elle provient et qu'elle réactive au fil du temps en rejetant toute normalisation proposée à travers les rites. Cette marge, c'est d'abord le café-épicerie de la rue Clopart, lieu déjà excentré, investi de toutes parts par un *saltus* qui corrompt les lieux, mais aussi les esprits. Absorbant cette sauvagerie, la jeune fille façonne sa compréhension du monde par les comportements des clients et clientes qui, d'un commerce à l'autre, établissent une façon de dire et de faire. Tout processus de civilisation est absent de la *domus* privée, à commencer par la cuisine qui, avec son feu civilisateur, devrait symboliser le passage du cru au cuit et assurer à la jeune fille une transition vers la civilisation, mais qui réchauffe plutôt les pulsions féminines, celles de la mère surtout, puis, l'imitant, celles illégitimes de sa fille. Ces pulsions, bannies pourtant de la collectivité, honnies par les femmes qui veillent à l'application de la loi, mais qui se réchauffent l'une l'autre de ces récits de déviation, d'écarts de conduite, impressionnent et excitent la jeune fille qui, régulièrement, en ressent l'influence dans son ventre par des chatouillements et des envies, des fringales, d'abord gourmandes, puis sexuelles, qu'elle prend rapidement l'habitude d'assouvir. Reine de la *domus* et reine de son corps. Dans l'enfance, ce corps s'ouvre donc sans véritables contraintes, imitant ceux qui peuplent son monde, excréments et nourriture s'amalgamant dans une *domus* dont le ventre est aussi ouvert à tous.

Tirée de la rue Clopart, obligée de se plier à une nouvelle discipline qui appelle la soumission du corps et de l'esprit, la jeune fille se retranche dans un jeu de duplicité qu'elle

perfectionne lentement, capable d'absorber ce que son nouveau milieu veut lui inculquer, se conformant aux exigences de la civilité et de la moralité, mais toujours gardant, lové au ventre, protégé par sa carapace et contrôlant l'esprit, l'ensauvagement originel. Le corps se referme sur lui-même, comme le prescrivent les rites institutionnels que nous avons analysés. Pour le moment, du moins. La communauté est dupée, ses lieux du savoir et de la morale, de la loi, sont investis par le *saltus* que la jeune fille ne peut s'empêcher de libérer en pensées lorsqu'il se fait trop pressant. Si les contes et les rites ont pu lui montrer le chemin qu'on traçait pour elle et les siennes, elle a réécrit ces récits populaires et choisi un chemin de traverse. La socialisation s'est faite en surface. À l'instar des mots qu'elle a appris à l'école, les initiations ne lui ont « pas pris au corps ». Elle a bien compris les buts que se donnaient les rites auxquels on l'a soumise⁴¹³, elle a intériorisé la honte qui découle de ses mauvaises actions et pensées lubriques, mais le corps, tant bien que mal contenu, se fait languissant. La moralité, toujours simulée, est de moins en moins effective, car cette duplicité, elle en est fière. Toute puissante de l'indépendance qu'elle a finalement tiré de l'échec de ces passages et de ses succès scolaires, Denise acquiert à mesure qu'elle grandit un pouvoir indompté, une force qui la pousse hors de la *domus* et l'entraîne de plus en plus vers les garçons.

Finalement, l'arrivée des menstrues, initiation encore ratée puisque la mère refuse toute transmission d'informations sur ce passage biologique et social, font croire à la narratrice que, semblable à toutes les filles, c'est-à-dire pure, elle peut s'adonner à ses vices en toute impunité puisque le sang coulera chaque mois pour laver sa souillure. La chasse aux garçons, d'abord timide, se fait plus dégourdie à mesure que la jeune fille s'éloigne du regard de sa communauté et emménage dans sa chambre d'étudiante. Découvrant la bibliothèque, celle-ci devient son terrain de jeu préféré, espace qui lui permet de scruter durant de longues heures ses proies avant de les approcher, de joindre l'utile à l'agréable. La grossesse survient sans grande surprise, même si la jeune fille s'était toujours crue immunisée contre ce genre

⁴¹³ Nous aurions affaire à ce que Norbert Elias a appelé « l'acquisition de l'autocontrôle » par les individus et des « formalisations des règles de conduites » dans les communautés si Denise avait bel et bien passé les seuils qu'on avait déterminés pour elle. Car c'est bel et bien de culture dont il s'agit : maîtriser le corps, en empêcher les fuites (humeurs, odeurs, déjections). Sur cette question du contrôle social des comportements individuels lentement mis en place par la noblesse et la bourgeoisie à travers les siècles, question complémentaire à notre analyse des rites de passages, voir Norbert Elias, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, 328 p., et surtout *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, 342 p.

de malheur. L'avortement est la seule issue, mais dans la logique des rites de passage, l'agrégation ne peut se faire puisque la jeune fille arrête son récit avant que le processus ne soit mené à terme. À jamais dans la marge, jeune fille liminaire au statut incertain, entre la vie et la mort, elle semble abandonnée par cette force qui depuis son enfance faisait d'elle une « petite reine ».

La marge est un espace dangereux, autant pour l'individu que pour la collectivité. Pourtant, la jeune Lesur n'a pas dit son dernier mot. Issue d'un milieu où l'oralité prédominait, c'est par l'écrit qu'elle fait son histoire, c'est de cette façon qu'elle reconquiert un pouvoir qu'elle croyait perdu : « Le "progrès" est de type scripturaire. Sur des modes très divers, on définit donc par l'oralité (ou comme oralité) ce dont une pratique "légitime" - scientifique, politique, scolaire, etc. - doit se distinguer. Est "oral" ce qui ne travaille pas au progrès ; réciproquement est "scripturaire" ce qui se sépare du monde magique des voix et de la tradition⁴¹⁴. » En écrivant, elle agit sur son/le monde et redevient la petite reine de celui-ci. Selon Michel de Certeau, trois éléments sont décisifs en ce qui a trait à l'écrit : d'abord, la page blanche est un espace propre qui « [...] pose le retrait et la distance d'un sujet par rapport à une aire d'activités [...] Une séparation découpe dans le cosmos traditionnel, où le sujet restait possédé par les voix du monde. Une surface autonome est placée sous l'œil du sujet qui se donne ainsi le champ d'un faire propre⁴¹⁵. » Ensuite, « [...] un texte se bâtit en ce lieu. Des fragments ou matériaux sont traités (usinés, pourrait-on dire) dans cet espace selon des méthodes explicables et de manière à produire un ordre [...] Autrement dit, sur la page blanche, une pratique itinérante, progressive et régulée – une marche – compose l'artéfact d'un autre "monde", non plus reçu, mais fabriqué⁴¹⁶. » Finalement, « [...] cette construction n'est pas seulement un jeu [...], le jeu scripturaire, production d'un système, espace de formalisation, a pour "sens" de renvoyer à la réalité dont il a été distingué *en vue de la changer*. Il vise une efficacité sociale⁴¹⁷. » C'est ainsi que le récit produit une nouvelle réalité, propose d'autres possibles, car « [...] l'île de la page est un lieu de transit où s'opère une inversion industrielle : ce qui y entre est un "reçu", ce qui en sort est un "produit". Les

⁴¹⁴ Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 198-199.

⁴¹⁵ *Ibid.*, p. 199.

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 199-200.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 200. L'auteur souligne.

choses qui y entrent sont les indices d'une "passivité" du sujet par rapport à une tradition ; celles qui en sortent, les marques de son pouvoir de fabriquer des objets⁴¹⁸. » Ernaux, dans un entretien réalisé en 2005, ne disait pas autre chose :

Quand j'ai écrit *Les armoires vides* avec une extrême violence, j'ai utilisé une langue qui charrie à la fois des mots normands, des mots très vulgaires, très grossiers, avec en plus la question de l'avortement... Je fais alors table rase de toute la culture académique, cette culture que je transmets en tant que professeur. Il y a un retour également à la violence originelle subie. Dans le texte, elle se retourne d'une manière inconsciente sous forme de punition qui unit le sexuel et le social, l'avortement. Il y a un jeu dont je n'ai pas du tout conscience à ce moment-là, sauf pour la langue de destruction que j'utilise pour le dire. Ce que je veux détruire, c'est aussi la littérature, sinon je n'écrirais pas (rire)⁴¹⁹!

La posture d'énonciation d'hystérique de Denise lui redonne donc son pouvoir, l'écrit devient véritablement un rite. En effet, le récit de Denise met en scène un destin scandé de passages, mais c'est le récit même qui lui permet, nous l'avons dit, de revendiquer un espace à elle, en marge certes, mais qu'elle veut reconnu. Car le rite reconnaît les possibilités qu'offre le désordre : « Du désordre de l'Esprit, des rêves, des évanouissements, du délire, l'officiant s'attend à voir surgir des forces, ou des vérités, qu'on ne saurait atteindre par un effort conscient⁴²⁰. » Van Gennep écrivait ainsi que « ceux qui se retournent brisent le fil de leur destin⁴²¹. » En enroulant sa pelote de fil plutôt que de la dérouler, Denise nous a entraînés avec elle dans un retour en arrière qui lui a permis de se perdre pour mieux se retrouver. La logique du récit converge avec celle du rite. La marge, cette anti-structure, vient bouleverser la hiérarchie, la loi, et le texte la confirme. En concordance avec Certeau, Langdon Elsbree considère l'activité narrative comme une forme de rituel : « The fundamental argument here will be the homology between rites of passage and narrative structures. [...] Ritual and narrative are among the primary means we employ to structure ourselves and our societies and to generate the semantic systems which go beyond both self

⁴¹⁸ *Ibid.*

⁴¹⁹ Gérard Mauger (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Broissieux, Éditions du Croquant, 2005, p. 167.

⁴²⁰ Mary Douglas, *op. cit.*, p. 111.

⁴²¹ Cité par Martine Segalen, *Rites et rituels contemporains*, *op. cit.*, p. 36.

and society⁴²². » Le récit invente donc une nouvelle communauté, assoit définitivement la jeune fille dans la marge, confirme les choix qu'elle a fait durant son parcours. Son nouveau statut est passé, dans la narration, par les quelques points retenus par Scarpa pour établir l'homologie entre la grammaire du rite et celle du récit :

- La successivité temporelle : le rite est une succession d'événements organisée selon un avant/pendant/après (séparation/marge/agrégation), orientée vers une fin (l'enjeu du rite est la socialisation de l'individu).
- Une unité thématique (au moins un acteur-sujet plutôt anthropomorphe) [...]
- Un procès durant lequel des prédicats sont transformés : une séquence actionnelle obéit à la logique dégradation/amélioration [...] Le nœud narratif suppose qu'un certain nombre d'épreuves soit vécu, même si l'équilibre final n'est pas atteint⁴²³.

La structuration ritique du récit⁴²⁴ des *Armoires vides* correspond bien à ce schéma, alors que la jeune fille choisit de placer d'emblée le lecteur avec elle dans la marge, séparée du monde, la sonde au ventre, pour mieux l'entraîner dans les différentes étapes manquées de son parcours, de ses rites de passages.

En contestant l'ordre ancien, le personnage liminaire de Denise est figé sur le seuil, mais elle en devient la gardienne. En cela, elle est ce que Scarpa appelle « une passeuse ». Car si nous avons établi dès le début de cette analyse que Denise était une mal-initiée, nous pourrions aussi affirmer, à la lumière de notre conclusion, qu'elle est surtout une sur-initiée : « [elle] transgresse les règles et les frontières, [elle] viole les interdits. Faisant vaciller l'ordre ancien, en contestant les catégories et les valeurs, [elle] fait passer dans une autre cosmologie⁴²⁵. » Médiatrice entre deux univers, deux possibles, elle fait coexister le domestiqué et l'ensauvagement, appelant les autres, celles qui cherchent aussi dans la culture

⁴²² Langdon Elsbree, *Ritual passages and narrative structures*, cité par Marie Scarpa, *L'éternelle jeune fille*, op. cit., p. 188.

⁴²³ *Ibid.*, p. 190.

⁴²⁴ Voir également la grammaire du rite que développe Jean-Marie Privat dans « Une chose malpropre et inutile. Approche ethnocritique de *Boule de Suif* », *L'Autre en mémoire*, Actes du Colloque international de Winnipeg (Canada), D. Laporte éd., Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 111-124.

⁴²⁵ Marie Scarpa, « Le personnage liminaire », op. cit., p. 34.

quelque chose qui les aiderait à « passer », à se joindre à elle : « Dans l'état de liminalité règne la *communitas*, où les "gens du seuil" vivent hors statut, dans un état de transparence et d'homogénéité qui définit la communauté d'individus égaux. Là règne l'état social rêvé, l'état de grâce où le ciel et la terre ne font qu'un⁴²⁶. » Elle qui craignait de perdre la grâce des menstrues et celle des hommes, elle la retrouve et compte la transmettre. Car la *communitas*

[...] possède un potentiel révolutionnaire puissant : et si l'opposition entre ordre et liberté, entre quotidien et fête, entre profane et sacré venait à s'abolir? Et si la marge, espace dérisoire et temps passager, avec la liberté et l'égalité qu'elle implique, s'établissait pour de vrai et pour toujours, dans une *communitas* sans limite et sans fin où l'on regarderait Dieu en face⁴²⁷?

À défaut de passer, elle fait passer les autres en leur offrant l'espace qui leur manque. Couchée dans son lit à la Cité universitaire, c'est elle maintenant, après la mère Chédru, qui rabat les couvertures (la couverture du livre!) et nous montre son ventre ravagé. Et elle rigole.

⁴²⁶ Pierre Centlivres, « Rites, seuils, passages », *op. cit.*, p. 38. Le concept de *communitas* est formulé par Victor Witter Turner dans *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990, 206 p.

⁴²⁷ *Ibid.*

BIBLIOGRAPHIE

Texte à l'étude

Ernaux, Annie, *Les armoires vides*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1974, 181 p.

Corpus critique

Bacholle, Michèle, « Annie Ernaux : lieux communs et lieu(x) de vérité », *LittéRéalité*, vol. 7, no 1-2, 1995, p. 28-40.

———, « Confessions d'une femme pudique : Annie Ernaux », *French Forum*, vol. 28, no 1, hiver 2003, p. 91-109.

Bacholle-Bošković, Michèle, *Annie Ernaux. De la perte au corps glorieux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2011, 175 p.

Bajomée, Danielle et Juliette Dor (dir.), *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi*, Paris, Klincksieck, coll. « Circare », 2011, 164 p.

Best, Francine, Bruno Blanckeman et Francine Dugast-Portes (dir.), *Annie Ernaux : Le Temps et la Mémoire. Colloque de Cerisy*, Paris, Stock, 2014, 484 p.

Charpentier, Isabelle, « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *Politix*, vol. 7, no 27, 1994, p. 45-75.

———, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire..." L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *Contextes*, no 1, 2006, en ligne, <<http://contextes.revues.org/74>>, consulté le 20 août 2014.

Cotille-Foley, Nora C., « Abortion and Contamination of the Social Order in Annie Ernaux's *Les armoires vides* », *The French Review*, vol. 72, no 5, avril 1999, p. 886-896.

Day, Loraine, « "Entraîner les lecteurs dans l'effacement du réel" : Interview with Annie Ernaux », *Romance Studies*, vol. 23, no 3, novembre 2005, p. 223-236.

———, *Writing Shame and Desire : the Work of Annie Ernaux*, Oxford, Peter Lang, coll. « Modern French Identities », 2007, 315 p.

Delvaux, Martine, « Annie Ernaux : écrire l'événement », *French Forum*, vol. 27, no 2, printemps 2002, p. 131-148.

- Deschênes, Daniel, « Création d'un éthos de l'authenticité dans *L'événement* d'Annie Ernaux », mémoire de maîtrise, Département de langue et littérature française, Université McGill, 2002, 85 f.
- Ernaux, Annie, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Stock, 2003, 155 p.
- , *La honte*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001 [1997], 141 p.
- , *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, 106 p.
- , « Vers un je transpersonnel », *R.I.T.M.*, no 6, 1994, p. 219-221.
- Fau, Christine, « Le problème du langage chez Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 68, no 3, février 1995, p. 501-512.
- Fort, Pierre-Louis, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 76, no 5, avril 2003, p. 984-994.
- , « La filiation inversée : Annie Ernaux et le "Corps glorieux" », *French Studies*, vol. 62, no 2, avril 2008, p. 188-199.
- García, Mar, « Annie Ernaux : Pouvoir, langue et autobiographie », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, vol. 19, 2004.
- Hugueny-Léger, Élise, *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*, Oxford, Peter Lang, coll. « Modern French Identities », 2009, 269 p.
- , « Entre conformisme et subversion : la portée du paratexte dans l'œuvre d'Annie Ernaux », *Romance Studies*, vol. 26, no 1, janvier 2008, p. 33-42.
- Hunkeler, Thomas et Marc-Henry Soulet (dir.), *Annie Ernaux. Se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MétisPresses, 2012, 220 p.
- Kritzman, Lawrence D., « Ernaux's Testimony of Shame », *L'Esprit Créateur*, vol. 39, no 4, hiver 1999, p. 139-149.
- Litvinavičienė, Inga, « Les aspects sociologiques dans l'œuvre d'Annie Ernaux », *Litteratūra*, vol. 49, no 5, 2007, p. 164-171.
- Marson, Susan, « Women on Women and the Middle Man : Narrative Structures in Duras and Ernaux », *French Forum*, vol. 26, no 1, hiver 2001, p. 67-82.
- Mauger, Gérard (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Broissieux, Éditions du Croquant, 2005, 684 p.
- Mecheneau Whittaker, Odile, « Autoethnographie. L'écriture du corps chez Annie Ernaux », thèse de doctorat, Département de philosophie, Université du Texas, 1996, 289 f.

- McIlvanney, Siobhan, *Annie Ernaux : The Return To Origins*, Liverpool, Liverpool University Press, 2001, 239 p.
- Meizoz, Jérôme, « Éthique du récit testimonial, Annie Ernaux », *Nouvelle revue d'esthétique*, vol. 2, no 6, 2010, p. 113-117.
- Mihelakis, Eftihia, « Réécrire le trauma de l'avortement : *Les armoires vides* et *L'événement* d'Annie Ernaux », mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2010, 101 f.
- Nelson, Jeanne-Andrée, « Avortement chez Annie Ernaux », *Dalhousie French Studies*, no 69, 2004, p. 73-81.
- Paul, Anne-Marie, « Le secret au cœur de l'adolescence dans l'œuvre d'Annie Ernaux », *Adolescence*, vol. 2, no 80, 2012, p. 463-473.
- Pinque, Méryl, « Annie Ernaux : entre assomption et expiation », *Synergies Pologne*, no 7, 2010, p. 95-106.
- Purdy, Jann, « Ethnographic Devices in Modern French Autobiography : Michel Leiris and Annie Ernaux », *Pacific Coast Philology*, vol. 42, no 1, 2007, p. 24-36.
- Romeral, Francisca, « Les années 80 et l'épanouissement de l'autofiction : Annie Ernaux *et alii* », *Intercâmbio*, vol. 2, 2013, p. 136-157.
- Spurway, Nathalie, « Le corps féminin dans l'œuvre d'Annie Ernaux : de l'aliénation sociale et patriarcale à la libération par l'écriture », mémoire de maîtrise, Département de français, espagnol et italien, Université du Manitoba, 2002, 122 f.
- Taylor Merleau, Chloë, « The Confession of Annie Ernaux : Autobiography, Truth, and Repetition », *Journal of Modern Literature*, vol. 28, no 1, automne 2004, p. 65-88.
- Thomas, Lyn, *Annie Ernaux, à la première personne*, Paris, Stock, 2005, 315 p.
- Thumerel, Fabrice (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, 276 p.
- Tierney, Robin, « "Lived Experiences at the Level of the Body" : Annie Ernaux's *Journaux Extimes* », *SubStance*, vol. 35, no 3, 2006, p. 113-130.
- Tondeur, Claire-Lise, « Entretien avec Annie Ernaux », *The French Review*, vol. 69, no 1, octobre 1995, p. 37-44.
- Vilain, Philippe, « Aliénation et inter-dit dans les romans d'Annie Ernaux? », *LittéRéalité*, vol. 17, no 2, automne-hiver 2005, p. 51-63.
- , « Annie Ernaux : L'écriture du "don reversé" », *LittéRéalité*, vol. 10, no 2, 1998, p. 61-72.

Willging, Jennifer, « Annie Ernaux's Shameful Narration », *French Forum*, vol. 26, no 1, hiver 2001, p. 83-103.

Wolf, Nelly, « Figures d'exception féminine dans les trois premiers romans d'Annie Ernaux », *Études françaises*, vol. 47, no 1, p. 129-140.

Corpus théorique

Coll. *La première fois ou le roman de la virginité perdue à travers les siècles et les continents*, Paris, Éditions Ramsay, 1981, 453 p.

Adler, Aurélie, *Éclats des vies muettes*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2012, 330 p.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/PUF, 1981 [1957], 214 p.

Bastide, Roger, « Le sacré sauvage », *Sociologies*, 2010 [1973], en ligne, <<http://sociologies.revues.org/3238>>, consulté le 19 juin 2015.

Belmont, Nicole, « La tâche de Psyché », *Ethnologie française*, t. 21, no 4, oct.-déc. 1991, p. 386-391.

Blanckeman, Bruno, « Les tentations du sujet dans le récit littéraire actuel », *Cahiers de recherche sociologique*, no 26, 1996, p. 103-113.

Boëtsch, Gilles et Dorothée Guilhem, « Rituels de séduction », *Hermès, La Revue*, no 43, 2005, p. 179-188.

Bonnet, Jocelyne, *La terre des femmes et ses magies*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988, 327 p.

Bour, Yan, « "Jeux dangereux" entre adolescents. Culture juvénile, institution scolaire et société du risque », *Ethnologie française*, vol. 37, no 4, 2007, p. 631-637.

Bourdieu, Pierre, « Lectures, lecteurs, lettrés, littérature », *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, 228 p.

———, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, 475 p.

Bozon, Michel, « La fréquentation des cafés dans une petite ville ouvrière », *Ethnologie française*, tome 12, no 2, avril-mai 1982, p. 137-146.

Braudel, Fernand, « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Réseaux*, vol. 5, no 27, 1987 [1958], p. 7-37.

———, *L'identité de la France. Espace et histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1990, 410 p.

- Bruit-Zaidman, Louise, Gabrielle Houbre, Christine Klapish-Zuber et Pauline Schmitt-Pantel (dir.), *Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Librairie académique Perrin, 2001, 328 p.
- Carles, Patricia et Béatrice Desgranges, « Le cauchemar de l'éducation des filles. Notes sur *Le rêve* », *Romantisme*, no 63, 1989, p. 24-29.
- Centlivres, Pierre, « Rites, seuils, passages », *Communications*, no 70, 2000, p. 33-44.
- Centlivres, Pierre et Jacques Hainard (dir.), *Les rites de passage aujourd'hui. Actes du colloque de Neuchâtel. 1981*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986, 238 p.
- Charpentier, Marie-Claude, « Les frontières du sauvage dans l'Antiquité », *Cahier des études anciennes*, no 52, 2015, p. 7-18.
- Charuty, Giordana, *Folie, mariage et mort. Pratiques chrétiennes de la folie en Europe occidentale*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 1997, 403 p.
- Cnockaert, Véronique, « "Faire le Prussien". Lecture ethnocritique de *Saint-Antoine de Maupassant* », *Pratiques*, 2011, en ligne, <<http://pratiques.revues.org/1836>>, consulté le 12 décembre 2014.
- Cnockaert, Véronique, Jean-Marie Privat et Marie Scarpa (dir.), *L'Ethnocritique de la littérature. Une anthologie*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Approches de l'imaginaire », 2011, 300 p.
- Collin, Françoise, « Des enfants de femmes ou assez momifié », *Les cahiers du GRIF*, vol. 17, no 1, 1977, p. 34-35.
- De Certeau, Michel, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990, 349 p.
- , *La culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgois, 1980, 256 p.
- Delmotte-Halter, Alice, « *L'amant*, approche ethnocritique », *La revue des ressources*, 18 juin 2010, en ligne, <<http://www.larevuedesressources.org/l-amant-approche-ethnocritique,1672.html>>, consulté le 20 septembre 2014.
- , « À propos d'*Osnabrück* d'Hélène Cixous. Propositions ethnocritiques », *Ethnologie française*, vol. 44, no 4, 2014, p. 679-688.
- Delory-Momberger, Christine, « Espaces et figures de la ritualisation scolaire », *Hermès, La Revue*, no 43, 2005, p. 79-85.
- Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, 623 p.
- Doubrovsky, Serge, Jacques Lecarne et Philippe Lejeune (dir.), *Autofictions et Cie*, Paris, Cahiers RITM/Université de Paris X, no 6, 1993, 249 p.

- Doumazane, François Ménand, *Miroirs d'Aline. Ethnocritique d'un roman de C. F. Ramuz*, Metz, Éditions Universitaires de Lorraine, coll. « EthnocritiqueS », 2012, 349 p.
- Douglas, Mary, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 1991, 193 p.
- Dournes, Jacques, « Modèle structural et réalité ethnographique (À propos du "Triangle culinaire") », *L'Homme*, vol. 9, no 1, 1969, p. 42-48.
- Dufour, Annie-Hélène, « Cafés des hommes en Provence », *Terrain*, no 13, 1989, p. 81-86.
- Dumazedier, Joffre et Annette Suffert, « Fonctions sociales et culturelles des cafés », *L'Année sociologique*, troisième série, vol. 13, 1962, p. 197-249.
- Dumoulin, Sophie, « Petit écrivain deviendra grand. Rite de passage et ensauvagement dans l'écriture de jeunesse de Victor Hugo », *Pratiques*, 2011, en ligne, <<http://pratiques.revues.org/1848>>, consulté le 11 décembre 2014.
- Durif, Christine, « Corps interne et physiologie profane », *Ethnologie française*, nouvelle série, t. 22, no 1, janvier-mars 1992, p. 71-78.
- Elias, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, 342 p.
- , *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, 328 p.
- Elsbree, Langdon, *Ritual Passages and Narrative Structure*, New York, P. Lang, 1991, 189 p.
- Fabre, Daniel, « Le rite et ses raisons », *Terrain*, 1987, en ligne, <<http://terrain.revues.org/3148>>, consulté le 23 janvier 2015.
- , « La voie des oiseaux. Sur quelques récits d'apprentissage », *L'Homme*, 26^e année, no 99, juillet-septembre 1986, p. 7-40.
- , « Limites non frontières du sauvage », *L'Homme*, vol. 3, no 175-176, 2005, p. 427-443.
- Fabre-Vassas, Claudine, « La cuisine des sorcières », *Ethnologie française*, nouvelle série, t. 21, no 4, octobre-décembre 1991, p. 423-437.
- Fine, Agnès, « Écritures féminines et rites de passage », *Communications*, vol. 70, 2000, p. 121-142.
- Guichard, Jean-Paul, « "La mariée mise à nu par..." corps de femmes, regards de femmes dans la littérature au tournant du siècle », *The Journal of Twentieth-Century/Contemporary French Studies revue d'études français*, 29 octobre 2010, en ligne, <<http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/10260210290021806>>, consulté le 20 septembre 2014.

- Hamon, Philippe, *Le personnel du roman*, Genève, Droz, 1983, 325 p.
- Houseman, Michael, « Des rituels contemporains de première menstruation », *Ethnologie française*, vol. 40, no 1, 2010, p. 57-66.
- Knibiehler, Yvonne, « L'éducation sexuelle des filles au XXe siècle », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1996, en ligne, <<http://clio.revues.org/436>>, consulté le 12 janvier 2015.
- Le Breton, David, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2001 [1990], 263 p.
- , « Rites personnels de passage. Jeunes générations et sens de la vie », *Hermès, La Revue*, no 43, 2005, p. 101-108.
- Lécuyer, Carole, « Une nouvelle figure de la jeune fille sous la IIIe République : l'étudiante », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1996, en ligne, <<http://clio.revues.org/437>>, consulté le 30 janvier 2015.
- Le Roy Ladurie, Emmanuel, « La *domus* à Montailhou au XIVe siècle », *Ethnologie française*, nouvelle série, tome 3, no 1/2, 1973, p. 43-62.
- Le Van, Charlotte et Didier Le Gall, « La "première fois" : l'influence des parents », *Ethnologie française*, vol. 40, no 1, 2010, p. 85-92.
- Lévinas, Emmanuel, *De l'évasion*, Paris, Fata Morgana, coll. « Le livre de poche », 1998 [1982], 157 p.
- Lévi-Strauss, Claude, *Mythologiques I. Le cru et le cuit*, Paris, Plon, 1964, 402 p.
- , *Mythologiques III. L'origine des manières de table*, Paris, Plon, 1968, 478 p.
- , « Le triangle culinaire », *L'Arc*, no 26, 1969, p. 19-29.
- Lévy, Marie-Françoise, *De mères en filles. L'éducation des Françaises 1850-1880*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, 190 p.
- Löcherbach, Anne, « La princesse de Clèves et le processus de civilisation », *Pratiques*, 2011, en ligne, <<http://pratiques.revues.org/1802>>, consulté le 20 décembre 2014.
- Maisonneuve, Jean, *Les conduites rituels*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 1999, 128 p.
- Marchive, Alain, « Le rituel, la règle et les savoirs. Ethnographie de l'ordre scolaire à l'école primaire », *Ethnologie française*, vol. 37, no 4, 2007, p. 597-604.
- Mardon, Aurélia, « Honte et dégoût dans la fabrication du féminin. L'apparition des menstrues », *Ethnologie française*, vol. 41, no 1, 2011, p. 33-40.
- Mauger, Gérard (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Broissieux, Éditions du Croquant, 2005, 684 p.

- Meizoz, Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scène moderne de l'auteur*, Genève, Slatkine, 2007, 210 p.
- Ménard, Sophie, « Avec sa jambe de boiteuse. Lecture ethnocritique d'*À une passante* de Baudelaire », *Ethnologie française*, vol. 44, no 4, 2014, p. 643-650.
- , « "Les guenilles humaines" ou les aveux du corps poétique de la révélation psychophysiologique dans l'œuvre d'Émile Zola », thèse de doctorat, Département d'études littéraires/Département de langue et littérature française, Université du Québec à Montréal/Université Paris Ouest, 2011, 540 f.
- Monjaret, Anne, « De l'épingle à l'aiguille. L'éducation des jeunes filles au fil des contes », *L'Homme*, no 173, 2005, p. 119-140.
- Montandon, Christiane, « Règles et ritualisations dans la relation éducative », *Hermès, La Revue*, no 43, 2005, p. 87-92.
- Perrault, Charles, *Contes de ma Mère l'Oye*, Paris, Librio, 1994, 126 p.
- Plumauzille, Clyde, « Le « marché aux putains » : économies sexuelles et dynamiques spatiales du Palais-Royal dans le Paris révolutionnaire », *Genre, sexualité & société*, automne 2013, en ligne, <<http://gss.revues.org/2943>>, consulté le 20 février 2016.
- Privat, Jean-Marie, *Bovary Charivari. Essai d'ethno-critique*, Paris, CNRS Éditions, coll. « CNRS littérature », 1994, 314 p.
- , « Une chose malpropre et inutile. Approche ethnocritique de *Boule de Suif* », *L'Autre en mémoire*, Actes du Colloque international de Winnipeg (Canada), D. Laporte éd., Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 111-124.
- Privat, Jean-Marie et Marie Scarpa, « Ethnocritique et anthropologie(s) des littératures. Réponse à Daniel Fabre et Jean Jamin », *L'Homme*, vol. 2, no 206, 2013, p. 183-190.
- , « Présentation. La culture à l'œuvre », *Romantisme*, no 145, 2009, p. 3-9.
- , « Sociocritique, ethnologie et sociologie de la littérature. Entretien avec Jérôme Meizoz », *Romantisme*, no 145, 2009, p. 97-110.
- Reveyrand-Coulon, Odile et Zohra Guerraoui (dir.), *Pourquoi l'interdit? Regards psychologiques, culturels et interculturels*, Ramonville Saint-Agne, Éditions Érès, 2006, 238 p.
- Robert, Maurice (dir.), *Approches anthropologiques des espaces I*, Limoges, Société d'ethnographie du Limousin et de la Marche, coll. « Espaces, cultures, communautés », 1986, 341 p.
- Scarpa, Marie, *L'éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*, Paris, Honoré Champion, 2009, 276 p.

- , « Koltès ou le théâtre de la virginité perdue », *Ethnologie française*, vol. 44, no 4, 2014, p. 671-678.
- , « Le personnage liminaire », *Romantisme*, no 145, octobre 2009, p. 25-35.
- , « Pour une lecture ethnocritique de la littérature », *Ethnocritique*, en ligne, <http://www.ethnocritique.com/wa_files/pour_une_lecture_ethnocritique.pdf>, consulté le 26 octobre 2014.
- , « Sauvage, vous avez dit "sauvage" ? Lecture ethnocritique de la mère sauvage de Maupassant », *Littérature*, no 153, 2009, p. 36-49.
- Segalen, Martine, *L'autre et le semblable. Regards sur l'ethnologie des sociétés contemporaines*, Paris, Presses du CNRS, coll. « CNRS Plus », 1989, 239 p.
- , *Rites et rituels contemporains*, Paris, Armand Colin, coll. « Domaines et approches », 2009, 125 p.
- , *Sociologie de la famille*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2000, 293 p.
- Soudière, Martin de la, « Le paradigme du passage », *Communication*, vol. 70, no 1, 2000, p. 5-31.
- Turner, Victor Witter, *Le phénomène rituel : structure et contre-structure*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 206 p.
- Van Gennep, Arnold, *Les Rites de passage. Étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.*, Paris, Picard, 1981 [1908], 288 p.
- Verdier, Yvonne, *Coutumes et destin. Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, 259 p.
- , *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979, 347 p.
- , *Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale*, Paris, Éditions Allia, 2014, 75 p.
- , « Pour une ethnologie culinaire », *L'Homme*, tome 9, no 1, 1969, p. 49-57.
- Vidal-Naquet, Pierre, « Du sauvage au cultivé : le passage de l'adolescence en Grèce ancienne », *Enfance et civilisation (Enfant antique et pédagogie classique)*, Paris, Nouvelles Éditions Rationalistes – Raison Présente, 59, 1981, 158 p.
- Vinson, Marie-Christine, « Le cru et le lu. Ethnocritique d'un album pour la jeunesse, *Le géant de Zéralda* », en ligne, <http://www.ethnocritique.com/wa_files/LE_20CRU_20ET_20LE_20LU.pdf>, consulté le 14 janvier 2015.

Ouvrages de référence

Coll., *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Encyclopædia Universalis et Albin Michel, 2001, 977 p.

Coll., *Le Nouveau Petit Robert*, Le Robert, 1994, 2467 p.

Louis Dubois, *Glossaire du patois normand*, augmenté des deux tiers et publié par M. Julien Travers, Caen, Typographie de A. Hardel, éditeur, 1856, 440 p., en ligne, <<https://books.google.fr/books?id=NngCAAAAQAAJ&printsec=frontcover#v=onepage&q&f=false>>.